



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

XXII. M. I

# LUCRECE.

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE LARAN.

**LUCRECE,**  
**TRADUCTION NOUVELLE,**  
**AVEC DES NOTES;**  
**PAR M. LAGRANGE.**  
**TOME SECOND.**



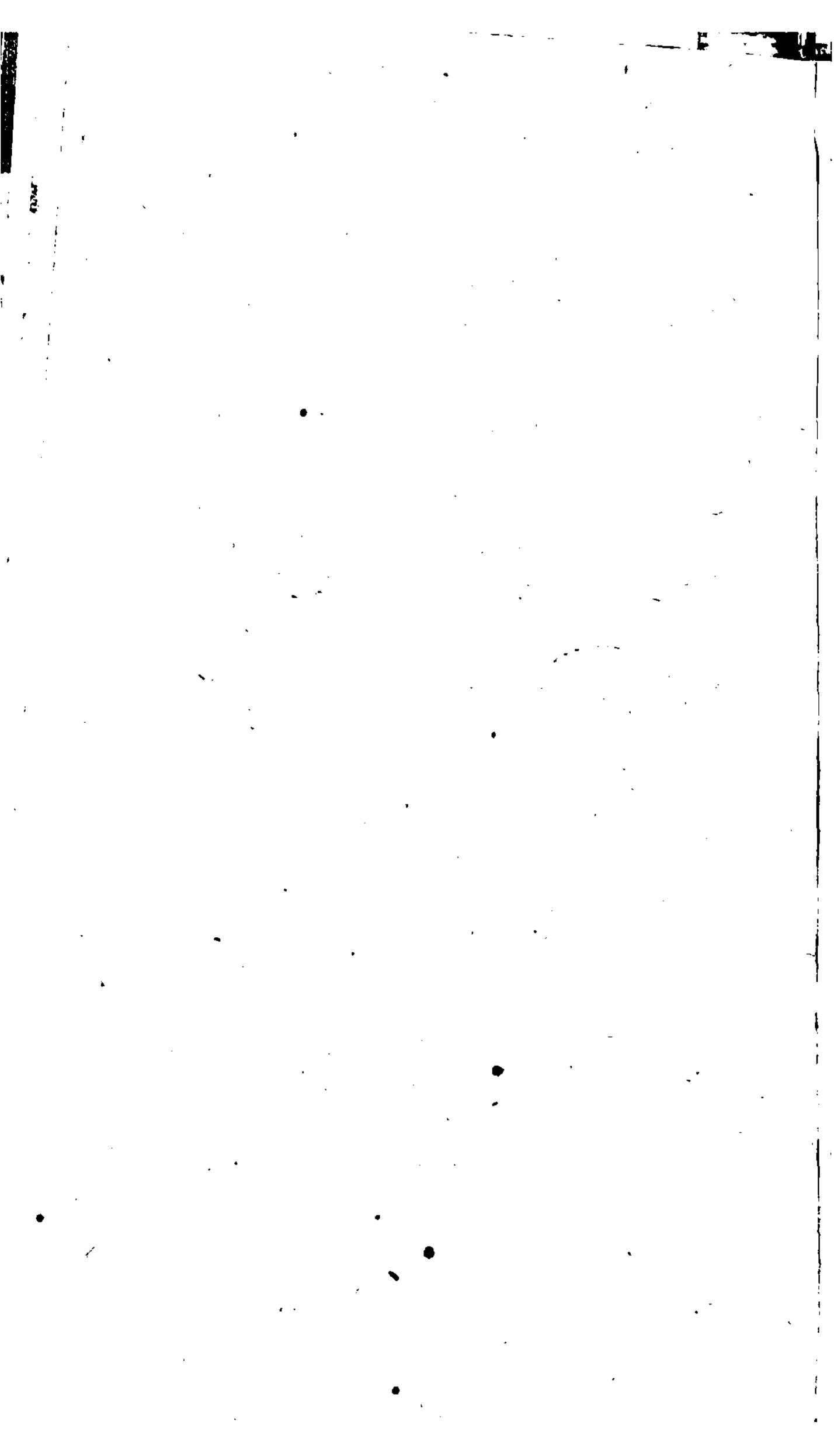
**A PARIS,**

**Chez POTER, libraire, quai Voltaire, au coin  
de la rue du Bacq, vis-à-vis le pont des  
Tuileries ;**

**Et chez LABAN, libraire, Palais-Egalité,  
galerie de bois, n°. 245.**

---

**A N V I I.**



---

---

# S U J E T

D U

## Q U A T R I È M E L I V R E .

**C**E quatrième Livre n'est qu'une continuation du troisième. Le Poète tâche d'expliquer la manière dont les objets extérieurs agissent sur l'âme par le canal des sens. Nos sensations sont produites (suivant lui) par des corpuscules invisibles, répandus dans l'atmosphère, qui, en s'introduisant dans les divers conduits de nos corps, affectent diversement nos âmes. Ces simulacres se divisent en différentes classes. Les uns sont envoyés par les corps mêmes, et sont des émanations, ou de la surface ; ou de l'intérieur des

*objets ; les autres se forment dans l'air ; d'autres ne sont qu'un mélange des uns et des autres , que le hasard réunit souvent dans l'atmosphère. Tous ces simulacres sont d'une finesse et d'une subtilité inconcevable , et doués par conséquent d'une très-grande vitesse. D'après cette notion préliminaire des simulacres , le Poète croit pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante tout le mécanisme des sensations et des idées.*

1°. *La vision est produite par des simulacres émanés de la surface même des corps , qui nous font juger non-seulement de la couleur , de la grandeur et de la figure des objets , mais encore de leur distance , de leur mouvement , etc... Il est vrai que souvent les jugemens que nous*

proférons à la suite de ces perceptions sont faux ; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe qui ne rapporte que la sensation précise qu'il éprouve , mais de la précipitation de l'ame , qui se hâte toujours d'ajouter de son propre fonds quelque chose à leur rapport. D'où il conclut que les sens sont des guides infailibles ; les seuls juges de la vérité.

2°. La sensation du son est excitée par des corpuscules détachés des corps , qui viennent frapper l'organe de l'ouïe. Quand ces élémens sont façonnés par la langue et le palais , ils forment des paroles ; quand ils sont répercutés par des corps solides , tels que les rochers , etc. ils forment des échos.

3°. La saveur est produite par les sucs que la trituration exprime des alimens, et qui s'introduisent dans les pores du palais. Si les mêmes alimens ne produisent pas les mêmes sensations sur des animaux de différente espèce, ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes, cette variété tient à la fois et à l'organisation même des animaux, et à la structure des molécules de l'action, desquelles résultent les saveurs.

4°. Les odeurs, qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps, et dont par conséquent la marche doit être lente et tardive, ne sont pas non plus également analogues à tous les organes; il faut dire la même chose des simulacres de la vue et des élémens du son.

*Il n'y a que ces quatre espèces de sensations qui se sont excitées par des émanations ; car pour le toucher il est produit par l'impression immédiate des objets.*

*Quant aux idées de l'ame, Lucrece prétend qu'elle les doit aux simulacres dont l'atmosphère est sans cesse rempli, simulacres dont le tissu est si délié, qu'ils s'insinuent dans tous les pores de nos corps, et dont la succession et la combinaison sont si rapides, qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui assiègent nos ames à chaque instant, ces images chimériques de Centaures, de Scilles, etc. et les autres illusions de ce genre qui nous trompent la nuit comme le jour.*

*Après cette théorie des sens-*

tions et des idées, le Poète entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine ; 1<sup>o</sup>. il combat les causes finales, en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos besoins, mais que les hommes en ont usé, parce qu'ils les ont trouvés faits ; 2<sup>o</sup>. il explique pourquoi le besoin de boire et de manger est naturel à tous les animaux ; 3<sup>o</sup>. comment l'ame, cette substance si déliée, peut mouvoir une masse aussi pesante que nos corps ; 4<sup>o</sup>. par quel mécanisme le sommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'ame et du corps, et d'où viennent les songes dont il est souvent accompagné. A l'occasion des songes, il traite ensuite de l'amour, dont il croit, comme M. de Buffon, qu'il n'y a que le physique

qui soit bon , et contre lequel il avertit les hommes de se mettre en garde , par les peintures éloquentes qu'il fait du malheur des amans. Enfin il termine ce morceau et le livre entier par une espèce de traité anatomique et physique sur la génération.

---

---

T I T I  
L U C R E T I I C A R I  
D E  
R E R U M N A T U R A .

---

L I B E R Q U A R T U S .

A V I A Pieridam peragro loca , nullius antè  
Trita solo ; juvat integros accedere fontes  
Atque haurire ; juvatque novos decerpere  
flores ,  
Insignemque meo capiti petere indè coronam ,  
Undè priùs nulli velârint tempora Musæ :  
Primùm quòd magnis doceo de rebus , et arctis  
Relligionum animos nodis exsolvere pergo ;  
Deinde quòd obscurâ de re tam lucida pango  
Carmina , Musæo contingens cuncta lepore ;  
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur.  
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes  
Cùm dare conantur , priùs oras pocula circum  
Contingunt mellis dulci flavoque liquore ,  
Ut puerorum ætas improvida ludificetur  
Labrorum tenuis ; interea perpetet amarum

---

---

# LUCRECE.

## DE LA

### NATURE DES CHOSES.

---

#### LIVRE QUATRIEME.

Ce sont les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir : je n'y rencontre aucun vestige qui guide mes pas ; j'aime à puiser dans des sources inconnues ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun Poète : d'abord, parce que j'enseigne aux hommes des vérités importantes, et que j'affranchis leurs esprits du joug de la superstition ; ensuite parce que je répands la lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins habiles, qui, pour engager les enfans à boire l'absinthe salutaire, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs lèvres séduites par cette

Absinthi laticem , deceptaque non capiatur ,  
 Sed potius tali facto recreata valescat :  
 Sic ego nunc , quoniam hæc ratio plerumque  
 videtur

Tristior esse , quibus non est tractata ; retroque  
 Volgus abhorret ab hæc ; volui tibi , suavilo-  
 quenti ,

Carmine Pierio , rationem exponere nostram ,  
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;  
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere  
 Versibus in nostris possem , dum perspicias  
 omnem

Naturam rerum , ac persentis utilitatem.

Sed quoniam docui , cunctarum exordia  
 rerum

Qualia sint , et quàm variis distantia formis  
 Sponte suâ volitent æterno percitâ motu ,  
 Quoque modo possint res ex his quæque creari ,  
 Atque animi quoniam docui natura quid esset ,  
 Et quibus è rebus cum corpore compta vigeret ,  
 Quove modo distracta rediret in ordia prima.

Nunc agere incipiam tibi ( quod vehementer  
 ad has res

Attinet ) esse ea , quæ rerum *simulacrâ* vo-  
 camus ,

Quæ quasi *membranæ* summo de corpore rerum

douceur trompeuse , avalent sans défiance le breuvage amer ; innocente trahison qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé ? De même cette philosophie que je traite paroissant triste et austère à ceux pour qui elle est nouvelle , et rebutante pour le commun des hommes , j'ai choisi le langage des Muses pour vous exposer ma doctrine ; j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poésie , afin que vous soyez retenu par les charmes de l'harmonie , jusqu'à ce que votre esprit ait puisé dans mes vers la connoissance de la nature , et se soit pénétré de l'utilité de cette étude.

Jusqu'ici, Memmius , je vous ai fait connoître les qualités des atômes , et la diversité de leurs figures. Vous savez comment ces élémens de toutes choses , par une tendance qui leur est propre , volent de toute éternité dans l'espace , et comment tous les êtres peuvent résulter de leurs combinaisons. Vous n'ignorez plus la nature de l'ame , les principes qui lui donnent son existence et son activité quand elle est unie au corps , et la manière dont , après sa séparation , elle se résout en ses principes élémentaires.

Traitons maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres* ; des espèces de *membranes* détachées de la surface des

Dereptæ volitant ultro citroque per oras ;  
 Atque cadem nobis vigilantibus obvia mentes  
 Terrificant , atque in somnis , cùm sæpe fi-  
 guras

Contuimur miras, simulacraque luce carentum,  
 Quæ nos horrificè languentes sæpe sopore  
 Exierunt ; ne fortè animas Acherunte reamur  
 Effugere , aut umbras inter vivos volitare ;  
 Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui,  
 Cùm corpussimul atque animi natura perempta,  
 In sua discessum dederint primordia quæque.

Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*  
 Mitti ab rebus , summo de corpore earum ,  
 Quæ quasi *membrana* , vel *cortex* nominanda  
 est ;

Quòd speciem , ac formam similem gerit ejus  
 imago ,

Quojuscunque eluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere  
 corde :

Principio quoniam mittunt in rebus apertis  
 Corpora res multæ , partim diffusa solute  
 Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem ;  
 Et partim contexta magis condensaque , ut olim  
 Cùm veteres ponunt tunicas æstate cicadæ ,  
 Et vituli cùm membranas de corpore summo  
 Nascentes mittunt, et item cùm lubrica serpens  
 Exiit in spinis vestem ; nam sæpe videmus

corps, qui, en voltigeant au hasard dans l'atmosphère, effraient nos esprits le jour comme la nuit, et leur présentent ces figures monstrueuses, ces spectres, ces fantômes, dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil; qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soit des âmes fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivans, ni que la mort puisse laisser subsister quelque partie de notre être, quand le corps et l'âme, une fois séparés, ont été rendus l'un et l'autre à leurs élémens.

Je dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce*, parce qu'elles ont la même apparence et la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'esprit le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence, puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil. Dans les uns, ce sont des parties détachées qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, et la chaleur qui s'élançe du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi et serré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du scr-

Illorum spoliis vepres volitantibus auctas  
 Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet *imago*  
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum:  
 Nam cùm illa cadant magis, ab rebusque re-  
     cedant,  
 Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla po-  
     testas;  
 Præsertim cùm sint in summis corpora rebus  
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem  
 Quo fuerint, veterem et formæ servare figu-  
     ram,  
 Et multò citiùs, quantò minùs endopediri  
 Parva queunt, et sunt in primâ fronte locatâ.

Nam certè jaci atque emergere multa vi-  
     demus,  
 Non solùm ex alto penitùsque, ut diximus  
     antè,  
 Verùm de summis ipsum quoque sæpe colo-  
     rem;  
 Et volgò faciunt id lutea russaque vela  
 Et ferrugina, cùm magnis intenta theatris  
 Per malos volgata, trabesque trementia flutant:  
 Namque ibi confessum caveaï subter, et omnem  
 Scenai speciem, patrum matrumque Deorum-  
     que  
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore;  
 Et quantò circum magè sunt inclusa theatri

pent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus subtiles ; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossières auroient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe, sur-tout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher sans perdre leur ordre et leur forme primitive, et s'élaner avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont, et placés à la surface.

En effet, nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur des corps, mais de leur surface même, comme les couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres, et flottans au gré de l'air dans leur vaste enceinte ; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs. La scène en est frappée. Les sénateurs, les dames, les statues des Dieux sont teints d'une lumière mobile ; et cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théâtre est plus exactement fermé, et laisse moins d'accès au jour. Or, si les couleurs de ces toiles sont détachées de leur superficies, tous les corps ne doivent-

Moenia , tam magis hæc intùs perfusa lepore  
 Omnia conrident , correptâ luce diei,  
 Ergò linthea de summo cùm corpore fucum  
 Mittunt , effigias quoque debent mittere tenues  
 Res quæque ; ex summo quoniam jaculantur  
 utræque :

Sunt igitur jam *formarum* vestigia certa ,  
 Quæ voigò volitant , subtili prædita filo ,  
 Nec singillatim possunt secreta videri.

Præterea omnis odos , fumus , vapor , atque  
 aliæ res

Consimiles , idè diffusæ rebus abundant ,  
 Ex alto quia dum veniunt , intrinsecùs ortæ ,  
 Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum  
 Ostia sunt , quæ contendunt exire coortæ :  
 At contrâ tenuis summi membrana coloris  
 Cùm jacitur , nihil est quod eam discerpere  
 possit ;

In promptu quoniam est , in prima fronte  
 locata.

Postremò in speculis , in aquâ , splendoreque  
 in omni

Quæcumque apparent nobis simulacra , ne-  
 cesse est

( Quandoquidem simili specie sunt prædita  
 rerum )

ils pas envoyer aussi des effigies déliées , puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *simulacres* qui volent dans l'air , avec des contours si déliés , que , pris séparément , ils échappent à l'œil.

Si l'odeur , la chaleur , la fumée et les autres émanations de cette nature , se dispersent en se disséminant , c'est que , détachées de l'intérieur même des corps , elles ne trouvent point de conduits en ligne droite , et se divisent dans les issues tortueuses , par où elles s'ouvrent un passage ; au lieu que la membrane délicate des couleurs , émanée de la surface , ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous apercevons dans les miroirs , dans l'eau et dans tous les corps lisses , étant parfaitement semblables aux objets représentés , ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car ( je le répète ) pourquoi les effigies

Esse in imaginibus missis consistere eorum :  
 Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant  
 Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,  
 Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla  
 potestas.

Sunt igitur tennes formarum, consimilesque  
 Effigiæ, singillatim quas cernerè nemo  
 Cùm possit, tamen assiduo crebroque repulsu  
 Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;  
 Nec ratione aliâ servari posse videntur  
 Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc âge, quàm tenui naturâ constet imago,  
 Percipe; et imprimis quoniam primordia tantùm  
 Sunt infra nostros sensus, tantòque minora,  
 Quàm quæ primùm oculi cœptant non posse  
 tueri.

Nunc tamen id quoque uti confirmem; exor-  
 dia rerum

Cunctarum quàm sint subtilia, percipe paucis.

Primùm animalia sunt jam partim tantula,  
 eorum

Tertia pars nullâ ut possit ratione videri :

Horum intestinum quodvis quale esse putandum  
 est ?

Quid cordis globus, aut oculi ? quid membra ?  
 quid artus ?

grossières des corps sensibles auroient-elles plutôt lieu que celles dont la finesse nous échappé ?

Tous les corps envoient donc des images similaires, qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions réfléchies et rassemblées par le moyen des miroirs, frappent enfin nos organes. Sans cela comment représenteroient-elles si fidèlement la figure des objets ?

Apprenez maintenant à quel point ces images sont subtiles, puisque leurs principes sont infiniment plus imperceptibles et plus déliés que les corpuscules qui commencent à échapper à l'œil. Mais pour vous en convaincre encore davantage, représentez-vous quelle est la ténuité des principes de la matière en général.

D'abord il y a des animalcules si petits, que le tiers de leur grosseur est un atôme absolument insensible. Que penserez-vous donc de leurs intestins, de leurs cœurs, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? quelle finesse ! Et si vous songez aux principes dont il faut que leurs esprits et

Quantula sunt? quid præterea primordia quæ-  
que;

Unde anima atque animi constet natura neces-  
sum est?

Nonne vides, quàm sint subtilia, quàmque mi-  
nuta?

Præterea, quæcunque suo de corpore oderem  
Exspirant acrem, *panaces*, *absinthia* tetra,  
*Abrotonique* graves et tristia *centaurea*;  
Horum unum quodvis leviter si fortè ciebis,  
Quam primùm noscas rerum simulacra vagare  
Multa, modis multis, nullâ vi, cassaque sensu.  
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo  
est

Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne fortè putes ea demum sola vagare,  
Quæcunque ab rebus rerum simulacra rece-  
dunt;

Sunt etiam, quæ sponte suâ gignuntur et ipsa  
Constituuntur in hoc cœlo, qui dicitur *aër*,  
Quæ multis formata modis sublinè feruntur,  
Nec speciem mutare suam liquentia cessant,  
Et cujusque modi formarum verterè in ora;  
Ut nubes facilè interdum concreocere in alto  
Cervimus, et mundi speciem violare serenam,  
Aëra mulcentes motu; nam sæpe gigantum  
Ora volare videntur, et umbram ducere latè;

leurs ames soient composés , pouvez-vous concevoir un tissu aussi subtil et aussi délicat ?

Agitez légèrement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante , telles que le *panace* , l'*absinthe* amère , l'*auronne* acerbe , et la triste *centaurée* , vous reconnoîtrez aussitôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manières , sans aucune énergie , et sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont - elles petites , comparées aux corps dont elles sont les émanations ? C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier , ni exprimer.

Ne croyez pas au reste qu'il n'y ait dans l'atmosphère d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps. Il en est qui se forment d'eux-mêmes , qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommé l'*air* , qui s'élèvent en haut sous mille formes diverses , qui changent à chaque instant de figures et d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures , voiler l'azur des cieux , et se balancer dans l'air qu'ils semblent caresser. Tantôt ce sont des géans effroyables qui volent et répandent au loin les ténèbres ,

Interdum magni montes , avolsaque saxa  
 Montibus anteire , et solem succedere præter ;  
 Indè alios trahere atque inducere bellua nim-  
 bos.

Nunc ea quàm facili et celeri ratione ge-  
 nantur ,

Perpetuòque fluant ab rebus , lapsaque cedant.  
 Semper enim summum quiquid de rebus abun-  
 dat ,

Quod jaculentur; et hoc alias cùm pervenit in res  
 Transit, ut imprimis vestem ; sed in aspera saxa,  
 Aut in materiem ut ligni pervenit , ibi jam  
 Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit:  
 At cùm , splendida quæ constant , opposta fue-  
 runt ,

Densaque , ut imprimis speculum est , nihil ac-  
 cidit horum ;

Nam neque , uti vestem , possunt transire , ne-  
 que autè

Scindi , quàm meminit lævor præstare salutem.  
 Quapropter fit , ut hinc nobis simulacra ge-  
 nantur :

Et quamvis subitò, quòvis in tempore, quamque  
 Rem contra speculum ponas , apparet imago :  
 Perpetuò fluere ut noscas è corpore summo  
 Texturas rerum tenues tenuesque figuras :  
 Ergo multa brevi spacio simulacra genuntur ,  
 Ut meritò celer his rebus dicatur origo.

tantôt des montagnes énormes, des rochers arrachés de leur sein qui précèdent ou suivent le soleil; tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

Mais avec quelle facilité et quelle promptitude se forment ces simulacres ! avec quelle abondance ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets ! les surfaces de tous les corps sont autant de sources intarissables d'émanations, qui, arrivées aux objets extérieurs, pénètrent les uns, comme les étoffes, sont divisés par les autres sans en réfléchir l'image, comme par le bois et les rochers. Mais il n'en est pas de même, si elles rencontrent un corps dense et lisse, tel que les miroirs : elles ne peuvent le traverser comme elles traversent les étoffes, et si leur tissu se décompose, ce n'est qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la surface plane. Voilà pourquoi les corps lisses nous renvoient des simulacres. En quelque temps, et avec quelque promptitude qu'on leur oppose le miroir, leur image s'y peint aussitôt. D'où vous devez conclure qu'il se détache continuellement de leur surface des tissus déliés, des figures imperceptibles. Un seul instant voit donc naître une foule de ces simulacres, et rien n'égale la promptitude avec laquelle ils se forment.

Et quasi multa brevi spatio summittere debet  
 Lumina sol , ut perpetuo sint omnia plena ;  
 Sic à rebus item , simili ratione , necesse est  
 Temporis in puncto rerum simulacra ferantur,  
 Multa, modis multis, in cunctas undique partes,  
 Quandoquidem speculum queiscunque obverti-  
 mus oris ,

Res ibi respondent simili formâ atque colore.

Præterea modò cum fuerit liquidissima cœli  
 Tempestas , perquam subitò fit turbida foedè  
 Undique , uti tenebras omnes Acherunta rearis  
 Liquisse , et magnas cœli complêsse cavernas ;  
 Usque adeo , terrâ nimborum nocte coortâ ,  
 Impendent atræ formidinis ora supernè :

Quorum quantula pars sit imago , dicere nemo  
 est ,

Qui possit , neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age , quàm celeri motu simulacra fe-  
 rantur ;

Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras  
 Reddita sit , longo ut spacio brevis hora te-  
 ratur ,

In quemcunque locum diverso numine tendunt ;  
 Suavidicis potiùs , quam multis , versibus edam ;  
 Parvus ut est cyeni melior canor , ille gruum  
 quàm

Clamor , in ætheriis dirpersus nubibus austri :

Principiò persæpe leves res , atque minutis

En effet, si le soleil doit, dans un court intervalle de temps, fournir un grand nombre de particules de lumière, pour en remplir tout l'espace sans interruption, il faut de même que les simulacres émanés des corps, dans un seul instant, se portent en foule, en tout sens et de toute part, puisque, de quelque côté que le miroir soit présenté, l'objet s'y voit sur-le-champ avec sa forme et sa couleur.

Dans le temps où le ciel est le plus pur, on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts. On diroit que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieax. Dans cette nuit que les nuages ont formée, nous voyons l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier et exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images?

Pour vous apprendre maintenant de quelle vitesse sont doués les simulacres, avec quelle agilité ils traversent les airs, quels longs espaces ils franchissent en un instant, quelque part que les portent leurs diverses directions, j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainsi les foibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues font retentir les airs.

Rémarquez d'abord que la vitesse est le partage des

Corporibus factas , celeres licet esse videre.  
 In quo jam genere est solis lux et vapor ejus ;  
 Propterea quia sunt è primis facta minutis ,  
 Quæ quasi trudentur , perque aëris inter-  
 vallum

Non dubitant transire , sequenti concita plagâ :  
 Suppeditatur enim confestim lumine lumen ,  
 Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur :  
 Quapropter simulacra pari ratione necesse est  
 Immemorabile per spatium transcurrere posse ,  
 Temporis in puncto : primùm quòd parvola  
 causa

Est procul à tergo , quæ provehat atque pro-  
 pellat ;

Deinde quòd usque adeò texturâ prædita rarâ  
 Mittuntur , facilè ut quasvis penetrare queant :  
 res ,

Et quasi permanare per aëris intervallum.

Præterea si quæ penitùs corpuscula rerum  
 Ex altoque foràs mittuntur , solis uti lux  
 Ac vapor , hæc puncto cernuntur lapsa diei ,  
 Per totum cœli spatium diffundere sese ,  
 Perque volare mare ac terras , cœlumque ri-  
 gare

Quod superà est ; ubi tam volucris hæc levi-  
 tate feruntur ;

Quid ? quæ sunt igitur jam primâ in fronte  
 parata ,

corps légers et formés d'atômes subtils. Ainsi la lumière et la chaleur du soleil ont une grande vélocité, parce qu'elles résultent d'éléments déliés, qui, se poussant les uns et les autres, pénètrent sans peine les interstices de l'air, aidés par l'impulsion des atômes qui les suivent : car la lumière fournit sans cesse à la lumière, et la vitesse des rayons s'accélère toujours par la nouvelle secousse de ceux qui leur succèdent. Les simulacres, pour la même raison, doivent parcourir en un moment des espaces incroyables, d'abord parce que ces corpuscules subtils sont continuellement chassés par une impulsion postérieure ; ensuite parce que leur tissu étant aussi délié, ils peuvent sans peine pénétrer tous les corps, et se filtrer, pour ainsi dire, dans tous les interstices de l'air.

D'ailleurs, si l'on voit des corpuscules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumière et la chaleur du soleil, se répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmosphère, se disperser sur la terre et les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin se porter de toute part avec tant de rapidité, ne voyez-vous donc pas que des simulacres placés à la surface des corps, et dont l'émanation n'est retardée par aucun obstacle, doivent nécessai-

Cùm jaciuntur, et emissum res nulla moratur,  
 Nonne vides citiùs debere et longiùs ire,  
 Multiplexque loci spatium transcurrere eodem  
 Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam imprimis specimen verum esse  
 videtur,

Quàm celeri motu rerum simulacra ferantur;  
 Quòd simul ac primùm sub divo splendor aquai  
 Ponitur; extemplò, cœlo stellante, serena  
 Sidera respondent in aquâ radiantia mundi:  
 Jamne vides igitur, quàm puncto tempore  
 imago

Ætheris ex oris, ad terrarum accidat oras?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare  
 necesse est

Corpora, quæ feriant oculos, visumque la-  
 cessant:

Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,  
 Frigus ut à fluviis, calor à sole, æstus ab  
 undis

Æquoris exesor mœrorum littora circum;  
 Nec variæ cessant voces volitare per oras;  
 Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,  
 Cùm mare versamur propter; dilutaque contrà  
 Cùm tuimur misceri absinthia, tangit amaror:  
 Usque adeò omnibus ab rebus res quæque  
 fluenter

Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes:

rement s'élançer plus vite et plus loin, et parcourir un espace beaucoup plus considérable dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à franchir les espaces des cieux ?

Mais voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vitesse avec laquelle se meuvent les simulacres : exposez à l'air une onde transparente ; au même instant, si le ciel est parsemé d'étoiles, les flambeaux éclatans du monde viennent se peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de temps il faut à l'image pour se rendre des extrémités du monde à la surface de notre globe.

Ainsi, je le répète, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des simulacres qui frappent nos yeux, et produisent en nous la sensation de la vue. En effet, les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil ; de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages, mille sons de toute espèce volent sans cesse dans l'air : quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe sans en ressentir l'amertume ; tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés,

Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi ;  
 Perpetuò quoniam sentimus , et omnia semper  
 Cernere , odorari licet , et sentire sonorem.

Præterea quoniam manibus tractata figura  
 In tenebris quædam , cognoscitur esse eadem ,  
 quæ

Cernitur in luce et claro candore ; necesse est  
 Consimili causâ tactum visumque moveri :  
 Nunc igitur , si quadratum tentamus , et id  
 nos

Commovet in tenebris ; in luci quæ poterit res  
 Accidere ad speciem , quadrata nisi ejus imago ?  
 Esse in imaginibus quapropter causa videtur  
 Cernendi , neque posse sine his res ulla videri.

Nunc ea quæ dico ; rerum simulacra , fe-  
 runtur

Undique , et in cunctas jaciuntur didita partes ;  
 Verùm nos oculis quia solis cernere quimus ,  
 Propterea fit uti , speciem quò vertimus , omnes  
 Res ibi eam contra feriant formâ atque colore.  
 Et quantum quæque à nobis res absit , imago  
 Efficit ut videamus , et internoscere curat :  
 Nam cum mittitur , extemplò protrudit agit-  
 que

Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus ;  
 Isque ita per nostras acies perlabitur omnis ,  
 Et quasi perterget pupillas , atque ita transit.  
 Propterea fit uti videamus quam procul absit

sans jamais s'arrêter ni se tarir , puisqu'à chaque instant nous avons des sensations , puisqu'il nous est toujours possible de voir , d'odorer et d'entendre.

D'ailleurs , puisqu'en touchant dans les ténèbres un corps d'une certaine figure , nous le reconnoissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour , il faut que les sensations du toucher et de la vue soient excités en nous par un mécanisme semblable. Si donc c'est un carré , par exemple , que nous touchons et qui nous affecte dans les ténèbres , quel autre objet que son image carrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour ? Il est donc évident que les images sont les causes de la vision , et que sans elles on ne peut apercevoir aucun corps.

Ces simulacres dont je parle se portent de tous côtés , s'élancent en tout sens. Mais comme les yeux seuls ont la faculté de voir , il arrive que , par-tout où nous portons nos regards , les objets frappent notre organe avec leur forme et leur couleur. Les mêmes images nous font aussi connoître les distances par des signes certains ; car , en s'élançant des objets , elles poussent et chassent devant elles l'air interposé entre elles et l'œil. Cette colonne d'air , après avoir glissé dans toute sa longueur sur l'organe , et rasé légèrement la prunelle , passe outre. C'est par ce moyen que nous sommes instruits des distances. Plus la

Res quæque : et quantò plus aëris antè agitur,  
 Et nostros oculos perterget longior aura ;  
 Tam procul esse magis res quæque remota  
 videtur :

Scilicet hæc summè celeri ratione geruntur ;  
 Quare fit ut videamus , et unà quàm procul  
 absit.

Illud in his rebus minimè mirabile habendum  
 est ,

Cur ea quæ feriant oculos simulacra , videri  
 Singula cùm nequeant , res ipsæ perspiciantur.  
 Ventus enim quoque paulatim cùm verberat ,  
 et cùm

Acre ferit frigus , non privam quamque sole-  
 mus

Particulam venti sentire , et frigoris ejus ,  
 Sed magis unversum , fierique perinde videmus  
 Corpore tum plagas in nostro , tanquam aliquæ  
 res

Verberet , atque suû det sensum corporis extrâ :  
 Præterea lapidem digito cùm tundimus , ipsum  
 Tangimus extremum saxi , summumque co-  
 lorem ;

Nec sentimus eum tactu , verùm magis ipsam  
 Duritiem penitùs saxi sentimus in alto.

Nunc age , cur ultra speculum videatur imago,  
 Percipe ; nam certè penitus remota videtur :  
 Quod genus illa , foris quæ verè transpiciuntur ;

colonne d'air poussée par les simulacres, et qui effleure nos yeux à son passage, est longue plus l'objet nous paroît éloigné ; et comme ce mécanisme s'exécute avec une promptitude inconcevable, nous jugeons de l'éloignement des corps en même temps que nous les voyons.

Vous ne devez pas être surpris que les simulacres qui frappent nos yeux, quoiqu'invisibles chacun à part, nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne sentons point non plus chacune des molécules du zéphir qui nous carresse, ni du froid qui nous pique ; nous n'en éprouvons que les impressions réunies, et nous les sentons agir sur nous comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Posez votre doigt sur une pierre ; c'est l'extrémité de la surface et de la couleur que vous touchez ; cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une sensation de dureté, qualité inhérente à la masse totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paroît-elle au-delà du miroir et dans l'éloignement ? C'est par la même raison que nous apercevons les objets réels placés hors

Janua cùm per se transpectum præbet apertum<sup>7</sup>  
 Multa facitque foris ex ædibus ut videantur :  
 Is quoque enim duplici geminoque sit aëre vi-  
 sus :

Primus enim est, citra postes qui cernitur aër ;  
 Indè fores ipsæ, dextrâ lævâque sequuntur ;  
 Post extraria lux oculos perterget, et aër  
 Alter, et illa foris quæ verè transpiciuntur :  
 Sic ubi se primùm speculi projecit imago,  
 Dum venit ad nostras acies, protrudit agitque  
 Aëra, qui inter se cunque est oculosque lo-  
 catus ;

Et facit ut priùs hunc omnem sentire queamus,  
 Quàm speculum : sed ubi speculum quoque sen-  
 simus ipsum,

Continuò à nobis in id, hæc quæ fertur imago  
 Pervenit, et nostros oculos rejecta revisit ;  
 Atque alium præ se propellens aëra volvit ;  
 Et facit ut priùs hunc, quàm se, videamus ;  
 eòque

Distare à speculo tantùm remota videtur :  
 Quare etiam atque etiam minimè mirarier est  
 par

Illis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum ;  
 Aëribus binis quoniam res confit utroque.

Nunc ea quæ nobis membrorum dextera pars  
 est,

In speculis fit ut in lævâ videatur, eò quòd

de nos maisons , quand la porte ouverte laisse à la vue la liberté de se promener au dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interposées , l'une entre l'œil et la porte , à laquelle succède l'image et de la porte , et des corps intérieurs à droite et à gauche ; l'autre précédée de la lumière extérieure qui vient effleurer nos yeux , et suivie de l'image des objets qu'on aperçoit réellement au-dehors. Il en est de même du miroir : la projection de son image propre en venant vers notre organe , chasse devant elle l'air placé entre sa surface et nos yeux , et l'impression de cette colonne d'air précède en nous celle de l'image du miroir. Mais à l'instant même où nous avons la perception du miroir , notre image propre va frapper la glace , qui ne la réfléchit à nos yeux qu'après avoir fait glisser sur l'organe une seconde colonne d'air poussée par notre image. Voilà pourquoi cette image paroît si éloignée du miroir : et ce phénomène cesse d'être surprenant , puisqu'il est l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets , c'est que l'image , après avoir frappé la surface plane du miroir , subit , avant d'être ren-

Planitiem ad speculi veniens cùm offendit  
imago ,

Non convertitur incolumis ; sed recta retror-  
sum

Sic eliditur , ut si quis , priùs arida quàm sit  
Cretea persona , allidat pilæve trabive ;

Atque ea continuò rectam si fronte figuram  
Servet , et elisam retro sese exprimat ipsa :

Fiet ut , ante oculos fuerit qui dexter , hìc  
idem

Nunc sit lævus , et è lævo sit mutua dexter.

Fit quoque , de speculo in speculum ut trada-  
tur imago ;

Quinque etiam sexve ut fieri simulacra suèrint:  
Nam quæcunque retro , parte interiore late-  
bunt ,

Indè tamen , quamvis tortè penitùsque remota ,  
Omnia per flexos aditus educta , licebit

Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse:  
Usque adèd è speculo in speculum tralucet  
imago :

Et cùm læva data est , fit rursum ut dextera  
fiat ;

Indè retrorsum reddit se et convertit eòdem.

Quin etiam quæcunque latuscula sunt spe-  
culorum ,

Dextera ea propter nobis simulacra remittunt,  
Adsimili lateris flexurà prædita nostri :

voyée, un changement qui la réfléchit à l'envers sous le même aspect que présentait son *endroit*. Ainsi en appliquant contre une colonne un masque de terre encore humide, s'il étoit possible que, sans perdre leur forme primitive, toutes les parties saillantes rentrassent en elles-mêmes et se rétablissent ensuite au-dehors, il arriveroit nécessairement que l'œil droit se trouveroit placé à gauche, et réciproquement le gauche à droite.

Quelquefois l'image renvoyée de miroirs en miroirs nous présente jusqu'à cinq ou six simulacres. Alors les objets placés derrière vous, dans des enfoncemens, malgré l'obliquité de leur position, et leur distance considérable, à l'aide de ces réflexions répétées, sont tirés de leur retraite, et la multiplicité des miroirs semble les produire dans votre appartement. C'est ainsi que les miroirs se communiquent les images. Si le premier les a présentés à gauche, le second les réfléchit à droite, le troisième leur restitue leur premier sens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même sens qui leur est présenté, ou parce que l'image, en passant de miroirs en miroirs, n'est transmise à nos yeux qu'après une double réflexion,

Aut quia de speculo in speculum transfertur  
 imago ,

Indè ad nos elisa bis advolat ; aut etiam quòd  
 Circumagitur , cùm venit imago ; propterea  
 quòd

Flexa figura docet speculi convertier ad nos.

Endogredi porrò pariter simulacra, pedemque  
 Ponere nobiscum credas , gestumque imitari ;  
 Propterea quia de speculi quâ partè recedas ,  
 Continud nequeunt illinc simulacra reverti :  
 Omnia quandoquidem cogit Natura referri  
 Ac resilire , ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porrò oculi fugitant , vitantque  
 tueri :

Sol etiam cæcat , contrà si tendere pergas ;  
 Propterea quia vis magna est ipsius , et altè  
 Aëra per purum graviter simulacra feruntur ,  
 Et feriunt oculos , turbantia composituras :  
 Præterea splendor , quicumque est acer , adurit  
 Sæpe oculos ; idèd quòd semina possidet ignis  
 Multa , dolorem oculis quæ gignunt insi-  
 nuando.

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur  
 Arquati , quia luroris de corpore eorum  
 Semina multa fluunt , simulacris obvia rerum ;  
 Multaque sunt oculis in eorum denique mista ,  
 Quæ contage suâ palloribus omnia pingunt.

ou parce qu'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner vers nous.

Les simulacres paroissent entrer et sortir avec nous, imiter nos gestes et notre attitude, parce que la partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la Nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil se détourne des objets éclatans, et craint de les regarder; le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer, parce qu'outre sa propre force, ses simulacres élançés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux sans en troubler l'organisation. D'ailleurs un éclat trop vif brûle souvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction cause de la douleur à l'organe. Tous les objets paroissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parce qu'il émane de leurs corps un grand nombre de semences jaunes qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, et que d'un autre côté les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur,  
 Propterea quia, cùm propior caliginis aër  
 Ater init oculos prior, et possedit apertos;  
 Insequitur candens confestim lucidus aër,  
 Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit um-  
 bras

Aëris illius: nam multis partibus hic est  
 Mobilior, multisque minutior et magè pollens:  
 Qui simul atque vias oculorum luce replevit,  
 Atque patefecit quas antè obsederat ater;  
 Continud rerum simulacra ad aperta sequuntur,  
 Quæ sita sunt in luce, laceasantque ut vi-  
 deamus:

Quod contrà facere in tenebris à luce nequimus;  
 Propterea quia posterior caliginis aër  
 Crassior insequitur, qui cuncta foramina com-  
 plet,

Obsiditque vias oculorum, ne simulacra  
 Possint ullarum rerum conjecta moveri.

Quadratasque procul turres cùm cernimus  
 urbis,

Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ;  
 Angulus obtusus quia longè cernitur omnis;  
 Sive etiam potiùs non cernitur, ac perit ejus  
 Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;  
 Aëra per multum quia dum simulacra fe-  
 runtur,

Cogit hebescere eum crebris offensibus aër:

On aperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour , parce que l'air ténébreux , plus voisin de l'organe , s'introduisant le premier et s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts , est aussitôt suivi de l'air éclairé qui nettoie ( pour ainsi dire ) les yeux , et dissipe sans peine les ombres , ayant plus de vitesse , de ténuité et d'énergie que l'air ténébreux. Quand les conduits , fermés auparavant par les ténèbres , ont été ainsi dégagés et remplis de lumière , les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussitôt pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire , il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténèbres , parce que l'air épais et sombre arrivant le second , bouche tous les canaux de la vue , assiège toutes les voies , et ne laisse entrer dans l'organe aucun des simulacres qui s'y présentent.

Si les tours carrées des villes semblent rondes de loin , c'est que tout angle paroît obtus dans l'éloignement , ou plutôt on ne le voit pas : son action s'éteint ; ses coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil , parce que les simulacres , dans leur long trajet , sont émoussés par le choc continuel de l'air ; et lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible , on ne distingue plus qu'un amas cylindrique de pierres , non

Hinc , ubi suffugit sensum simul angulus om-  
nis ,

Fit , quasi ,ornata ut saxorum structa tuantur ;  
Non tamen ut coram quæ sunt verèque ro-  
tunda ,

Sed quasi adumbratim paulùm simulacra vi-  
dentur.

Umbra videtur item nobis in sole moveri ,  
Et vestigia nostra sequi , gestumque imitari ,  
Aëra si credas privatum lumine posse  
Indogredi , motus hominum gestusque sequen-  
tem ;

Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus  
Aër , id quod nos umbram perhibere suemus :  
Nimirum quia terra locis ex ordine certis  
Lumine privatur solis , quæcunque meantes  
Officimus , repletur item , quod liquimus ejus ;  
Propterea fit , uti videatur , quæ fuit umbra  
Corporis , è regione eadem nos usque secuta :  
Semper enim nova se radiorum lumina fun-  
dunt ;

Primaque dispereunt , quasi in ignem lana  
trahatur :

Propterea facilè et spoliatur lumine terra ,  
Et repletur item , nigrasque sibi abluit umbras.

Nec tamen hïc oculos falli concedimus hilum ;  
Nam quocunque loco sit lux atque umbra , tueri  
Illorum est ; eadem verò sint lumina , necne ;

pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux, mais avec une forme plus confuse et moins parfaite.

On croiroit aussi que notre ombre se meut au soleil, s'attache à nos traces, imite nos gestes, si l'on pouvoit se persuader qu'un air privé de lumière (car l'ombre n'est rien autre chose) ait la faculté de marcher et d'exprimer les mouvemens humains. C'est que la terre étant tour-à-tour privée ou frappée de la lumière du soleil, selon que nos corps, en marchant, ferment ou laissent un passage aux rayons, il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre ; et la lumière n'étant qu'une succession des rayons qui meurent et renaissent sans interruption comme de la laine qu'on dévideroit dans le feu, il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée et revêtue alternativement de lumière.

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Leur fonction est de voir de l'ombre et de la lumière où il y en a. Mais cette lumière est-

Umbræque , quæ fuit hîc , eadem num transeat  
illuc ;

An potiùs fiat , paulò quod diximus antè ;  
Hoc animi demum ratio discernere debet ;  
Nec possunt oculi naturam noscere rerum :  
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere  
noli.

Quâ vehimur navi fertur , cùm stare vi-  
detur ;

Quæ manet in statione , ea præter creditur ire ;  
Et fugere ad puppim colles campique videntur ,  
Quos agimus præter navim , velisque vola-  
mus :

Sidera cessare ætheriis ad fixa cavernis  
Cuncta videntur ; at assiduo in sunt omnia  
motu ;

Quandoquidem longos obitus exorta revisunt ,  
Cùm permensa suo sunt cœlum corpore claro ;  
Solque pari ratione manere et luna videtur

In statione , ea quæ ferri res indicat ipsa :  
Exstantesque procul medio de gurgite montes  
Classibus inter quos liber patet exitus , iidem  
Apparent , et logè divolsi licèt , ingens  
Insula conjunctis tamen ex his una videtur :  
Atria versari , et circumcursare columnæ  
Usque adeò fit uti pueris videantur , ubi ipsi  
Desierunt verti , vix ut jam credere possint :

elle toujours la même ou non ? Est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre, ou la chose arrive-t-elle comme nous venons de l'expliquer ? C'est à la raison à décider. Les yeux sont incapables de connaître la nature des corps ; ne leur imputez donc pas les erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte vogue en paroissant immobile ; le navire immobile à la rade , paroît emporté par le courant. Les colines et les campagnes , le long desquelles le vent enfle nos voiles , semblent fuir vers la poupe : les astres paroissent tous attachés et immobiles à la voûte céleste. Cependant ils sont sans cesse en mouvement. Ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain , après avoir promené leurs feux éclatans dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paroissent de même stationnaires , quoique la raison nous instruisse de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer , entre lesquelles des flottes entières trouveroient un libre passage , ne nous paroissent de loin qu'une même masse , et quoique très-distantes l'une de l'autre , elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfans , en cessant de tourner sur eux-mêmes , sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond , et que les colonnes tournent autour d'eux ,

Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus eri-  
gere altè

Cùm coeptat Natura , suprâque extollere mon-  
tes ;

Quos tibi tum suprâ sol montes esse videtur ,  
Cominûs ipse suo contingens fervidus igni ,  
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ ,  
Vix etiam cursus quingentos sæpe verûti ;  
Inter eos solemque jacent immania ponti  
Æquora , substrata ætheriis ingentibus oris ;  
Interjectaque sunt terrarum millia multa ,  
Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

At conlectus aquæ , digitum non altior unum  
Qui lapides inter sistit , per strata viarum ,  
Despectum præbet sub terras , impete tanto ,  
A terris quantum cœli patet altus hiatus ;  
Nubila despiciere , et cœlum ut videare vide-  
re et

Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique ubi in medio nobis equus acer ob-  
hæsit

Flumine , et in rapidas amnis despeximus  
undas ;

Stantis equi corpus transversum ferre videtur  
Vis , et in adversum flumen contrudere rap-  
tim :

qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

Quand la Nature commence à élever au-dessus des montages les feux tremblans du soleil, ces monts sur la cime desquels son disque paroît se reposer, et que vous croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille, ou même de cinq cents portées de traits. Entre ces montagnes et le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux ; et au-delà de ces mers, des régions sans nombre, peuplées d'habitans divers et d'animaux de toute espèce.

Un amas d'eau, d'un pouce de profondeur, entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait apercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste que celui qui, sur nos têtes, sépare le ciel de la terre. On croiroit que le globe percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardez fixement l'onde sous vos pieds ; le quadrupède, quoiqu'immobile, vous paroîtra emporté par une force étrangère contre le courant. Et de quelque côté que vous jetiez les yeux, vous verrez tous les corps,

Et quòcunque oculos trajecimus , omnia ferri,  
Et fluere adsimili nobis ratione videntur.

Porticus æquali quamvis est denique ductu ,  
Stansque in perpetuum paribus suffulta co-  
lumnis ,

Longa tamen, parte ab summâ, cum tota videtur  
Paulatim trahit angusti fastigia conï ,  
Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis ,  
Donicum in obscurum conï conduxit acumen.

In pelago notis ex undis ortus , in undis  
Sol fit uti vidcatur obire et condere lumen :  
Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque  
tuentur

Ne leviter credas labefactari undique sensus.

At maris ignaris in ponto clauda videntur  
Navigia , a plustris fractis , obnitier undis ;  
Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est  
Remorum, recta est, et recta supernè gubernata ;  
Quæ demersa licore obeunt , refracta videntur  
Omnia converti , sursumque supina reverti ;  
Et reflexa propè in summo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cùm ventî nubila por-  
tant

Tempore nocturno , tum splendida signa vi-  
dentur

Labier adversùm nubes , atque irè supernè  
Longè aliam in partem , quàm quò ratione fe-  
runtur.

entraînés de la même manière , remonter rapidement le fleuve.

Un portique formé de colonnes parallèles et égales en hauteur , vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur , se resserre peu à peu sous la forme d'un cône , le toit s'abaisse vers le sol , le côté droit se rapproche du gauche , jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les Matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde , se coucher dans l'onde et y ensevelir sa lumière , parce qu'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau. Ne taxez donc pas légèrement leurs sens de mensonge.

D'un autre côté ceux qui ne connoissent point la mer , croient voir tous les navires dont elle est couverte , déformés et brisés , faire effort contre les flots. La partie des rames et du gouvernail élevé au-dessus de l'onde est droite : la partie plongée dans la mer paroît se courber , remonter horizontalement , et , par cette réfraction , presque flotter à la surface.

Quand les vents , pendant la nuit , chassent dans l'air des nuages clair-semés , les flambeaux des cieux paroissent s'avancer contre les nues et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

At si fortè oculo manus uni subdita, subter  
 Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur  
 Omnia quæ tuimur fieri tum bina tuendo,  
 Bina lucernarum florentia lumina flammis,  
 Binaque per totas ædes geminare supellex,  
 Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Denique cùm suavi devinxit membra sopore  
 Somnus, et in summâ corpus jacet omne quiete;  
 Tum vigilare tamen nobis, et membra movere  
 Nostra videmur; et in noctis caligine cæcâ  
 Cernere censemur solem lumenque diurnum;  
 Conclusoque loco cœlum, mare, flumina, montes  
 Mutare, et campos pedibus transire videmur;  
 Et sonitus audire, severa silentia noctis  
 Undique cùm constant; et reddere dicta tacen-  
 tes.

Cætera de genere hoc mirando multa vide-  
 mus,  
 Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quæ-  
 runt:

Nequicquam, quoniam pars horum maxima fal-  
 lit,

Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;  
 Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa;  
 Nam nihil egregius, quàm res discernere apertas  
 A dubiis, animus quas ab se protinùs addit.

Denique nil sciri si quis putat, id quoque  
 nescit

Pressez de la main la partie inférieure d'un de vos yeux, tous les objets vous paroîtront doubles : vos flambeaux réfléchiront deux lumières; vos riches amblemens croîtront de moitié; vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes; quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos, il nous semble quelquefois être éveillés et en mouvement. Nous croyons, au milieu des ténèbres, voir le soleil et la lumière du jour; dans un lieu étroitement fermé, changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, et franchir à pied des plaines immenses; entendre des sons au milieu d'un silence profond et général; et répondre, quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes, qui tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugemens de l'ame, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré : en effet RIEN de plus rare que de dégager les rapports évidens des sens, des conjectures incertaines que l'ame leur associe de son propre mouvement.

Celui qui soutient qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir;

An sciri possit ; quoniam nil scire fatetur :  
 Hunc igitur contra mittam contendere causam ,  
 Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.  
 Et tamen hoc quoque uti concedam scire ; at id  
 ipsum

Quæram , cùm in rebus veri nil viderit antè ,  
 Unde sciat , quid sit scire et nescire vicissim ;  
 Notitiam veri quæ res falsique creârit ;  
 Et dubium certo quæ res differre probârit.

Invenies primis ab sensibus esse creatam  
 Notitiam veri , neque sensus posse refelli :  
 Nam majore fide debet reperiri illud ,  
 Sponte suâ veris quod possit vincere falsa :  
 Quid majore fide porrò , quàm sensus , haberi  
 Debet ? an ab sensu falso ratio orta valebit  
 Dicere eos contra , quæ tota ab sensibus orta est ,  
 Qui nisi sint veri , ratio quoque falsa sit omnis ?  
 An poterunt oculos aures reprehendere ? an au-  
 res  
 Tactus ? an hunc porrò tactum sapor arguet  
 oris ,

An confutabunt nares , oculive revincant ?  
 Non , ut opinor , ita est : nam seorsum quoique  
 potestas

Divisa est ; sua vis quoique est ; ideòque necesse  
 est ,

Quod molle aut durum est , gelidum fervensve ,  
 seorsum

puisqu'il avoue qu'il ne sait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderois qu'il est sûr qu'on ne sait rien, je lui demanderois où il a appris ce que c'est que savoir et ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain; d'où lui vient l'idée du vrai et du faux; et comment il distingue le doute de la certitude.

Vous verrez alors que la connoissance de la vérité nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance; parce que, par leur propre énergie, ils peuvent découvrir le faux en lui opposant la vérité. En effet, où trouver un guide plus sûr que les sens? direz-vous que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contre eux, elle qui leur doit toute son existence, qui n'est qu'erreur s'ils se trompent? direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux et être elles-mêmes rectifiées par le tact; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact? Non sans doute. Chaque sens a ses fonctions et ses facultés à part. Il est donc nécessaire que la dureté ou la mollesse, le froid ou le chaud soient du ressort d'un sens particulier; les couleurs et les qualités relatives à la couleur du ressort d'un autre; qu'enfin les saveurs, les odeurs et les sens

Id molle aut durum, gelidum fervensve videri ;  
 Et seorsum varios rerum sentire colores ;  
 Et quæcunque coloribû' sunt cuncta, necesse  
 est :

Seorsus item sapor oris habet vim, seorsus odo-  
 res

Nascuntur, seorsum sonitus: ideòque necesse est  
 Non possint alios alii convincere sensus ;  
 Nec porrò poterunt ipsi reprehendere sese ;  
 Æqua fides quoniam debet semper haberi :  
 Proinde, quod in quoque est his visum tempore,  
 verum est.

Et si non poterit ratio dissolvere causam,  
 Cur ea quæ fuerint juxta quadrata, procul sint  
 Visa rotunda, tamen prestat rationis egentem  
 Reddere mendosè causas utriusque figuræ,  
 Quàm manibus manifesta suis emittere quæ-  
 quam,

Et violare fidem primam, et convellere tota  
 Fundamenta, quibus nixatur vita salusque :  
 Non modò enim ratio ruat omnis ; vita quoque  
 ipsa

Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,  
 Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint  
 In genere hoc fugienda ; sequi, contraria quæ  
 sint :

Illam tibi est igitur verborum copia cassa  
 Omnis, quæ contra sensus instructa, parata est.

aient aussi leur juge à part ; et que par conséquent les sens ne puissent se rectifier les uns par les autres : ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes , puisqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tous temps.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près , paroissent ronds dans l'éloignement , il vaut mieux , au défaut d'une solution vraie , donner une fausse raison de cette double apparence , que de laisser échapper l'évidence de ses mains , que de détruire tous les principes de la crédibilité , que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car ne croyez pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant sur le rapport des sens , ou éviter les précipices et les autres objets nuisibles , ou se procurer ceux qui sont utiles. Ainsi tous les raisonnemens dont on s'arme contre les sens , ne sont que de vaines déclamations.

Denique ut in fabricâ , si prava est regula  
 prima ,  
 Norma que si fallax rectis regionibus exit ,  
 Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum ;  
 Omnia mendosè fieri atque obstipa necessum  
 est ,  
 Prava , cubantia , prona , supina atque absona  
 tecta ;  
 Jam ruere ut quædam videantur velle , ruant-  
 que  
 Proditâ judiciis fallacibus omnia primis ,  
 Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est  
 Falsa que sit , falsis quæcunque ab sensibus orta  
 est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem  
 Sentiât , haud quaquam ratio scruposa relicta  
 est.

Principiò auditur sonus et vox omnis , in aures  
 Insinuata , suo pepulêre ubi corpore sensum :  
 Corpoream quoque cuim vocem constare faten-  
 dum est ,

Et sonitum , quoniam possunt impellere sensus :  
 Præterradit enim vox fauces sæpe , facitque  
 Aspèriora , foras gradiens , arteria clamor :  
 Quippe per angustum , turbâ majore coorta ,  
 Ire foràs ubi cœperunt primordia vocum ,  
 Scilicet expletis quoque janua raditur oris  
 Rauca suis , et iter lædit , quâ vox it in auras :

Enfin de même que dans la construction d'un édifice, si l'Architecte se sert d'une règle fautive, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, panché, affaissé, sans grâce, sans à-plomb; sans proportion, qu'une partie paroisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet pour avoir été d'abord mal conduit. De même si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugemens qu'on portera seront trompeurs et illusoires.

Maintenant de quelle manière les autres sens sont-ils affectés par les objets qui leur sont propres ? C'est un problème dont la solution n'est pas difficile. D'abord le son et la voix se font entendre, quand leurs élémens insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe; car vous ne pouvez contester au son et à la voix la nature corporelle, puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier, et les cris causent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix se précipitant au-dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas

Haud igitur dubium est , quin voces verbaque  
constent

Corporeis è principiis , ut lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, et  
quid

Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis,  
Perpetuus sermo nigraï noctis ad umbram  
Auroræ perductus ab exoriente nitore ;  
Præsertim si cum summo est clamore profusus :  
Ergò corpoream vocem constare necesse est ,  
Multa loquens quoniam amittit de corpore par-  
tem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate  
Principiorum , et item lævor lævore creatur ;  
Nec simili penetrant aures primordia formâ,  
Cùm tuba depresso graviter sub murmure mu-  
git ,  
Aut reboant raucum retroçita cornua bombum ;  
Vallibus et cynci gelidis orti ex Heliconis  
Cùm liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitùs voces cùm corpore  
nostro

Exprimimus , rectoque foràs emittimus ore ,  
Mobilis articulat verborum dædala lingua ,  
Formaturaque labrorum pro parte figurat.  
Atque ubi non longum spatium est, unde illa  
profecta

douter que la voix et les paroles n'aient des élémens corporels, puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs sont affaiblés, et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore, jusqu'aux sombres voiles de la nuit; sur-tout si la dispute a souvent enflé le son de la voix. La voix est donc corporelle, puisqu'on ne peut parler beaucoup, sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douceur de la voix dépendent de la figure des élémens. Ce ne sont pas les mêmes atômes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds, ou le cor recourbé son rauque frémissement, et quand le cygne originaire des fraîches vallées de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique. ●

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue, cette mobile ouvrière de la parole, les articule, et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté. Alors si la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les paroles, on distingue les articulations; parce que la voix conserve ses inflexions

Perveniat vox quæque , necesse est verba quo-  
que ipsa

Planè exaudiri , discernique articulatim ;  
Servat enim formaturam , servatque figuram ,  
At si interpositum spatium sit longius æquo ;  
Aëra per multum confundi verba necesse est ,  
Et conturbari vocem , dum transvolat auras.  
Ergo fit sonitum ut possis audire , neque hilum  
Internoscere , verborum sententia quæ sit :  
Usque adeò confusa venit vox inque pedita.

Præterea edictum sæpe unum perciet aures  
Omnibus in populo , emissum præconis ab ore :  
In multas igitur voces vox una repente  
Diffugit , in privas quoniam se dividit aures ,  
Obsignans formam verbis clarumque sonorem

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas ,  
Præterlata perit , frustra diffusa per auras ;  
Pars solidis adlisa locis ; rejecta , sonorem  
Reddit , et interdum frustratur imagine verbi.  
Quæ bene cum videas , rationem reddere possis  
Tute tibi atque aliis , quo pacto , per loca sola ,  
Saxa pares formas verborum ex ordine red-  
dant ,

Palantes comites cum , montes inter opacos ,  
Quærimus , et magnâ dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem , loca vidi reddere , vo-  
ces ,

et son caractère : mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, et la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide ; d'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse et embarrassée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur le champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées et des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route et meurent dissipées dans les airs, ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, et nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène, vous pouvez vous expliquer à vous-même et aux autres, comment dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre et leur articulation primitive, lorsque nous cherchons nos compagnons égarés, en les appelant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'ai vu même des lieux qui répétoient six ou sept

Unam cùm jaceres ; ita colles collibus ipsis  
 Verba repulsantes iterabant dicta referre.  
 Hæc loca capripedes Satyros Nymphasque te-  
 nere

Finitimi fingunt ; et Faunos esse loquuntur,  
 Quorum noctivago strepitu ludoque jocanti  
 Affirmant volgè taciturna silentia rumpi ,  
 Chordarumque sonos fieri , dulcesque querelas ,  
 Tibia quas fundit digitis pulsata caentum ;  
 Et genus agricolùm latè sentiscere , cùm Pan  
 Pineæ semiferi capitis velamina quassans ,  
 Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes ,  
 Fistula silvestrem ne cesset fundere Musam.  
 Cætera de genere hoc monstra ac portenta lo-  
 quuntur ,

Ne loca deserta ab Divis quoque fortè puten-  
 tur

Sola tenere ; ideò jactant miracula dictis ,  
 Aut aliquâ ratione aliâ ducuntur , ut *omne*  
*Humanum genus est avidum nimis auricula-*  
*rum.*

Quod superest , non est mirandum , quâ ra-  
 tione

Quæ loca per , nequeunt oculi res cernere  
 apertas ,

Hæc loca per , voces veniant auresque laccessant ,  
 Cùm loquimur clausis foribus , quod sæpe vide-  
 mus ;

mots pour un seul qu'on proféroit. Tant les paroles réfléchies de collines en collines étoient fidèlement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres , par des Nymphes et par des Faunes , qui , s'il faut les en croire , s'égaient dans ces solitudes , en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes , par le doux frémissement des cordes , et par les sons plaintifs de leurs voix , qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitans de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan toutes les fois que ce Dieu , agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie , promène ses lèvres recourbées sur tous ses chalumeaux sans jamais laisser tarir ses accens champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature , soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les Dieux le pays qu'ils habitent , soit pour quelque autre raison ; car on ne sait trop à quel point *l'esprit humain est avide de fables.*

Au , reste ne soyez pas surpris que le son , pour arriver à l'oreille et frapper l'ouïe , s'ouvre des passages par où les yeux ne peuvent apercevoir les objets sensibles. Nous conversons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience. C'est que la voix peut , sans se décomposer , passer par les conduits les plus tortueux des corps ; au lieu que les simulacres

Nimirum quia vox per flexa foramina rerum  
 Incolumis transire potest; simulacra renutant;  
 Perscinduntur enim, nisi recta foramina tra-  
 nant;

Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea partes in cunctas dividitur vox;  
 Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una  
 Dissiluit semel in multas exorta; quasi ignis  
 Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes:  
 Ergò replentur loca vocibus, abdita retro  
 Omnia quæ circum fuerint, sonituque cientur:  
 At simulacra viis directis omnia tendunt,  
 Ut sunt missa semel; quapropter cernere nemo  
 Se supra potis est, at voces, accipere extrâ:  
 Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa  
 viarum,

Vox obtunditur, atque vires confusa penetrat;  
 Et sonitum potius quàm verba, audire vide-  
 mur.

Hæc queis sentimus succum, lingua atque  
 palatum,

Plusculum habent in se rationis, plusque operai.  
 Principiò sucum sentimus in ore, cibum cum  
 Mandendo exprimimus; ceu plenam spongiam  
 aquai

Si quis fortè manu premere exsiccareque cœpit:  
 Indè quod exprimimus, per caulas omne pa-  
 lati

s'y refusent, et se divisent, si les pores ne sont en ligne droite, comme ceux du verre que l'image traverse dans tout son entier.

D'ailleurs les voix se distribuent de tous côtés; parce qu'elles s'engendrent mutuellement; une seule en produit une foule, comme l'étincelle se divise souvent en plusieurs étincelles. Ainsi le son se porte dans les enfoncemens les plus cachés, derrière celui qui parle et dans tous les lieux circonvoisins; au lieu que les simulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir sur sa tête, tandis qu'on entend les sons du dehors: cependant la voix elle-même s'émousse en pénétrant les murs; elle ne se rend à l'organe que dans un état de confusion, et lui fait plutôt entendre des sons que des mots.

La manière dont les sucs agissent sur la langue et le palais est plus composée et plus difficile à expliquer. D'abord les saveurs se font sentir à la bouche, quand la trituration exprime le suc des alimens, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais et dans les routes compliquées de la langue. Si leurs élémens sont lisses et dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe et répandent une

Diditur, et raræ per plexa foramina linguæ:  
 Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,  
 Suaviter attingunt, et suaviter omnia trac-  
 tant

Humida linguæ circum sudantia templa:  
 At contra pungunt sensum, lacerantque coorta,  
 Quamto quæque magis sunt asperitate repleta.

Deinde voluptas est è succo in fine palati;  
 Cum verò deorsum per fauces præcipitavit,  
 Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus:  
 Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,  
 Dummodò, quod capias, concoctum didere  
 possis

Artibus, et stomachi humectum servare te-  
 norem.

Nunc aliis alius cur sit cibus, ut videamus,  
 Expediam, quareve, aliis quod triste et ama-  
 rum est,

Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri;  
 Tantaque in his rebus distantia differitasque  
 est,

Ut quod aliis cibus est; aliis suat acre ve-  
 nenum:

Est utique ut serpens hominis contacta salivis  
 Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa:  
 Præterea nobis veratrum est acre venenum;  
 At capris adipem et colurnicibus auget.

Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,

volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais et le déchirent d'autant plus douloureusement, que leurs atômes sont plus rudes et plus anguleux.

C'est à l'extrémité du palais que se fait sentir la volupté des saveurs. Quand les alimens sont descendus par l'œsophage, quand ils se distribuent dans tous les membres, il n'y a plus de sensation agréable à espérer. La qualité des mets devient alors indifférente, pourvu que les alimens se cuisent et s'épurent assez pour se répandre dans le corps, et entretenir l'humidité de l'estomac.

Maintenant pourquoi les mêmes alimens ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaisans et amers pour les uns, paroissent-ils aux autres agréables et doux ? pourquoi cette différence est-elle si grande, que ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres ? Ainsi le serpent humecté de la salive humaine, périt et se dévore de ses propres dents. Ainsi l'ellebore qui est un venin pour l'homme, accroît l'embonpoint des chèvres et des cailles.

Pour vous faire connoître la cause de ces différences,

Principiò meminisse decet, quæ diximus antè,  
 Semina multimodis, in rebus, mista teneri:  
 Porrò omnes, quæcunque cibum capiunt ani-  
 mantes

Ut sunt dissimiles extrinsecùs, et generalim  
 Extima membrorum circumcæsuræ coërcet;  
 Proinde et seminibus distant, variantque figurâ:  
 Semina cùm porrò distent, differre necesse est  
 Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,  
 Omnibus in membris, et in ore ipsoque palato:  
 Esse minora igitur quædam, majoraque debent,  
 Esse triquetra aliis, aliis quadratâ necesse est,  
 Multa rotunda, modis multis multangula quæ-  
 dam,

Namque figurarum ut ratio, motusque repos-  
 cunt,

Proinde foraminibus debent differre figuræ,  
 Et variare viæ proinde, ac textura coërcet:  
 Ergò ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,  
 Illis queis suave est, lævissima corpora debent  
 Contrectabiliter caulas intrare palati:

At contrà, quibus est eadem res intùs acerba,  
 Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæ-  
 que.

Quippe ubi quoi febris, bili superante, coorta  
 est

Aut aliâ ratione aliqua est vis excita morbi;

rappelez-vous ( ce que nous avons dit plus haut ) que les atômes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or les animaux étant tous dissimblables à l'extérieur , ayant des formes et des contours variés selon les espèces , doivent à plus forte raison différer par la figure de leurs principes , différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices , les conduits et les pores , non-seulement des membrés en général , mais en particulier de la bouche et du palais ; ils doivent être plus étroits ou plus larges , triangulaires ou carrés , circulaires ou polygones de toute espèce ; car la figure des pores varie à raison de la figure et du mouvement des atômes , et celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi quand les mêmes alimens paroissent doux aux uns et amers aux autres , c'est que leurs sucs s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse et arrondie , et déchirent le gosier des autres avec leurs pointes et leurs courburés.

Il n'est point de problème que vous ne puissiez résoudre avec cette explication. Par exemple , quand la bile prédominante allume la fièvre , ou quand une autre cause produit en nous la maladie , comme alors

Perturbatur ibi totum jam corpus, et omnes  
 Commutantur ibi posituræ principiorum;  
 Fit, prius ad sensum ut quæ corpora convenie-  
 bant

Nunc non conveniant, et cætera sint magis  
 apta,

Quæ penetrata queunt sensum progignere acer-  
 bum;

Utraque enim sunt in mellis commista sapore,  
 Id quod jam superà tibi sæpe ostendimus antè.

Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris  
 Tangat, agam. Primùm res multas esse necesse  
 est,

Undè fluens volvat varius se fluctis odorum:  
 Nam flûere, et mitti volgò, spargique putan-  
 dum est:

Verùm aliis alius magis est animantibus aptus,  
 Dissimiles propter formas: idèdque per auras  
 Mellis apes, quamvis longè, ducuntur odore,  
 Volturiique cadaveribus; tum fissa ferarum  
 Ungula quò tulerit gressum, promissa canum  
 vis

Ducit; et humanum longè præsentit odorem  
 Romulidarum arcis servator, candidus anser:  
 Sic aliis alius nidor datus, ad sua quemque  
 Pabula ducit, et à tetro resiliire veneno  
 Cogit; eoque modo servantur sæcla ferarum.

l'harmonie du corps entier se trouble , et que les principes se déplacent , les corpuscules qui avoient auparavant de l'analogie avec nos organes , cessent d'en avoir , et ceux dont l'immission produit la douleur , sont les seuls qui puissent s'y introduire. Or la saveur du miel résulte ( comme nous l'avons déjà fait voir ) de ces deux espèces d'éléments.

Passons maintenant à la manière dont les odeurs viennent frapper l'organe. Il est nécessaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps , de l'intérieur desquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs ; car on ne peut nier qu'elles ne soient des écoulemens , des émissions , des émanations continuelles ; mais elles sont plus ou moins analogues aux divers animaux , selon la différence des figures dont elles sont douées. Voilà pourquoi l'abeille dans les airs , est attirée de loin par l'odeur du miel , le vautour par l'infection des cadavres , le lévrier par la trace de la proie , et l'oie , protectrice du capitole , par les émanations des corps humains. C'est ainsi que la Nature , à l'aide de ces diverses exhalaisons , conduit chaque animal aux alimens qui lui conviennent , le détourne du noir poison . et conserve toutes les espèces vivantes.

Hic odor ipse igitur , nares quicunque la-  
cessit ,

Est alio ut possit permitti longiùs alter :

Sed tamen haud quisquam tam longè fertur  
eorum ,

Quàm sonitus , quàm vox ; mitto jam dicere ,  
quàm res

Quæ feriunt ocalorum acies , visumque la-  
cessunt.

Errabundus enim tardè venit , ac perit antè ,

Paulatim facilis distractus in aëris auras :

Ex alto primùm quia vix emittitur ex re ;

Nam penitùs fluere atque recedere rebus  
odores

Significat , quòd fracta magis redolere videntur

Omnia , quòd contrita , quòd igni conlabefacta.

Deinde videre licet majoribus esse creatum

Principiis voci ; quoniam per saxea septa

Non penetrat , quàm vox volgò sonitusque fe-  
runtur :

Quare etiam quod olet , non tam facile esse  
videbis

Investigare , in quâ sit regione locatum :

Refrigescit enim cunctando plaga per oras ,

Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum ;

Errant sæpe canes itaque , et vestigia quærant.

Nec tamen hoc solis in odoribus , atque sa-  
porum

Ces émanations qui affectent l'odorat, ont une sphère d'activité plus ou moins étendue; mais jamais elles ne se portent aussi loin que le son et la voix, ni, à plus forte raison, que les simulacres auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarerent, elles se traînent lentement, elles périssent peu à peu, et se décomposent aisément au milieu des airs, avant d'arriver à l'organe; d'abord, parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des substances, comme l'on n'en sauroit douter en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs quand ils sont brisés, broyés et consumés par la flamme; ensuite, parce qu'il est aisé de s'apercevoir que les odeurs ont des éléments plus grossiers, que les principes du son, puisqu'elles ne pénètrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'insinue sans peine. Aussi nous donnent-elles très-peu de lumières sur le lieu des corps, parce que leurs délais continuels ralentissent leur action dans les airs; ce ne sont que des messagers engourdis, dont les rapports sont trop tardifs : voilà pourquoi nous voyons souvent les chiens se tromper et rechercher la voie.

Au reste, ces effets ne sont pas particuliers aux odeurs et aux saveurs. Les images elles-mêmes et les

In genere est , sed item species rerum atque  
colores

Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes ,  
Ut non sint aliis quædam magis acria visu :  
Quin etiam gallum , noctem explaudentibus  
alis ,

Auroram clarâ consuetum voce vocare ,  
Nenu queunt rapidi contrâ constare leones ,  
Inque tueri ; ita continuò meminêre frugâi :  
Nimirum quia sunt gallorum in corpore quæ-  
dam

Semina quæ , cùm sunt oculis immissa leonum ,  
Papillas interfodiunt , acremque dolorem  
Præbent , ut nequeant contrâ durare feroces ;  
Cùm tamen hæc nostras acies nil lædere pos-  
sint ,

Aut quia non penetrant , aut quòd penetranti-  
bus illis

Exitus ex oculis liber datur , in remeando  
Lædere ne possint ex ullâ lumina parte.

Nunc age , quæ moveant animum res , accipe ,  
et unde ,

Quæ veniunt , veniant in mentem , percipe  
paucis.

Principio hoc dico , rerum simulacra vagari  
Multa , modis multis , in cunctas undique  
partes ,

Tenuia , quæ facilè inter se junguntur in antris ,

couleurs ne sont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes, qu'il n'y ait des corps dont la vue soit plus douloureuse que d'autres. Ainsi l'oiseau qui dis-cipe la nuit par le battement de ses ailes , et dont la voix aiguë appelle l'aurore , le coq est la terreur des lions , qui prennent la fuite à sa vue. C'est que des membres du coq émanent des atômes qui , introduits dans l'œil du lion , piquent sa prunelle , et lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister : tandis que ces mêmes atômes sont incapables de blesser nos organes , soit qu'ils n'y pénètrent point du tout , soit qu'après y avoir pénétré , ils trouvent une libre issue qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant , ô Memmius , apprenez en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'ame , et d'où lui viennent ses idées. Je dis d'abord , qu'il y a une espèce particulière de simulacres qui voltigent en foule , sous mille formes diverses , dans tous les points de l'espace , et dont le tissu est si subtil , qu'ils ne peuvent se rencontrer dans l'air sans se réunir comme des fils d'araignée et des feuilles d'or battu ;

Obvia cùm veniunt, ut aranea bracteaque auri:  
 Quippe etenim multò magis hæc sunt tenuia  
 textu,

Quàm quæ percipiunt oculos, visumque la-  
 cessunt;

Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cient-  
 que

Tenuem animi naturam intus, sensumque la-  
 cessunt:

Centauros itaque, et Scyllarum membra vi-  
 demus,

Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum,

Quorum morte obitâ tellus amplectitur ossa;

Omne genus quoniam passim, simulacra feruntur

Partim sponte suâ quæ sunt aëre in ipso,

Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,

Et quæ consistunt ex horum facta figuris:

Nam certè ex vivo Centauri non sit imago;

Nulla fuit quoniam talis natura animalis:

Verùm ubi equi atque hominis casu convenit  
 imago,

Hærescit facile extemplò, quòd diximus antè,

Propter subtilem naturam et tenuia texta:

Cætera de genere hoc eâdem ratione creantur:

Quæ cùm mobiliter summâ levitate feruntur,

Ut prius ostendi, facile uno commovet ictu

Qualibet una animum nobis subtilis imago.

Tennis enim mens est et mire mobilis ipsa.

car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets , puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de nos corps , et vont émouvoir intérieurement la substance délicate de l'ame, dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures, des Scyles , des Cerbères , et les fantômes des morts dont la terre enferme depuis long-temps les dépouilles. C'est que l'atmosphère est remplie de simulacres de toute espèce, dont les uns se forment d'eux-mêmes au milieu des airs , les autres émanent des corps d'autres enfin sont le résultat de ces deux espèces réunies : par exemple , l'image d'un Centaure n'est point l'émanation d'un Centaure vivant, puisque la Nature n'a jamais enfanté d'animal de cette espèce ; ce n'est donc qu'un composé des simulacres du cheval et de l'homme , que le hasard a fait rencontrer , et dont ( comme nous venons de le dire ) la finesse a facilité la combinaison. Les autres images de cette nature sont le fruit d'une pareille réunion ; et comme leur légèreté les rend très-agiles , il leur est aisé , dès la première impulsion , d'affecter nos ames, qui sont elles-mêmes d'une finesse et d'une mobilité surprenantes.

Hæc fieri , ut memóro , facilitè hinc cognoscere  
 possis ;  
 Quatenus hoc simile est oculis , quod mente  
 videmus ,  
 Atque oculis simili fieri ratione necesse est.  
 Nunc igitur quoniam docui mē fortè leones  
 Cernere per simulcra , oculos quæcunque laces-  
 sunt ;  
 Scire licet mentem simili ratione moveri  
 Per simulacra leonum cætera , quæ videt æquè ,  
 Nec minùs atque oculi , nisi quòd muge tenuia  
 cernit :  
 Nec ratione aliâ , cum somnus membra pro-  
 fudit ,  
 Mens animi vigilat , nisi quod simulacra lacesunt.  
 Hæc eadem nostros animos , quæ , cùm vigi-  
 lamus :  
 Usque adèd , certè ut videamur cernere eum ,  
 quem  
 Reddita vitæ jam mors , et terra potita est.  
 Hoc ideò fieri cogit Natura , quòd omnes  
 Corporis affecti sensus per membra quiescunt ,  
 Nec possunt falsum veris convincere rebus :  
 Præterea meminisse jacet , languetque sopore ;  
 Nec dissentit eum mortis lethique potitum  
 Jampridem , quem mens vivum se cernere  
 credit.  
 Quod superest , non est mirum simulacra  
 moveri ,

Une preuve certaine de la vérité de cette explication , c'est que les objets dont l'ame a la perception , ne ressembleroient pas aussi parfaitement à ceux que voit l'organe , si ces deux impressions n'étoient l'effet du même mécanisme. Ainsi ayant déjà prouvé que je n'aperçois un lion , par exemple , qu'à l'aide des simulacres qui frappent mes yeux , il faut en conclure que l'ame est émue pareillement par d'autres simulacres de lions , qu'elle voit aussi distinctement que l'œil , avec la seule différence qu'ils sont plus déliés. Si donc l'ame demeure éveillée quand les membres sont étendus dans les bras du sommeil , c'est que les mêmes simulacres qui nous ont affectés pendant le jour , se présentent alors à elle avec tant de vérité , qu'on croit voir et entendre ceux mêmes dont la terre et la mort se sont emparées depuis long-temps. La Nature rend ces illusions inévitables , parce que , pour lors , les sens plongés dans un profond sommeil , ne peuvent opposer la vérité à l'erreur ; parce que la mémoire , elle-même assoupie et languissante , ne contredit point ces apparences , en rappelant que celui qu'on croit voir en vie , est depuis long-temps victime du trépas.

Au reste , il n'est pas surprenant que les simulacres se meuvent , qu'ils agitent leurs bras et leurs mem-

Brachiaque in numerum jactare, et cætera  
membra :

Nam sit ut in somnis facere hoc videatur imago:  
Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata  
Eundo statu, prior hæc gestum mutasse videtur:  
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quærantur, multaque  
nobis

Clarandum est, planè si res exponere avemus.  
Quæritur imprimis quare, quod quoique libido  
Venerit, extemplò mens cogitet ejus idipsum:  
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,  
Et simul ac volūntus, nobis occurrit imago?

Si mare, si terram cordi est, si denique  
cælum,

Conventus hominum, pompam, convivia, pu-  
gnas,

Omnia sub verbo ne creat Natura paratque?

Cùm præsertim aliis, eâdem in regione lo-  
coque,

Longè dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porrò, in numerum procedere cùm si-  
mulacra

Cernimus in somnis, et mollia membra movere;

Mollia mobiliter cùm alternis brachia mittunt;

Et repetunt oculis gestum pede convenienti;

Scilicet arte madent simulacra, et docta va-  
gantur,

brés en cadence : ce sont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le sommeil. Car lorsque le premier simulacre est évanoui, et qu'un autre lui succède dans une attitude différente, il semble que c'est le même qui a changé de contenance, parce que cette succession se fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des questions à résoudre, bien des difficultés à éclaircir, si nous voulions traiter à fond cette matière : on demande sur-tout pourquoi l'ame a sur-le-champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper ? si les simulacres épient notre volonté ? si les images se présentent aussi-tôt que nous le désirons ? si la Nature crée à nos ordres ou tient en réserve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des assemblées, des cérémonies, des festins, des combats, pour nous les présenter à notre premier signal, tandis sur-tout que, dans la même région et dans le même lieu, d'autres ames sont occupées d'idées entièrement différentes ?

Mais lorsqu'en songe nous voyons les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec souplesse, et d'un pied agile répéter les gestes aux yeux, croyez-vous qu'ils aient étudié les règles, et que l'art préside à leurs jeux nocturnes ? ou plutôt n'est-il

Nocturno facere ut possint in tempore ludos?  
An magis illud erit verum quia, tempore in  
uno

Cùm sentimus id ( ut cùm vox emittitur una )  
Tempora multa latent, ratio quæ comperit  
esse :

Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque  
Præsto sint simulacra, locis in quæisque parata:  
Tanta est mobilitas et eorum copia tanta!  
Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acutè  
Cernere non polis est animus; proinde omnia,  
quæ sunt

Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.  
Ipse parat sese porrò, speratque futurum  
Ut videat; quòd consequitur rem quamque fit  
ergò.

Nonne vides, oculos etiam, cùm, tenuia quæ  
sint,

Cernere cœperunt, contendere se atque parare,  
Nec sine eo fieri posse ut cernamus acutè?  
Et tamen in rebus quoque apertis noscere  
possis,

Si non advertas animum, proinde esse, quasi  
omni

Tempore semotæ fuerint longèque remotæ:  
Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,  
Præter quàm quibus est in rebus deditus ipse?

Deinde adopinamur de signis maxima parvis:

pas certain que , bien que nous ne sentions ces mouvemens , comme nous n'entendons chaque mot d'un discours , qu'en un seul instant il s'en écoule pourtant un grand nombre , dont la succession n'est pas sensible pour nous , mais que la raison sait distinguer ? Voilà pourquoi il se présente à nous , en tout temps et en tous lieux , des simulacres de toute espèce : tant est grande leur multitude et leur rapidité ! Mais comme leur tissu est très-délié , l'ame ne peut , sans se recueillir , les apercevoir distinctement ; ils sont absolument perdus pour elle , si , par une forte contention , elle ne se prépare à les recevoir ; ce quelle ne manque pas de faire , par le désir et l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Ne remarquez-vous pas que les yeux mêmes , après s'être portés sur des objets peu sensibles , ne peuvent , sans attention et sans préparation , les apercevoir clairement ? Les corps , même les plus exposés à la vue , si l'ame ne s'applique à les observer , sont pour elle comme s'ils en avoient toujours été à une très-grande distance. Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres , excepté ceux dont elle est actuellement occupée ?

Souvent l'ame , en grossissant les simulacres , nous

Ac nos in fraudem induimus, frustramur et  
 ipsi :

Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago  
 Eiusdem generis; sed foemina quæ fuit antè,  
 In manibus vir tum factus videatur adesse:  
 Aut alia ex aliâ facies ætasque sequatur:  
 Quod ne miremur, sopor atque oblivia curant.

Istud in his rebus vitium vehementer et  
 istum

Effugere errorem vitareque præmeditator,  
 Lumina ne facias oculorum clara creata,  
 Prospicere ut possimus; et ut proferre viai  
 Proceros passus, idè fastigia posse  
 Surarum ac feminum pedibus fundata plicari;  
 Brachia tum porrò validis ex apta lacertis  
 Esse, manusque datas utrâque à parte mi-  
 nistras,

Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque pre-  
 tantur,

Omnia perversâ præpostera sunt ratione;  
 Nil idè quoniam natum est in corpore, ut  
 uti

Possemus; sed quod natum est, id procreat  
 usum:

Nec fuit antè videre oculorum lumina nata;  
 Nec dictis orare prius quàm lingua creata est;  
 Sed potius longè linguæ præcessit origo

induit en erreur et nous abuse ; souvent encore elle dénature les sexes des images , et au lieu d'une femme , nous ne pressons dans nos bras qu'un homme qui lui succède , ou un autre individu d'une figure et d'un âge fort différens. Le sommeil et le défaut de mémoire , rendent ces métamorphoses peu surprenantes.

Mait avant tout , ô Memmius , mettez-vous en garde contre une erreur trop commune : ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets ; que ces jambes et ces cuisses mobiles n'aient été élevées sur la base des pieds , que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muscles solides , et terminés par les mains à droite et à gauche , que pour être les ministres de nos besoins et de notre conservation.

Par de parcellles interprétations , on a renversé l'ordre respectif des effets et des causes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre usage ; mais on s'en est servi parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux ; la parole n'a point été formée avant la langue ; au contraire , le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe. Les oreilles existoient long-temps avant qu'on entendit des sons ; et tous nos membres long-temps avant qu'on en fit usage :

Sermonem ; multòque creatæ sunt priùs aures,  
 Quàm sonus est auditus ; et omnia denique  
 membra

Antè fuère ( ut opinor ) eorum quàm foret  
 usus :

Haud igitur potuère utendi crescere causâ.

At contrâ conferre manu certamina pugnæ,  
 Et lacerare artus , fœdareque membra cruore ,  
 Antè fuit multò , quàm lucida tela volarent :

Et volnus vitare priùs Naturâ coëgit ,

Quàm darct objectum parma læva per artem :

Scilicet et fessum corpus mandare quieti

Multò antiquius est , quàm lecti mollia strata ;

Et sedare sitim priùs est , quàm pocula , natum :

Hæc igitur possunt utendi cognita causâ

Credier , ex usu quæ sunt vitæque reperta

Illa quidem seorsum sunt omnia , quæ priùs ipsa

Nata , dedère suæ post notitiam utilitatis ;

Quo genere imprimis sensus et membra vi-  
 demus.

Quare etiam atque etiam procul est ut credere  
 possis

Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum , corporis ipsa  
 Quòd natura cibum quærit quojusque ani-  
 mantis :

Quippe etenim fluere atque recedere corpora  
 rebus

ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

Au contraire , on combattoit avec les poings , on se déchiroit avec les ongles , on se souilloit de sang long-temps avant que les flèches brillantes volassent dans l'air ; la Nature avoit appris à l'homme à éviter les blessures avant que l'art lui eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert. Le sommeil et le repos sont beaucoup plus anciens que les lits et le duvet. On appaisoit sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes qui sont la suite du besoin et le fruit de l'expérience , on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que long-temps après leur naissance , tels que nos membres et nos organes. Ainsi tout vous éloigne de penser qu'ils aient été faits pour notre usage.

Ne soyez pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je vous ai enseigné que de tous les corps se détachent de mille manières un grand nombre de corpuscules. L'exercice

Multa modis multis docui ; sed plurima debent  
 Ex animalibus iis , quæ sunt exercita motu ;  
 Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur ;  
 Multa per os exhalantur , cùm languida an-  
 helant :

His igitur rebus rarescit corpus , et omnis  
 Subruitur-natura ; dolor quam consequitur rem :  
 Propterea capitur cibus , ut suffulciat artus ,  
 Et recreet vires interdatus , atque patentem  
 Per membra ac venas ut amorem obturet  
 edendi.

Humor item discedit in omnia , quæ loca  
 canque

Poscunt humorem ; glomerataque multa va-  
 poris

Corpora , quæ stomacho præbent incendia nos-  
 tro ,

Dissupat adveniens liquor ac restinguit , ut  
 ignem ,

Urere ne possit calor ampliùs aridus artus.

Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro

Abluitur , sic expletur jejuna cupido.

Nunc quæ fiat uti passus proferre queamus ,  
 Cùm volumus , varièque datum sit membra  
 movere ,

Et quæ res tantum hoc oneris protrudere nostri

Corporis insuêrit , dicam ; tu percipe dicta.

Dico , animo nostro primùm simulacra meandi

et le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux. La transpiration en fait sortir une infinité de l'intérieur des corps. L'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la respiration. Ces pertes raréfient le corps, affoiblissent la machine, état d'épuisement qui est suivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux alimens, qui, en se disséminant dans tous les interstices, soutiennent les membres, réparent les forces, et remplissent les conduits que le besoin de manger avoit dilatés.

Les breuvages, de leur côté, se répandent dans tous les lieux qui ont besoin d'humidité; ils dissipent les tourbillons de chaleur qui dévoreroient l'estomac, et éteignent ces feux brûlans qui desséchoient et consumoient les membres. Voilà de quelle manière on appaise la soif ardente et le désir des alimens.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher quand nous le voulons, et de mouvoir nos membres de différentes manières? Quel est l'agent accoutumé à pousser en avant une masse aussi lourde que celle de nos corps? Je vais vous l'expliquer : redoublez

Accidere , atque animum pulsare , ut diximus  
antè.

Indè voluntas fit ; neque enim facere incipit  
ullam

Rem quisquam , quàm mens providit , quid ve-  
lit ; antè :

At , quod providet , illius rei constat imago :  
Ergò animus cùm sese ita commovet , ut velît  
ire

Inque gredi , ferit extemplò , quæ in corpore  
toto

Per membra atque artus , animai dissita vis est ;  
Et facile est factu , quoniam conjuncta tenetur :  
Indè ea proporrò corpus ferit , atque ita tota  
Paulatim moles protrahitur atque movetur.

Præterea tum rarescit quoque corpus , et aër  
( Scilicet ut debet , qui semper mobilis exstat )  
Per patefacta venit , penetratque foramina lar-  
gus ;

Et dispergitur ad partes ita quasque minutas  
Corporis : Hinc igitur rebus fit utrinque dua-  
bus ,

Corpus uti , ut navis velis ventoque , feratur.

Nectamen illud in his rebus mirabile constat,  
Tantula quòd tantum corpus corpuscula possint  
Contorquere , et onus totum convertere nos-  
trum :

Quippe etenim ventus , subtili corpore tenuis ,

d'attention. Il faut avant tout , comme nous l'avons dit , que les simulacres qui invitent au mouvement , viennent frapper l'esprit : de-là naît la détermination ; car on ne se met en devoir d'agir qu'après avoir connu l'objet de sa volonté ; opération qui suppose nécessairement la présence des simulacres. L'esprit ainsi déterminé , annonce sa volonté par un mouvement qui se communique aussitôt à l'ame , disséminée dans tous les membres ; et rien n'est plus aisé , puisque ces deux substances sont intimement unies. Le contre-coup de l'ame se fait sentir au corps , et ainsi toute la masse commence à se mouvoir et à s'avancer peu à peu. Outre cela le corps se raréfie aussi dans le même temps. L'air , toujours en mouvement , s'empare comme il le doit de tous les conduits , se répand à grands flots dans tous les pores , se communique de cette manière jusqu'aux molécules les plus déliées. Ainsi l'ame et l'air sont les voiles et les rames qui font aller la machine.

Ne soyez pas surpris que des corpuscules aussi déliés puissent chasser en avant et tourner à leur gré une masse aussi pesante que celle de nos corps. Le vent , ce fluide si subtil , a assez de force pour faire

Trudit agens magnam magno molimine navim;  
 Et manus una regit quantovis impete euntem;  
 Atque gubernaculum contorquet quò libet unum:  
 Multaque per trochleas et tympana, pondere  
                   magno,

Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

Nunc quibus ille modis somnus per mem-  
                   bra quietem

Inriget, atque animi curas è pectore solvat,  
 Snavidiis potius, quàm multis versibus,  
                   edam:

Parvus ut est cycni melior canor, ille graum  
                   quàm

Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri:  
 Tu, mihi da tenues aures animumque sa-  
                   gacem,

Ne fieri negites, quæ dicam, posse; retroque  
 Vera repulsanti discedas pectore dicta;  
 Tutemet in culpâ cum sis, ne cernere possis.

Principiò somnus sit, ubi est distracta per  
                   artus

Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,  
 Et partim contrusa magis concessit in altum:  
 Dissolvuntur enim tum demum membra fluunt-  
                   que:

Nam dubium non est, animæ quin opera sit  
 Sensus hic in nobis, quem cum sopor impedit  
                   esse,

voler sur l'onde les plus énormes navires. Un seul bras règle leur course, quelque rapide qu'elle soit. Un seul gouvernail suffit pour les manœuvrer. En un mot, à l'aide des poulies et des roues, nous voyons des machines soulever sans effort les plus lourds fardeaux.

Pour vous expliquer maintenant comment le sommeil verse le repos dans nos membres et bannit l'inquiétude de nos ames, j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainsi les foibles accens du cygne flattent plus l'oreille, que les cris perçans dont les grues remplissent les airs. De votre côté, prêtez-moi une oreille attentive et un esprit appliqué, pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité, et par votre obstination à repousser l'évidence, devenir vous-même la cause de votre aveuglement.

Le sommeil naît en nous, quand l'ame se décompose dans la machine, et qu'une de ses parties est chassée au-dehors, tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps. Alors les membres doivent se délier et paroître flottans. En effet, c'est à l'ame que nous devons le sentiment, dont le sommeil ne peut nous priver, sans que la substance pensante ne soit troublée et chassée

Tum nobis animam perturbatam esse putandum  
est,

Ejectamque foràs: non omnem; namque jaceret  
Æterno corpus perfusum frigore lethi:

Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret  
In membris, cinere ut multâ latet obrutus ignis,  
Unde reconfhari sensus per membra repentè  
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas confletur, et  
unde

Perturbari anima, et corpus languescere possit,  
Expeditam: tu fac ne ventis verba profundam.

Principiò externâ corpus de parte necessum  
est,

(Aëriis quoniam vicinum tangitur auris)

Tundier, atque ejus crebro pulsariet ictu:  
Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,  
Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice  
tectæ:

Interiorem etiam partem spirantibus aër  
Verberat hic idem, cùm ducitur atque reflatur.  
Quare utrinque secus cùm corpus vapulet, et  
cùm

Perveniant plagæ per parva foramina nobis  
Corporis ad primas partes, elementaque prima;  
Fit quasi paulatim nobis per membra ruina:  
Conturbantur enim posituræ principiorum  
Corporis atque animi sic, ut pars iudè animai

du corps ; mais non pas toute entière , car le froid éternel de la mort se répandroit alors dans la machine , puisqu'il ne lui resteroit aucune particule d'ame qui , semblable au feu caché sous la cendre , fût capable de rallumer tout-à-coup le sentiment.

Mais il faut développer les causes de ce nouvel état , de ce trouble de l'ame , de cette langueur du corps. Ne souffrez pas , Memmius , que mes paroles deviennent le jouet des vents.

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air , il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquens. Voilà pourquoi presque tous les êtres sont couverts de cuir , de soie , de coquilles , d'écorces , ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux et reflux d'air que la respiration y amène et en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés , et ce choc , à l'aide des pores , se faisant sentir jusqu'aux atômes élémentaires , la destruction se prépare ainsi peu à peu. Bientôt les principes de l'esprit et du corps se déplacent ; une partie de l'ame est chassée au-dehors , une autre se retire dans l'intérieur , une troisième , éparse dans les membres , ne peut plus se réunir ni fournir sa

Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedat:  
 Pars etiam distracta per artus, non queat esse  
 Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi:  
 Inter enim sepius aditus Natura viasque:  
 Ergò sensus abit mutatis motibus altè:  
 Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus,  
 Debile sit corpus, languescunt omnia membra,  
 Brachia, palpebræque cadunt, poplitesque pro-  
 cumbunt.

Deinde cibum sequitur somnus; quia quæ fa-  
 cit aër,

Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,  
 Efficit; et multò sopor ille gravissimus exstat,  
 Quem satur aut lassus capias; quia plurima  
 tum se

Corpora conturbant magno contusa labore:  
 Fit ratione eadem conjectus porrò animai  
 Altior, atque foras ejectus largior ejus,  
 Et divisor inter se ac distractior intus.

Et quò quisque ferè studio devinctus ad-  
 hæret,

Aut quibus in rebus multùm sumus antè mo-  
 rati,

Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens;  
 In somnis eadem plerumque videmur obire:  
 Causidici causas agere, et componere leges;  
 Induperatores pugnare, ac prælia obire;  
 Nautæ contractum cum ventis cernere bellum;

part au mouvement de la vie , parce que la Nature ferme tous les conduits et toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps n'ayant plus de soutien , s'affoiblit , tous les membres languissent , les bras tombent , les paupières se ferment , et les jarets s'affaissent.

Le sommeil vient à la suite des repas , parce que les alimens répandus dans les veines y produisent le même effet que l'air. L'assoupissement est même plus profond quand il succède à la plénitude ou à la fatigue : la fatigue cause plus de désordre dans les élémens , enfonce l'ame plus avant dans le corps , l'en chasse à plus grands flots , la divise et la désunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations , ceux qui nous ont retenus le plus long-temps et qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit , sont les mêmes auxquels nous paroissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les avocats plaident des causes et interprètent les lois en songe ; le général livre des combats et des assauts ; le pilote fait la guerre aux vents : moi-même je n'interromps

Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum  
Semper, et inventam patriis exponere chartis:  
Cætera sic studia atque artes plerumque vi-  
dentur

In somnis animos hominum frustrata tenere.

Et quicumque dies multos ex ordine ludis  
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,  
Cum jam destiterint ea sensibus usurpare,  
Reliquias tamen esse vias in mente patentis,  
Quæ possint eadem rerum simulacra venire:  
Per multos itaque illa dies eadem observantur  
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur  
Cernere saltantes, et mollia membra moventes;  
Et citharæ liquidum carmen chordasque lo-  
quentes,

Auribus accipere, et consessum cernere eun-  
dem,

Scenarumque simul varios splendere decores:  
Usque adeò magni refert studium atque vo-  
luntas,

Et quibus in rebus consuèrint esse operati  
Non homines solùm, sed verò animalia cuncta.

Quippe videbis equos fortes, cum membra  
jacebunt

In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,  
Et quasi de palmâ summas contendere vires,  
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Venantumque canes, in molli sæpe quiete,

point mes doux travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la nature , et d'en dévoiler les secrets à ma patrie. En un mot, les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes , par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidûment aux jeux plusieurs jours de suite , nous les voyons presque toujours , lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens , conserver dans leur ame des routes ouvertes , par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours. Ils voient , même en veillant , les danseurs bondir et mouvoir leurs membres avec souplesse ; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même assemblée et la même variété de décorations dont brilloit la scène. Tant est grand le pouvoir du penchant , du goût et de l'habitude , non-seulement sur les hommes , mais sur les animaux eux-mêmes.

En effet , vous verrez des coursiers , quoiqu'étendus et profondément endormis , se baigner de sueur , souffler fréquemment , et tendre tous leurs muscles , comme si les barrières étoient déjà ouvertes , pour disputer le prix de la course.

Souvent encore , au milieu du sommeil , les chiens

Jactant crura tamen subito, vocesque repente  
 Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,  
 Ut vestigia si teneant inventa ferarum:  
 Expergefactive sequuntur inania sæpe  
 Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cer-  
 nant;  
 Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago  
 Degere, sæpe levem ex oculis volucrumque so-  
 porem  
 Discutere, et corpus de terrâ conripere instant,  
 Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.  
 Et quàm quæque magis sunt aspera semina  
 eorum,  
 Tam magis in somnis eadem sævire necessum  
 est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente  
 Sollicitant Divûm, nocturno tempore, lucos,  
 Accipitres somno in leni si prælia pugnasque  
 Ederè sunt persectantes, visæque volantes.

Porrò hominum mentes magnis quæ motibus  
 edunt?  
 Magna etenim sæpe in somnis faciuntque ge-  
 runtque;  
 Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent,

de nos chasseurs agitent tout-à-coup leurs pieds , jappent avec allégresse , et ramènent à plusieurs reprises l'air à leur organe , comme s'ils étoient sur la trace de la proie. Souvent même , en se réveillant , ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux , jusqu'à ce que , revenus à eux-mêmes , ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'un autre côté , le gardien foible et caressant qui vit sous nos toits , dissipe en un moment le sommeil léger qui fermoit ses paupières , se dresse avec précipitation sur ses pieds , croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe , que leurs élémens sont plus rudes et plus anguleux.

Au contraire , les oiseaux de toute espèce prennent la fuite , et , en agitant leurs ailes , vont implorer pendant la nuit un asyle dans les bois sacrés , s'ils voient , au milieu d'un sommeil paisible , l'épervier vorace fondre sur eux , ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les ames humaines , de quels grands mouvemens ne sont-elles pas agitées pendant le sommeil ? Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou

Tollunt clamores , quasi si jugulentur ibidem ;  
 Multi depugnant , gemitusque doloribus edunt ,  
 Et quasi pantheræ morsu sævive leonis  
 Mandantur , magnis clamoribus omnia com-  
 plent :

Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur ,  
 Indicioque sui facti persæpe fuère :

Multi mortem obeunt : multi de montibus altis  
 Se quasi præcipitent ad terram corpore toto ,  
 Exterrentur , et ex somno , quasi mentibu'  
 capti ,

Vix ad se redeunt , permoti corporis æstu.

Flumen item sitiens , aut fontem propter amœ-  
 num .

Adsidet , et totum propè faucibus occupat am-  
 nem :

Pusi sæpe iacum propter se ac dolia curta ,  
 Somno devincti credunt extollere vestem ,  
 Totius humorem saccatum ut corpori' fundant ;  
 Cùm Babylonica magnifico splendore rigantur .

Tam quibus ætatis freta primitùs insinuan-  
 tur ,

Semen ubi ipsa dies membris matura creavit ,  
 Conveniunt simulacra foris è corpore quoque ,  
 Nuntia præclari voltùs pulchrique coloris ;  
 Qui ciet irritans loca turgida semine multo ,  
 Ut , quasi transactis sæpe omnibu' rebu' , pro-  
 fundant

l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on étoit égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étoient dévorés sous la dent du lion ou de la panthère. Il y en a qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui se voient conduire à la mort, d'autres qui, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation. Un homme altéré s'imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide; il avale à longs traits la fontaine presque entière. Les enfans endormis, croyant lever leurs vêtemens auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se soulagent sans défiance du besoin qui les presse, et inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais quand la première effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le temps a mûri dans leurs membres les germes prolifiques; une foule de simulacres émanés des corps de toute espèce, s'offrent à eux sous les traits de la beauté, jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du suc

Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentent.

Sollicitatur id in nobis ( quod diximus antè )  
Semen, adulta ætas cùm primùm roborat artus:  
Namque alias aliud res commovet atque laccessit ;

Ex homine humanum semen ciet una hominis  
vis :

Quod simul atque suis ejectum sedibus , exit  
Per membra atque artus , decedit corpore toto  
In loca conveniens nervorum certa , cietque  
Continuò partes genitales corporis ipsas ;  
Irritata tument loca semine , fitque voluntas  
Ejicere id , quò se contendit dira libido ;  
Idque petit corpus mens, unde est saucia amore:  
Namque omnes plerumque cadunt in volnus, et  
illam

Mincat in partem sanguis , unde icimur ictu ,  
Etsi cominùs est , hostem ruber occupat humor.

Sic igitur, Veneris qui telis accipit ictum  
( Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur ,

Seu mulier toto jactans è corpore amorem )  
Unde feritur, eò tendit , gestitque coire ,  
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum :

générateur, et, ouvrant à leur imagination ardente le sanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement séminal abondant dont leurs vêtements sont souillés.

Le fluide créateur n'est mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au temps où l'adolescence a fortifié les membres. Chacun de nos organes est excité par des objets qui lui sont propres : l'organe de la génération n'est provoqué que par l'image humaine. Aussitôt que la liqueur féconde sortie de ses réservoirs et répandue par-tout le corps, s'est rassemblée dans les nerfs qui lui sont particulièrement consacrés, et a pénétré jusqu'au siège même de la volupté, soudain tous les canaux se gonflent à la fois ; la Nature demande à s'épancher ; la passion a déjà choisi son objet ; elle brûle de s'élançer sur l'auteur de sa blessure. C'est un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de sang répandus, une ennemie qui succombe, et un vainqueur téméraire ensanglanté souvent au milieu de sa victoire.

Ainsi le cœur que Vénus a blessé, soit en empruntant les traits délicats d'un jeune enfant, soit en armant de tous ses feux une femme séduisante, se porte vers l'objet d'où le coup est parti pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de son amour : car la passion n'est que le pressentiment de la vo-

Namque voluptatem præſagit multa cupido :  
 Hæc Venus est nobis hinc autem est nomen  
 amoris :

Hinc illæ primùm Veneris dulcedinis in cor  
 Stillavit gutta , et successit fervida cura ;  
 Nam si abest, quod ames , præsto simulacra ta-  
 men sunt

Illius , et nomen dulce obversatur ad aures.

Sed fugitare decet simulacra , et pabula  
 amoris

Absterrere sibi, atque aliò convertere mentem,  
 Et jacere humorem conlectum in corpora quæ-  
 que ,

Nec retinere semel conversum unius amore ;  
 Et servare sibi curam certumque dolorem :  
 Ulcens enim vivescit et inveterascit alendo ;  
 Inque dies gliscit furor , atque ærumna gra-  
 vescit ;

Si non prima novis conturbes volnera plagis ,  
 Volgivagâque vagus Venere , antè recentia  
 cures ,

Aut aliò possis animi traducere motus.

Nec veneris fructu caret is qui vitat amorem ;  
 Sed potius , quæ sunt sine poenâ , commoda  
 sumit ;

Nam certa et pura est sanis magis indè voluptas,  
 Quàm miseris, etenim potiundi tempore in ipso,  
 Fluctuat incertis erroribus ardor amantum ;

lapté. Voilà notre Vénus , voilà l'origine du nom de l'amour , voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs , et devient ensuite un océan d'inquiétudes. Car dans l'absence de l'objet aimé , ses simulacres assiègent toujours notre ame , et son nom trop cher retentit sans cesse à nos oreilles.

Mais il faut les fuir ces simulacres dangereux ; il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour , s'occuper d'autres idées , partager ses feux entre tous les objets indifféremment , sans les fixer sur un seul , sans se préparer , par une passion exclusive , des soucis et des tourmens inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime et s'aigrit en la nourrissant ; c'est une frénésie qui s'accroît , une maladie qui s'aggrave de jour en jour , si , par de nouvelles blessures , on ne fait diversion à la première , si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine , et ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

En renonçant à l'amour , se prive-t-on de ses douceurs ? Au contraire , on en recueille les fruits sans en sentir les peines. Le plaisir est fait pour les ames raisonnables , et non pour ces amans forcenés dont les ardeurs flottantes ne savent pas , même dans

Nec constat quid primùm oculis manibusque  
fruantur ;

Quod petiêre , premunt arcè , faciuntque do-  
lorem

Corporis , et dentes ilidunt sæpe labellis ,  
Osculaque adfigunt, quia non est pura voluptas;  
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum,  
Quodcunque est, rabies unde illæ germina sur-  
gunt :

Sed leviter pœnas frangit Venus int̄r amorem,  
Blandaque refrœnat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,  
Restingui quoque posse ab eodem corpore flam-  
mam :

Quòd fieri contrà coram Natura repugnat ;  
Unaque res hæc est, quojus quàm pluria ha-  
bemus ;

Tam magis ardescit dirâ cupedine pectus ;  
Nam cibus atque humor membris adsumitur  
int̄s ,

Quæ quoniam certas possunt obsidere partes ,  
Hoc facilè expletur laticum frugumque cupido ;  
Ex hominis verò faciẽ pulchroque colore ,  
Nil datur in corpus præter simulacra fruendum  
Tenuia , quæ vento spes raptat sæpe misella.

Ut bibere in somnis sitiens cùm quærit , et  
humor.

l'ivresse de la jouissance , sur quel charme fixer d'abord leurs mains et leurs regards , qui serrent avec fureur l'objet de leurs désirs , qui le blessent , qui , d'une dent cruelle , impriment sur ses lèvres des baisers douloureux. C'est que leur plaisir n'est pas pur ; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venu cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir , et répand sur les blessures le baume de la volupté.

En effet , les amans se flattent que le même corps qui allume leurs feux peut aussi les éteindre : mais la Nature s'y oppose. L'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'enflammer de nouveau. Si la faim et la soif peuvent aisément s'appaiser , c'est que les alimens et les boissons se distribuent dans nos membres , et s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage , un teint brillant , n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent dans les airs. Ainsi , pendant le sommeil , un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer sans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ses membres. Il présente ses lèvres arrides aux simulacres des fontaines ; il s'épuise inutilement , et meurt de soif au milieu

Non datur, ardorem in membris qui stinguere  
possit ;

Sed laticum simulacra petit, frustra que laborat,  
In medioque sitit torrenti flumine potans.

Sic in amore Venus simulacris ludit amantes ;  
Nec satiare queunt spectando corpora coram ;  
Nec manibus quidquam teneris abradere mem-  
bris

Possunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cum membris conlatis, flore fruun-  
tur

Ætatis, cum jam præ sagit gaudia corpus,  
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat  
arva ;

Adligunt avidè corpus, junguntque salivas  
Oris, et inspirant pressantes dentibus ora.  
Nequicquam : quoniam nihil indè abradere pos-  
sunt,

Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto:  
Nam facere interdum id velle et certare vi-  
dentur ;

Usque ad eò cupidè Veneris compagibus hærent,  
Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.  
Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido,  
Parva fit ardoris violenti pausa parumper ;  
Indè redit rabies eadem, et furor ille revisit,  
Cum sibi, quod cupiant ipsi, contingere quæ-  
runt ;

du fleuve dont il croit s'abreuver. De même Vénus se joue des amans par des images illusoires. La vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier, et leurs mains ne peuvent suppléer à cette insuffisance, ni détacher aucune particule de ces membres délicats où elles errent irrésolues.

Enfin, lorsque la jouissance a rapproché deux amans, lorsque deux jeunes corps réunis frémissent aux premiers accès du plaisir, lorsque Vénus est sur le point de féconder le sein maternel, les amans se serrent étroitement; leurs ames se joignent sur leurs lèvres humides, elles se pressent comme leurs bouches, elles cherchent à se confondre; mais en vain: il ne se fait pas une communication de substance; les ames ne peuvent se pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier; car on voit bien que c'est-là l'objet de leurs désirs et le but de leurs efforts, tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour, quand leurs membres, ébranlés par la secousse du plaisir, se résolvent en une liqueur abondante. Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière: la violence de la passion se rallentit un moment, mais pour renaître ensuite avec plus de fureur et de rage, cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire; mais

Nec reperire malum id possunt quæ machina  
vincat :

Usque aded incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quòd absumunt vires , pereuntque la-  
bore ;

Adde quòd alterius sub nutu degitur ætas ;

Labitur interea res , et vadimonia fiunt ;

Languent officia, atque ægrotat fama vacillans ;

Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident

Scilicet , et grandes viridi cum luce smaragdi

Auro includuntur , teriturque thalassina vestis

Assiduè , et Veneris sudorem exercita potat ;

Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ ;

Interdum in pallam , ac Melitensia , Cæaque

vertunt :

Eximiâ veste et victu convivia , ludi ,

Pocula crebra , unguenta , coronæ , sarta pa-  
rantur :

Nequicquam , quoniam medio de fonte leporum

Surgit amarî aliquid , quod in ipsis floribus

angat :

Aut quòd conscius ipse animus se fortè re-  
mordet ,

Desidiosè agere ætatem , lustrisque perire ;

Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,

Quod cupido adfixum cordi vivescit , ut ignis ;

Aut nimum jactare oculos , aliumve tueri

elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal , et les amans sont consumés d'une blessure inconnue.

Joignez encore à ces tourmens des forces épuisées par la fatigue , une vie passée dans l'esclavage , une fortune ruinée , des dettes contractées , l'oubli des devoirs , la perte de la réputation. On prodigue les parfums , on orne ses pieds avec les chaussures efféminées de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes et du verd le plus éclatant , sont enchassées dans l'or , et les plus précieuses étoffes abreuvées de la sueur amoureuse , s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes et en ornemens de tête , changés en vêtemens de Malthe et de Cio , dissipés en riches ameublemens , en festins , en jeux , en débauches , en parfums , en couronnes , en guirlandes ; mais en vain. A la source du plaisir , on éprouve je ne sais quel amertume , et l'on cueille les épines au sein même des fleurs. Soit que la conscience vous reproche une vie oisive , perdue dans la mollesse , soit qu'un mot équivoque de l'objet aimé pénètre votre ame comme un trait , et s'y conserve comme le feu sous la cendre , soit que votre jalousie remarque dans ses regards trop de distraction pour

Quod putat, in voltuque videt vestigia risûs:

Atque in amore mala hæc proprio summèque  
secundo

Inveniuntur ; in adverso verò atque inopi  
sunt ,

Prendere quæ possis oculorum lumine aperto ,  
Innumerabilia ; ut melius vigilare sit antè ,  
Quâ docui ratione , cavereque ne inlaqueeris :  
Nam vitare , plagas in amoris ne laciatur ,  
Non ita difficile est, quàm captum retibus ipsis  
Exire , et validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis , inque  
peditus

Effugere infestum , nisi tute tibi obvius obstes  
Et prætermittas animi vitia omnia primùm ,  
Tum quæ corpori' sunt ejus , quam percupis,  
ac vis:

Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine  
cæci ;

Et tribuunt ea , quæ non sunt his commoda  
verè :

Multimodis igitur pravas turpesque videmus  
Esse in deliciis , summoque in honore vigere :  
Atque alios alii irident , Veneremque suadent  
Ut placent , quoniam foedo adfluctantur amore,  
Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.  
Nigra, *μελίχρως* est: immunda et foetida, *ἀκοσμος*:

vous, et trop d'attention pour un rival, ou démêle sur son visage les traces d'un souris moqueur.

Si l'amour heureux est accompagné de tant de peines, les maux sans nombre d'une passion désespérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller sur soi-même, et se mettre d'avance en garde contre les pièges de l'amour ; car il est plus aisé d'éviter ses filets, que de s'en débarrasser quand on s'y est laissé prendre, et de briser les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

Cependant, quoique pris, quoiqu'embarassé dans le lac fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, si vous n'y couriez vous-mêmes, si vous ne fermiez les yeux sur les vices de l'ame et les défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amans, et leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vicieux et difforme captive leur cœur et fixe leur hommage. Ils ont beau se railler les uns les autres, et conseiller à leurs amis d'appaiser Vénus qui les a affligés d'une passion avilissante, ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maitresse est-elle noire ? c'est une brune piquante. Salle et dégoûtante ? elle dédaigne la parure. Louche ? c'est la rivale de Pallas. Maigre et décharnée ? c'est la biche du Mé-

Cæsia, *παλάδιον* : nervosa et lignea, *δερκίς* :

Parvola, *ῥυμίλιον*, *χαριτωνίαν*, tota merum sal :

Magna atque immanis, *κατάπλιξις*, plenaque  
honoris :

Balba, loqui non quit, *τραυλίζει* : muta, pudens  
est :

At flagrans, odiosa, loquacula, *λαμπάδιον* fit :

*Ἰσχνὸν ἐρωμένιον* tum fit, cùm vivere non quit

Præ macie : *ῥαδινὴ* verò est, jam mortua tussi :

At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab  
Iaccho :

Simula, *σιληνίη*, ac satyra est : labiosa, *φίλιμα*.

Cætera de genere hoc, longum est, si dicere  
coner.

Sed tamen esto jam quanto vis oris honore,  
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:  
Nempè aliæ quoque sunt; nempè hæc sine vixi-  
mus antè;

Nempè eadem facit, et scimus facere omnia  
turpi;

Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,  
Quàm famulæ longè fugitant, furtimque ca-  
chinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe  
Floribus et sertis operit, postesque superbos  
Unguit amaracino, et foribus miser oscula  
figit :

nale. D'une taille trop petite ? c'est l'une des grâces , l'élégance en personne. D'une grandeur démesurée ? elle est majestueuse , pleine de dignité. Elle bégaié et articule mal ? c'est un aimable embarras. Elle est muette et taciturne ? c'est la réserve de la pudeur. Emportée , jalouse , babillarde ? c'est un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthisie ? c'est un tempéramment délicat. Exténuée par la toux ? c'est une beauté languissante. D'un embonpoint monstrueux ? c'est Cérès , l'auguste amante de Bacchus. Enfin , un nez camus paroît le siège de la volupté , et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirois pas si je voulois rapporter toutes les illusions de ce genre.

Mais je veux que ses charmes soient à l'abri de toute critique ; que sa personne réunisse toutes les grâces de Vénus ; est-elle unique de son espèce ? n'avez-vous pas autrefois su vivre sans elle ? ignorez-vous qu'elle est sujette aux mêmes infirmités , aux mêmes besoins que la plus difforme ? que souvent elle s'infecte elle-même , et que ses femmes se sauvent loin d'elle pour aller rire en secret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès est interdit , orne la porte de fleurs et de guirlandes , répand des parfums sur les poteaux dédaigneux , et

Quem si jam admissum, venientem offendere  
rit aura

Una modò, causas abeundi quærat honestas ;  
Et meditata diu cadat altè sumpta querela ;  
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quòd illi  
Plus videat, quàm mortali concedere par est :  
Nec Veneres nostras hoc fallit ; quò magis  
ipsæ

Omnia summoperè hos vitæ post seenia celant,  
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore  
Nequicquam ; quoniam tu animo tamen omnia  
possis

Protrahere in lucem, atque omnes enquirere  
nisus :

Et si bello animo est et non odiosa, vicissim  
Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore ;  
Quæ complexa viri corpus cum corpore jun-  
git,

Et tenet adsuctis humectans oscula labris ;  
Nam facit ex animo sæpe, et communia quæ-  
rens

Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris :  
Nec ratione aliâ volucres, armenta feræque,  
Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent ;  
Si non ipsa quòd illorum subat, ardet abun-  
dans

Natura, et Venerem salientum læta retractat.

imprime sur le seuil de tristes baisers. Une fois introduit, si un reste d'odeur offense son organe, il trouve un honnête prétexte pour se retirer, il oublie en un moment ces plaintes éloquentes si long-temps méditées, et s'accuse de folie d'avoir supposé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. Aussi nos déesses n'ignorent pas ces conséquences; elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amans qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Mais l'imagination sait dévoiler ces mystères; son activité pénètre dans les réduits les plus cachés: au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante et facile, ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux besoins de l'humanité.

Il y a des momens où les soupirs d'une femme sont exempts de feinte: quand ses bras pressent avec transport le corps de son amant contre son sein, quand ses lèvres humides pompent et distillent la volupté, son ardeur est sincère. Impatiente de goûter des plaisirs mutuels, elle excite son amant à fournir la carrière de l'amour. Voilà pourquoi nous voyons les oiseaux, les troupeaux, les bêtes féroces et la jument, si dociles aux ardeurs du mâle. C'est que les bouillons du désir excitent dans les femelles cette douce réaction si favorable aux assauts de l'amour.

Nonne vides etiam, quos mutua sæpe voluptas

Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?

In triviis non sæpe canes discedere aventes

Divorsi cupide summis ex viribu' tendunt,

Cùm interea validis Veneris compagibus hærent?

Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nosset,

Quæ lacere in fraudem possent, vinclosque tenere:

Quare etiam atque etiam, ut dico, est communi' voluptas.

Et commiscendo cùm semen fortè virile  
Foemina commulxit subitâ vi conripuitque;  
Tum similes matrum materno semine fiunt,  
Ut patribus patrio; sed quos utriusque figuræ  
Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,  
Corpore de patrio et materno sanguine crescunt;

Semina cùm Veneris stimulis excita per artus  
Obvia confligit conspirans mutuus ardor,  
Et neque utrum superavit eorum, nec superatum est.

Fit quoque ut interdum similes existere avorum  
Possint, et referant proavorum sæpe figuras,  
Propterea quia multa modis primordia multis  
Mista suo celant in corpore sæpe parentes,

Ne voyez-vous pas ceux mêmes qu'une volupté réciproque a joints, tourmentés par un lien commun? Ne voyez-vous pas les chiens, au milieu des carrefours, chercher à se désunir par des efforts opposés, et retenus de plus en plus dans les liens de l'amour? Ce qui ne seroit jamais arrivé sans l'appas du plaisir mutuel qui les a attirés dans le piège, et rendus ainsi captifs. Convenez donc que la volupté est partagée dans toutes les unions.

Lorsque, dans l'ivresse du plaisir, le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfans ressemblent au père ou à la mère, selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé; et s'ils réunissent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur sang du père et de la mère, dont les semences, excitées par une ardeur mutuelle, se sont contre-balancées, et ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel être. Il arrive aussi que les enfans ressemblent à leurs ayeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de pères en pères, viennent primitivement de la tige même. C'est à

Quæ patribus patres tradunt, à stirpe profecta;  
 Indè Venus variâ producit forte figuras;  
 Majorumque refert voltus vocesque comasque;  
 Quandoquidem nihilo minùs hæc de semine  
     certo

Fiunt, quàm facies et corpora membraque  
     nobis.

Et muliebre oritur patrio de semine sæclum;  
 Maternoque mares existunt corpore creti:  
 Semper enim partus duplici de semine constat;  
 Atque utfi simile est magis id, quodcunque crea-  
     tur,

Ejus habet plus parte æquâ; quod cernere pos-  
     sis,

Sive virûm soboles, sive est muliebris origo.

Nec divina satum genitalem Numina quoi-  
     quam

Absterrent, pater à natis ne dulcibus unquam  
 Appelletur, et ut sterili Venere exigat ævum:  
 Quod plerique putant, et multo sanguine  
     moesti

Conspergunt aras, adolentque altaria donis,  
 Ut gravidas reddant uxores semine largo;  
 Nequicquam Divûm numen, sortesque fati-  
     gant:

Nam steriles nimium crasso sunt semine partim,  
 Aut liquido præter justum tenuisque vicissim;

l'aide de cette multitude de principes , que l'amour varie les figures , et reproduit en nous les traits , la voix , la chevelure de nos ayeux , parce que ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes , ainsi que le visage , le corps et les membres. La semence virile ~~est~~ due dans la production du sexe féminin , comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire , parce que l'enfant résulte toujours des deux semences , avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'est pas vrai que ce soit les Dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur espèce , qui leur interdisent pour toujours le nom de père , et les condamnent à un hymen à jamais stérile , comme le croient la plupart des époux , qui , dans cette persuasion , arrosent de sang , comblent de présents les autels des Dieux , pour en obtenir ces sucs abondans qui fécondent les épouses. Mais c'est en vain qu'on fatigue les divinités et les oracles : les femmes demeurent stériles quand la semence est trop fluide ou trop épaisse. Trop fluide , elle ne se

Tenue , locis quia non potis est adfigere ad-  
hæsum ,

Liquitur extemplò , et revocatum cedit ab ortu :  
Crassius hoc porrò , quoniam concretius æquo  
Mittitur , aut non tam prolixo provolat ictu ,  
Aut penetrare locos æquè pergit , aut pene-  
tratum

Ægrè admiscetur muliebri semine semen.

Nam multùm harmoniæ Veneris differre  
videntur ;

Atque alias aii complent magis , ex aliisque  
Suscipiunt aliæ pondus magis inque graves-  
eunt :

Et multæ steriles Hymenæis antè fuerunt  
Pluribus , et nactæ post sunt tamen , unde puellos  
Suscipere , et partu possent ditescere dulci :

Et quibus antè domi sœcundæ sæpe nequissent  
Uxores parere , inventa est illis quoque compar  
Natura , ut possent natis munire senectam.

Usque adeò magni refert , ut semina possint  
Seminibus commisceri generaliter apta ,  
Crassaque conveniant liquidis , et liquida crassis ,  
Quæ quoi juncta viro sit foemina per Veneris  
res.

Atque adeò refert , quo victu vita colatur :  
Namque aliis rebus concrescunt semina mem-  
bris ,

Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.

fixe point aux lieux destinés à la recevoir ; elle se résout aussitôt en liqueur , et s'écoule sans effet. Trop épaisse , sa consistance l'empêche de s'élaner assez loin , de pénétrer avec facilité dans ses réservoirs , ou , en y pénétrant , de se confondre aisément avec la semence de la femme.

En effet , la différence de l'organisation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes , et des femmes qui reçoivent plus aisément de certains hommes le fardeau de la grossesse. On a vu des épouses languir stériles sous plusieurs hymens , qu'un époux plus analogue à leur tempérament a enrichies d'une nombreuse famille ; et des époux , après plusieurs mariages infructueux , trouver , dans une nouvelle compagne , des soutiens pour leur vieillesse. Tant le rapport de l'organisation est essentiel entre les époux , pour que les semences puissent s'unir avec celles qui leur sont analogues , et acquérir la consistance nécessaire à la génération.

Il est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des alimens ; il y en a qui épaississent le fluide générateur ; il y en a qui l'atténuent et le dissolvent. La manière dont on célèbre les sacrifices de l'amour

Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,  
Id quoque permagni refert : nam more fe-  
rarum ,

Quadrupedumque magis ritu , plerumque pu-  
tantur

Concipere uxoros , quia sic loca sumere possunt  
Pectoribus positis , sublatis semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum :  
Nam mulier prohibet se concipere atque re-  
pugnat ,

Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet ;

Atque exossato ciet omni pectore fluctus :

Eicit enim sulci rectâ regione viâque

Vomerem , atque locis avertit seminis ictum :

Idque suâ causâ consuêrunt scorta moveri ;

Ne complerentur crebrò , gravidæque jace-  
rent ;

Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset :

Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitus interdum , Venerisque sa-  
gittis ,

Deteriore fit ut formâ muliercula ametur :

Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis ,

Morigerisque modis , et mundè corpore culto ,

Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.

Quod superest , consuetudo concinnât amo-  
rem :

n'est pas non plus à négliger. On croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes , parce que , dans cette attitude , la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins , favorisent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvemens lascifs l'ardeur de son époux , et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise ; ces mouvemens sont un obstacle à sa fécondation ; ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisannes ces criminels artifices , pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes , et pour rendre à leurs amans les plaisirs de l'amour plus délicieux. Nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

Quelquefois , sans le secours des Dieux , sans le carquois de Vénus , la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite , sa complaisance , ses innocens artifices accoutument aisément à son commerce , et

Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur  
ictu,

Vincitur in longo spatio tamen, atque tabascit:

Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes

Humoris, longo in spatio pertundere saxa?

*Finis Libri quarti.*

L'habitude fait naître ensuite l'amour; car des coups réitérés, quoique foibles, triomphent avec le temps des corps les plus solides, et nous voyons les gouttes de la pluie qui tombent sur les rochers, en vaincre, à la longue, la dureté.

*Fin du Livre quatrième.*

S U J E T

D U

C I N Q U I E M E L I V R E .

*A*PRÈS un éloge magnifique d'Épiqueure que Lucrece non-seulement regarde comme un Dieu, mais élève même au-dessus des Divinités, dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéose, il énonce le sujet de ce chant qu'il consacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atômes. Mais avant d'entrer en matière, il est obligé d'établir contre certains Philoso-

phes, à la tête desquels est *Aristote*, que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine ; la première, que les corps célestes et la terre elle-même sont autant de *Divinités* ; la seconde, que notre monde étant la demeure des *Dieux*, doit être indestructible ; la troisième, que ce même monde doit subsister éternellement, parce qu'il est l'ouvrage de la *Divinité* même. Après avoir ainsi tâché de renverser les systèmes de ses adversaires, il s'efforce d'établir le sien et de prouver que notre monde a eu un commencement et aura une

*fin. D'abord parce que la terre , l'eau , le feu et l'air qu'on appelle communément du nom d'éléments , sont sujets à des altérations et des vicissitudes continuelles ; secondement , parce que les corps mêmes qui nous paroissent les plus solides s'épuisent à la longue , et tombent en ruine ; troisièmement , parce qu'il y a un grand nombre de causes , soit intérieures , soit extérieures , qui travaillent sans cesse à la destruction du monde ; quatrièmement , parce que l'origine des arts et des sciences ne date pas de fort loin ; cinquièmement , enfin parce que la discorde qui règne entre les éléments ennemis , tels que le feu et l'eau , ne*

*peut finir que par la ruine totale du monde. Les embrâsemens, les inondations, les déluges, les tremblemens de terre sont des espèces de maladies du globe, qui nous avertissent de sa mortalité.*

*Ces préliminaires ainsi établis, le Poète entre en matière, et explique la formation du monde par le concours fortuit des atômes. Au commencement les principes de tous les corps étoient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement, les molécules hétérogènes se dégagèrent les unes des autres, les molécules homogènes se rapprochèrent, se réunirent, s'élevèrent ou s'abaissèrent selon leurs*

*différentes pesanteurs. La terre se plaça au centre de notre système, l'air au-dessus de la terre, et la matière éthérée avec ses feux, déploya sa vaste enceinte autour du monde. La formation de la mer, des montagnes et des fleuves suivit de près ce premier développement. Les astres commencèrent à se mouvoir; et Lucrece donne plusieurs causes à leurs mouvemens, selon la méthode d'Epicure, son maître, qui n'adopte et ne rejette aucun système. Mais il prononce plus hardiment sur la cause qui tient la terre suspendue au milieu des airs, et sur la grandeur réelle du soleil, de la lune et des étoiles, qu'il prétend être la*

*même que leur grandeur apparente , quoique cette petitesse n'empêche point , selon lui , le soleil d'éclairer et d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique , et expose historiquement toutes les opinions des anciens Philosophes sur les révolutions annuelle et journalière du soleil , sur l'accroissement et le décroissement successif et périodique des jours et des nuits , sur les différentes phases de la lune , et sur les éclipses de soleil et de lune.*

*Après ces détails astronomiques , Lucrece revient à la terre , dont il suit les diverses productions dès le premier instant de son origine. Elle fit croître d'abord les plantes , les*

*fleurs et les arbres ; ensuite elle enfanta les animaux et les hommes eux-mêmes , à l'aide des particules de feu et d'humidité qu'elle conservoit encore de son ancien mélange avec les autres élémens. Il y eut dans ces premiers temps des animaux monstrueux qui périrent , ne pouvant subsister ni se propager , à cause du vice de leur conformation ; il y eut des races entières qui s'éteignirent aussi , parce qu'elles n'avoient pas les qualités nécessaires pour vivre indépendantes , ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures ni d'animaux pareils composés de deux natures incompati-*

bles. Après avoir enfanté les premières générations de chaque espèce, et avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre épuisée se reposa, et abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes, et de suivre la première impulsion donnée.

Cependant les hommes, enfans de la terre, habitans des forêts, se nourrissoient de glands et d'autres fruits sauvages, se désaltéroient au bord des fontaines et des fleuves, faisoient la guerre aux bêtes féroces, et quoique souvent ils leur servissent de pâture, ils ne mouroient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'in-

*troduisirent bientôt ; il se forma de petites sociétés particulières, dont l'union fut encore resserrée par la naissance du langage que Lucrece prétend être dû à la Nature et au besoin, et non pas au caprice d'un Législateur qui, de son propre mouvement, ait distribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu qui fut ou apporté sur la terre par la foudre, ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitoient, acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels satisfaits, les besoins factices s'introduisirent. Il y eut des ambitieux qui se firent rois, et partagèrent les champs. Mais les hommes qui se*

rappeloient d'être tous frères, tous enfans de la même mère ; tuèrent leurs tyrans, et vécurent long-temps dans l'anarchie, dont ils sentirent enfin les désavantages. On créa donc alors des Magistrats, on fit des lois auxquelles on convint de se soumettre. Bientôt la Religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité. L'idée des Dieux est due, selon Lucrece, à des simulacres illusoires qui se présentoient la nuit, et que la peur réalisa. Le bruit du tonnerre, les effets de la foudre, les tremblemens de terre, les inondations glacèrent d'effroi tous les cœurs. On éleva des autels ; on se prosterna contre terre ; on institua

*ces cérémonies religieuses qui subsistent encore aujourd'hui, et qui subsisteront toujours.*

*Cependant les arts s'enrichissoient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies excités dans les forêts, occasionnèrent la fonte des métaux, que l'homme trouva dans le sein de la terre, et dont il se fit des instrumens et des armes. Les guerres devinrent alors plus sanglantes, et pour surcroît d'horreur, on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme se perfectionnoit dans les arts utiles comme dans les arts destructeurs : les étoffes succédèrent à la dépouille des bêtes ;*

*l'Agriculture devint une science :  
enfin la Musique , l'Astronomie , la  
Navigation , l'Architecture , la Ju-  
risprudence , la Poésie , la Peinture ,  
la Sculpture , furent les fruits d'un  
travail opiniâtre suggéré par le be-  
soin , et dirigé par l'expérience.*

---

---

---

T I T I  
L U C R E T I I C A R I  
D E  
R E R U M N A T U R A.

---

L I B E R Q U I N T U S.

Q U I S potis est dignum pollenti pectore car-  
men

Condere, pro rerum majestate hisque repertis?  
Quisve valet verbis tantùm, qui fundere laudes  
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis  
Pectore parla suo quæsitæque præmia liquit?  
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cre-  
tus :

Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,  
Dicendum est : Deus ille fuit, Deus, inclute  
Meminî,

Qui princeps vitæ rationem invenit eam ; quæ  
Nunc appellatur *Sapientia*, quique per artem  
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,  
In tam tranquillo, et tam clarâ luce locavit.

---

---

# LUCRECE.

DE LA

## NATURE DES CHOSES.

---

### LIVRE CINQUIEME.

QUEL génie peut chanter dignement un si noble sujet , de si grandes découvertes ? quelle voix assez éloquente peut célébrer les louanges de ce Sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présens ? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel : car , s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages , ce fut sans doute un Dieu. Oui , Memmius , un Dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite , auquel on donne aujourd'hui le nom de *sagesse* , et par cet art vraiment divin , faire succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta:  
 Namque Ceres fertur fruges, Liberque li-  
 quoris

Vitigeni laticem mortalibus instituisse;  
 Cùm tamen his posset sine rebus vita manere,  
 Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes:  
 At bene non poterat sine puro pectore vivi:  
 Quò magis hic merito nobis Deus esse videtur.  
 Ex quò nunc etiam per magnas didita gentes  
 Dulciâ permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,  
 Longius à verâ multò ratione ferêre:  
 Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus  
 hiatus

Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus?  
 Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis  
 Hydra venenalis posset vallata colubris?  
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai?  
 Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,  
 Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara  
 propter,  
 Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ  
 Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala co-  
 lentes?

Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala  
 Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,  
 Arboris amplexus stirpem, quid denique  
 obsesset,

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres Divinités. On dit que Cérès fit connoître aux hommes les moissons, et Bacchus le jus de la vigne, deux présens sans lesquels on peut subsister, et dont on rapporte que plusieurs nations savent encore aujourd'hui se passer; mais on ne pouvoit vivre heureux sans la vertu, et nous avons raison de placer au rang des Dieux celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie

- Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier Arcadien? que pourroient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpens venimeux? Que nous importeroient les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines souffloient la flamme dans la Thrace, sur les côtes Bistoniennes, près de l'Ismare; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale? et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassoit à plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourroit-il nous faire près des rives de l'Océan

Propter Atlantæum littus , pelageque severa ,  
 Quò neque noster adit quisquam , neque Barba-  
 rus audet ?

Cætera de genere hoc quæ sunt portenta pe-  
 rempta ,

Si non victa forent , quid tandem viva no-  
 cerent ?

Nil , ut opinor ; ita ad satiatem terra ferarum  
 Nunc etiam scalit , et trepido terrore repleta  
 est

Per nemora ac montes magnos sylvasque pro-  
 fundas ;

Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus , quæ prælia  
 nobis ,

Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?

Quantæ consciunt hominem cupidinis acres

Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?

Quidve superbia , spurcities , petulantia , quantas

Efficiunt clades ? quid luxus desidiesque ?

Hæc igitur qui cuncta subegerit , ex animoque

Expulerit dictis , non armis , nonne deccebit

Hunc hominem numero Divum dignari esse ?

Cùm bene præsertim multa , ac divinitùs ipsis

Immortalibu' de Divis dare dicta suêrit ,

Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Quo jus ego ingressus vestigia , nunc rationes

Persequor , ac doceo dictis , quo quæque creata

Atlantique , de cette mer inaccessible , sur laquelle ni Romains , ni Barbares n'osent jamais s'exposer ? Les autres monstres de cette nature , s'ils vivoient encore , si le monde n'en avoit pas été purgé , pourroient-ils nous nuire ? non sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces , et l'effroi règne dans les bois , sur les montagnes et au fond des forêts , lieux terribles qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices , que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis , de quelles inquiétudes , de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son ame l'orgueil , la débauche , l'emportement , le luxe et l'oisiveté ? Avoir dompté ces ennemis , les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison , n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des Dieux ? Que sera-ce , si le même Sage a parlé des Immortels en termes divins , et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ?

C'est en marchant sur les traces de ce guide infallible , que je continuerai de vous enseigner com-

Fœdere sint , in eo quàm sit durare necessum ;  
 Nec validas ævi valeant rescindere leges :  
 Quo genere imprimis animi natura reperta est,  
 Nativo primùm consistere corpore creta ,  
 Nec posse incolumis magnum durare per ævum ;  
 Sed simulacra solere in somnis fallere mentem ,  
 Cernere cùm videamur eum , quem vita reli-  
 quit :

Quod superest , nunc me huc rationis detulit  
 ordo ,

Ut mihi , mortali consistere corpore mundum ,  
 Nativumque simul , ratio reddunda sit , esse :  
 Et quibus ille modis congressus materiai  
 Fundarit terram , coelum , mare , sidera , solem ,  
 Lunaique globum : tum quæ tellure animantes  
 Exstiterint , et quæ nullo sint tempore natæ ;  
 Quo ve modo genus humanum variante lo-  
 quelâ

Coeperit inter se vesci per nomina rerum ;  
 Et quibus ille modis Divûm metus insinuarit  
 Pectora , terrarum qui in orbi sancta tuetur  
 Fana , lacus , lucos , aras , simulacra quo  
 Divûm.

Præterea solis cursus , lunæque meatus  
 Expediam , quâ vi flectat Natura gubernans ;  
 Ne fortè hæc inter coelum terramque reamur  
 Libera sponte suâ currus lustrare perennes ,  
 Morigera ad fruges augendas atque animantes ;

bien il est nécessaire que tous les êtres subsistent pendant un temps limité , selon les lois de leur formation , sans pouvoir jamais franchir les bornes prescrites à leur durée. Ainsi , après avoir établi que l'ame naît avec nous , qu'elle ne peut subsister pendant l'éternité , et que ces fantômes , ces images des morts que nous croyons voir en songe , ne sont que de vains simulacres , l'ordre de mon sujet me conduit à traiter de la naissance et de la ruine future du monde , à vous expliquer de quelle manière les atômes , par leur assemblage , ont formé la terre , le ciel , la mer , les astres , le soleil et le globe de la lune ; quels animaux a enfanté la terre , quels animaux n'ont jamais existé ; par quelle magie les hommes , à l'aide de sons divers , ont établi entre eux un commerce d'idées ; comment s'est introduite dans les ames humaines la crainte des Dieux , qui , dans toutes les régions du monde , veille à la conservation des temples , des lacs , des bois sacrés , des autels et des images divines.

Je vous expliquerai encore les lois que la Nature a prescrites au cours du soleil et aux révolutions de la lune , pour vous empêcher de croire que , par un mouvement spontané , ces astres officieux roulent de

Neve aliquâ Divûm volvi ratione putemus :  
 Nam , bene qui didicêre Deos securum agere  
 ævum ,

Si tamen interea mirantur , quâ ratione  
 Quæque geri possint , præsertim rebus in illis ,  
 Quæ superâ caput ætheriis cernuntur in oris ;  
 Rursus in antiquas referuntur relligiones ,  
 Et dominos acres adlescunt , omnia posse  
 Quos miseri credunt , ignari quid queat esse ,  
 Quid nequeat , finita potestas denique quoi-  
 que

Quânam sit ratione , atque altè terminus  
 hærens.

Quod superest , ne te in promissis plura  
 moremur ,

Principiò maria ac terras , cœlumque tuere ;  
 Horum naturam triplicem , tria corpora ,  
 Memmî ,

Tres species tam dissimiles , tria talia texta ,  
 Una dies dabit exitio , multosque per annos  
 Sustentata ruet moles et machina mundi.

Nec me animi fallit , quàm res nova mira que  
 menti

Accidat , exitium cœli terræque futurum ;  
 Et quàm difficile id mihi sit pervincere dictis ,  
 Ut fit , ubi insolitam rem adportes auribus  
 antè ,

toute éternité entre le ciel et la terre pour l'accroissement des grains et des animaux, ou que leurs révolutions périodiques sont dues à la volonté des Dieux. En effet, ceux mêmes qui sont persuadés que les Dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchissant avec admiration aux causes des phénomènes naturels, et sur-tout de ceux qu'ils aperçoivent au-dessus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir suprême, parce qu'ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être.

Mais pour ne pas vous arrêter plus long-temps par de simples promesses, considérez la mer, la terre et le ciel, ces trois substances, ces trois masses dont l'aspect est si différent, dont le tissu est si solide, un seul jour les verra périr, et la machine du monde, après s'être soutenue pendant un très-grand nombre de siècles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'est une opinion nouvelle et incroyable que la ruine future du ciel et de la terre, et combien il m'est difficile de convaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, et qui de plus n'est soumise ni à la vue, ni au tact,

Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,  
 Nec jacere indu manus, via quâ munita fidei  
 Proxima fert humanum in pectus templaque  
 mentis.

Sed tamen effabor: dictis dabit ipsa fidem res  
 Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis  
 Omnia conquassari in parvo tempore cernes;  
 Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans,  
 Et ratio potius, quam res persuadeat ipsa,  
 Succidere horrisse posse omnia victa fragore.

Quâ prius aggrediar quàm de re fundere  
 fata

Sanctius, et multò certâ ratione magis, quàm  
 Pythia quæ tripode è Phœbi lauroque pro-  
 fatur,

Multa tibi expediâ doctis solatia dictis:  
 Religionem refrænatus ne fortè rearis  
 Terras et solem, cœlum, mare, sidera, lunam,  
 Corpore divino debere æterna manere;  
 Proptereaque putes ritu par esse gigantûm,  
 Pendere eos pœnas immani pro scelero omnes,  
 Qui ratione suâ disturbent mœnia mundi,  
 Præclarumque velint cœli restinguere solem,  
 Immortalia mortali sermone notantes.

Quæ procul usque ad eò divino ab numine  
 distant,

Inque Deûm numero sic sunt indigna videri,  
 Notitiam potius præbere ut posse putentur,

les deux seules voies qui portent l'évidence jusques dans le sanctuaire de l'esprit humain ; je parlerai cependant ; peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes discours ; peut-être verrez-vous avant peu le globe succomber sous d'affreux tremblemens. Puisse la destinée détourner de nos jours un pareil désastre , et le raisonnement , plutôt que l'effet même , vous convaincre de la possibilité d'une destruction générale !

Mais avant de vous révéler ces arrêts du destin , plus sacrés et plus sûrs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon , je veux prémunir votre courage par quelques vérités consolantes , et détruire une erreur dont la superstition vous a peut-être imbu : c'est que la terre et le soleil , le ciel et la mer , les astres et la lune , sont des substances divines dont l'éternité est le partage ; qu'ainsi c'est une impiété semblable à celle des géans , et digne des châtimens les plus terribles , d'oser , par de vains argumens , ébranler les voûtes du monde , éteindre ce soleil qui brille dans les cieux , et soumettre à la destruction des êtres immortels.

Mais tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine , et si indignes d'être placés au rang des Dieux , qu'ils sont propres ,

Quid sit vitali motu sensuque remotum :

Quippe etenim non est , cùm quovis corpore  
ut esse

Posse animi natura putetur consiliumque :

Sicut in æthere non arbor , nec in æquore salso

Nubes esse queunt , neque pisces vivere in arvis ,

Nec cruor in lignis , nec saxis succus inesse ;

Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat  
et insit :

Sic animi natura nequit sine corpore oriri

Sola , neque à nervis et sanguine longiter esse :

Hoc si posset enim , multò priùs ipsa animi vis

In capite , aut humeris , aut imis calcibus esse

Posset , et innasci quâvis in parte soleret ;

Tandem in eodem homine , atque in eodem vase  
maneret.

Quod quoniam nostro quoque constat corpore  
certum ,

Dispositumque videtur , ubi esse et crescere  
possit

Seorsum anima atque animus ; tantò magis in-  
ficiandum ,

Totum posse extra corpus , formamque anima-  
lem ,

Putribus in glebis terrarum , aut solis in igni ,

Aut in aquâ durare , aut altis ætheris oris.

Haud igitur constant divino prædita sensu ,

Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

au contraire , à nous donner l'idée d'une matière brute et inanimée. Car il ne faut pas croire que le sentiment et l'intelligence soient des propriétés de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air , de nuages dans l'Océan , de poissons dans les plaines , de sang dans le bois , de sucs dans les pierres , parce que la nature a prescrit à chaque être le lieu de sa naissance et de son développement ; de même l'âme ne peut naître isolée , sans un corps , des nerfs et du sang. Si cela étoit possible , elle pourroit à plus forte raison se former dans la tête , dans les épaules , dans les talons , ou dans toute autre partie du corps , puisqu'enfin elle resteroit toujours dans le même homme , dans le même vase. Or , comme nous sommes certains que , dans notre corps même , l'esprit et l'âme ont un lieu fixe pour naître et s'accroître séparément , ne sommes-nous pas encore plus en droit de nier qu'elle puisse subsister sans un corps , sans une forme animale , dans les glèbes putréfiées de la terre , dans les feux du soleil , dans les eaux de l'Océan , dans les plaines de l'air ? Ainsi bien loin d'être doués d'une âme divine , ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Illud item non est ut possis credere , sedes  
 Esse Deûm sauctas in mundi partibus ullis :  
 Tenuis enim natura Deûm , longèque remota  
 Sensibus à nostris , animi vix mente videtur ;  
 Quæ quoniam manuum tactum suffugit et  
 ictum ,

Tactile nil nobis quod sit , contingere debet.  
 Tangere enim non quit , quod tangi non licet  
 ipsum :

Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse  
 Dissimiles debent , tenues de corpore eorum.

Quæ tibi posteriùs largo sermone probabo.

Dicere porrò , hominum causâ voluisse parare  
 Præclaram mundi naturam , proptereaque  
 Id laudabile opus Divûm laudare decere ,  
 Æternumque putare atque immortale futurum ,  
 Nec fas esse , Deûm quod sit ratione vetustâ  
 Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo ,  
 Sollicitare suis ullum de sedibus unquam ,  
 Nec verbis vexare , et ab imo evertere sum-  
 mam :

Cætera de genere hoc adfingere et addere ,  
 Memmî ,

Desipere est , Quid enim immortalibus atque  
 beatis

Gratia nostra queat largirier emolumentis ;  
 Ut nostrâ quidquam causâ gerere adgrediantur ?  
 Quidve novi potuit tantò post antè quietos

Vous ne pouvez pas croire non plus que les Dieux habitent aucunes des régions du monde. Les Dieux sont des substances déliées, que les sens ne peuvent apercevoir, que l'ame elle-même saisit à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact, puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est intangible de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, et aussi subtil que leur corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

Dire que les Dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conséquent nous devons bénir et croire immortel l'ouvrage de leurs mains, et que c'est un crime de sapper, par des discours audacieux, les fondemens de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espèce humaine, de pareilles fables, ô Memmius, sont le comble de la folie. Quel bien notre reconnaissance pouvoit-elle procurer à ces êtres immortels et fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt, au bout d'un si grand nombre de siècles, auroit pu leur faire souhaiter de changer d'état? Le changement n'est désirable que pour ceux dont le sort est malheureux; mais

Inlicere , ut cuperent vitam mutare priorem ?  
 Nam gaudere novis rebus debere videtur ,  
 Cui veteres obsunt ; sed cui nil accidit ægri  
 Tempore in anteacto , cùm pulchrè degeret  
 ævum ,

Quid potuit novitatis amorem accendere tali ?  
 An̄ , credo , in tenebris vita ac mœrore ja-  
 cebat ,

Donec diluxit rerum genitalis origo ?

Quidve mali fuerat nobis non esse creatis ?

Natus enim debet quicumque est , velle manere  
 In vitâ , donec retinebit blanda voluptas :

Qui nunquam verò vitæ gustavit amorem ,

Nec fuit in numero , quid obest non esse  
 creatum ?

Exemplum porrò gignundis rebus : et ipsa  
 Notities hominum , Divis undè insita primùm ,  
 Quid vellent facere ut scirent , animoque vi-  
 derent ?

Quove modo est unquam vis cognita princi-  
 piorum ,

Quidnam inter sese permutato ordine possent ,  
 Si non ipsa dedit specimen Natura creandi ?

Namque ita multa , modis multis , primordia  
 ferum ,

Ex infinito jam tempore , percita plagis ,

Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri ,

Omnimodisque coire , atque omnia pertentare ,

dans des êtres qui , durant les siècles précédens , n'avoient jamais connu l'infortune , et dont la vie couloit dans une sérénité continuelle , qui auroit pu allumer le désir de la nouveauté ? Dira-t-on qu'ils languissoient dans les ténèbres et dans l'abattement , jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naissante ? Et nous-mêmes , étoit-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque est entré dans le séjour de la vie , doit désirer d'y rester tant que la douce volupté l'y retient ; mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister , qu'importe de n'être point venu au monde ?

Mais d'où les Dieux ont-ils tiré le modèle de la création de l'Univers , et l'idée même de l'homme , sans lesquels ils ne pouvoient concevoir clairement le projet qu'ils vouloient exécuter ? Qui leur a fait connoître les qualités des atômes , et ce que peuvent leurs différentes combinaisons , sinon la marche même de la Nature ? Car depuis une infinité de siècles , les élémens innombrables de la matière , frappés par des chocs étrangers , entraînés par leur propre poids , se sont mus avec rapidité , se sont assemblés de mille façons diverses , ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des êtres ; de sorte qu'il n'est

Quæcunque inter se possint congressa creare ,  
 Ut non sit mirum , si in tales disposituras  
 Deciderunt quoque , et in tales venêre meatus ,  
 Qualibus hæc rerum genitur nunc summa no-  
 vando.

Quòd si jam rerum ignorem primordia quæ  
 sint ,

Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim  
 Confirmare , aliisque ex rebus reddere multis ,  
 Nequaquam nobis divinitùs esse paratam  
 Naturam rerum ; tantâ stat prædita culpâ.

Principiò quantum cœli tegit impetus in-  
 gens ,

Indè avidam partem montes sylvæque forarum  
 Possedère , tenent rupes , vastæque paludes ,  
 Et mare , quod latè terrarum distinet oras :  
 Indè duas porrò prope partes fervidus ardor ,  
 Assiduusque geli casus mortalibus aufert  
 Quod superest arvi , tamen id Natura suâ vi  
 Sentibus obducat , nî vis humana resistat ,  
 Vitæ causâ valido consueta bidenti  
 Ingemere , et terram pressis prosciudere ara-  
 tris.

Si non fœcundas vertentes vomere glebas ,  
 Terræque solæ subigentes cîmus ad ortus ,  
 Sponte suâ nequeant liquidas existere in auras.  
 Et tamen interdum magno quæsita labore ,

pas surprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre et les mouvemens dont notre monde est le résultat, et qui le renouvellent tous les jours.

Mais quand même je ne connoîtrois pas la nature des élémens, j'oserois assurer, à la simple vue du ciel et de la nature entière, qu'un tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleste est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, d'immenses marais et la mer dont les vastes circuits resserrent les continens. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la Nature abandonnée à elle-même le hérisseroit des ronces, si l'industrie humaine ne luttoit sans cesse contre elle; si le besoin de vivre ne nous forçoit à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du soc, à féconder la glèbe, et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à

Cùm jam per terras frondent , atque omnia  
florent :

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol ,  
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae ,  
Flabraque ventorum violento turbine vexant.  
Præterea genus horrifera Natura ferarum ,  
Humanæ genti infestum , terræque marique ,  
Cur alit atque auget ? cur anni tempora mor-  
bos

Adportant ? quare mors immatura vagatur ?

Tam porrò puer , ut sævis projectus ab  
undis

Navita , nudus humi jacet , infans , indignus  
omni

Vitæ auxilio , cùm primùm in luminis oras  
Niximus ex alvo matris Natura profudit ;  
Vagituque locum lugubri complet , ut æquum  
est ,

Cui tantùm in vitâ restet transire malorum.

At variæ crescunt pecudes , armenta feræque ;  
Nec crepitacula eis opus est , nec quiquam adhi-  
benda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;  
Nec varias quæerunt vestes pro tempore cœli  
Denique non armis opus est , non mœnibus altis  
Queis sua tutentur , quandò omnibus omnia  
largè

Tellus ipsa parit , Naturaque dædala rerum.

peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se plaît-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les ondes ? pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies ? pourquoi tant de funérailles prématurées ?

En un mot l'enfant qui vient de naître, semblable au nautonnier que la tempête a jeté sur le rivage, est étendu à terre, nud, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la Nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance, et il a raison sans doute, l'infortuné à qui il reste une si vaste carrière de maux à parcourir. Au contraire les troupeaux de toute espèce, et les bêtes féroces croissent sans peine. Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante. La différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtements. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert; puisque la terre et la Nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

Principiò quoniam terrai corpus et humor,  
 Aurarumque leves animæ calidique vapores,  
 E quibus hæc rerum consistere summa videtur,  
 Omnia nativo ac mortali corpore constant;  
 Debet tota eadem mundi natura putari:  
 Quippe etenim quorum partes et membra vide-  
 mus

Corpore nativo et mortalibus esse figuris,  
 Hæc eadem fermè mortalia cernimus esse,  
 Et nativa simul: quapropter maxima mundi  
 Cùm videam membra ac partes consumpta re-  
 gigni,  
 Scire licet cœli quoque idem terræque fuisse  
 Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,  
 Meminî, quòd terram atque ignem mortalia  
 sumpsi

Esse; neque humorem dubitavi aurasque perire,  
 Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.  
 Principiò pars terrai nonnulla perusta  
 Solibus assiduis, multâ pulsata pedum vi,  
 Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,  
 Quas validi toto dispergunt aëre venti:  
 Pars etiam glebarum ad dilaviam revocatur  
 Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt:  
 Præterea pro parte suâ quodcunque alid auget,  
 Roditur; et quoniam dubio procul esse videtur

Si la terre et l'eau, le souffle léger de l'air et la brûlante vapeur du feu, sont soumis à la naissance et à la mort, le monde qui est le résultat de ces quatre élémens doit avoir la même destinée ; puisque les parties ne peuvent naître et mourir, sans que le tout partage le même sort. Ainsi quand je vois les vastes membres du monde s'épuiser et se reproduire alternativement, je ne puis douter que le ciel et la terre n'aient eu un premier instant, et ne doivent finir un jour.

Ne regardez pas, ô Memmius, comme une prétention hasardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre et le feu soient mortels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaître et s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre brûlée par l'ardeur continuelle du soleil et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière que le souffle des vents disperse dans les airs, comme des nuages légers. La pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires : puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau

Omniparens, eadem rerum commune sepul-  
crum ;

Ergò terra tibi limatur et aucta recrescit.

Quod superest, humore novo mare, flumina,  
fontes

Semper abundare, et latices manare perennes,  
Nil opus est verbis, magnus decursus aquarum  
Undique declarat : sed primùm quidquid aquai  
Tollitur, in summâque fit, ut nihil humor  
abundet ;

Partim quòd validi verrentes æquora venti  
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol,  
Partim quòd subter per terras diditur omnes :  
Percolatur enim virus, retroque remanat  
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis  
Convenit ; indè super terras fluit agmine dulci,  
Quâ via secta semel liquido pede detulit undas.

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto  
Innumerabiliter privas mutatur in horas :  
Semper enim quodcumque fluit de rebus, id  
omne

Aëris in magnum fertur mare, qui nisi contrâ  
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,  
Omnia jam resoluta forent, et in aëra versa.  
Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res  
Recidere assiduè, quoniam fluere omnia cons-  
tat.

de tous les êtres, il faut que tour-à-tour elle s'épuise et se répare.

Que la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante. Les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre où elle se filtre, se dégage de ses sels, se réplie sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, et, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps : et s'il ne leur restituoit à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudroit et se changeroit en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps et de s'y résoudre, puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continuelles.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius  
sol

Inrigat assiduè cœlum candore recenti,  
Suppeditatque novo confestim lumine lumen:  
Nam primum quidquid fulgoris, disperit eii,  
Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere  
possis,

Quòd simul ac primùm nubes succedere soli  
Coepère, et radios inter quasi rumpere lucis,  
Extèmplò inferior pars horum disperit omnis,  
Terraque inumbratur, quà nimbi cunque fe-  
runtur;

Ut noscas splendore novo res semper egere,  
Et primum jactum fulgoris quemque perire;  
Nec ratione aliâ res posse in solè videri,  
Perpetuò nî suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt  
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis  
Fulguribus pingues multâ caligine tædæ,  
Consimili properant ratione, ardore ministro,  
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus  
instant;

Instant, nec loca lux inter quasi rupta relin-  
quit:

Usquè adèò properanter ab omnibus ignibus ejus  
Exitium celeri toleratur origine flammæ.  
Sic igitur solem, lunam stellasque putandum  
Ex alio atque alio lucem jactare subortu,

Enfin le soleil, cette source féconde de lumière, baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant, et alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle. Car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination. Vous en serez convaincu, si vous remarquez que, lorsqu'un nuage se place devant le soleil, et semble par son interposition couper ses rayons, leur partie inférieure est sur-le-champ perdue pour nous, et la terre se couvre d'ombre par-tout où se porte la nue, d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même temps qu'il naît; et qu'il seroit impossible d'apercevoir les objets sans les écoulemens continuels de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée, s'empressent de même, à l'aide de leurs feux tremblans, de fournir toujours une nouvelle lumière. Leurs émissions ne sont jamais interrompues; tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint, par la formation subite d'une lumière nouvelle. Ainsi bien loin de regarder le soleil, la lune et les étoiles, comme des corps inaltérables, vous devez

Et primum quidquid flammæ perdere semper,  
Inviolabilia hæc ne credas fortè vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab  
ævo?

Non altas turres ruere, et putrescere saxa?  
Non delubra Deûm simulacraque fessa fatisci?  
Nec sanctum numen Fati protollere fines  
Posse, neque adversùs Naturæ fœdera niti?  
Denique non monumenta virûm dilapsa videmus  
Cedere proporò subitoque senescere casu!  
Non ruere avolsos silices à montibus altis,  
Nec validas ævi vires perferre patique  
Finiti? neque enim caderent avolsa repente,  
Ex infinito quæ tempore pertolerâssent  
Omnia tormenta ætatis, privata fragore.

Denique jam tuere hoc, circum suprâque  
quod omnem

Continet amplexu terram, quod procreat ex se  
Omnia (quod quidam memorant) recipitque  
perempta:

Totum nativum mortali corpore constat;  
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque,  
Deminui debet; recreari cum recipit res.

Præterea si nulla fuit genitalis origo  
Terræ et cœli, semperque æterna fuere,

croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives toujours perdues et toujours réitérées.

Enfin ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les temples et les statues des Dieux s'affaïsser et tomber en ruines, sans que la Divinité puisse leur faire franchir les bornes fixées par le destin, ni lutter elle-même contre les lois immuables de la Nature ? En un mot ne voyons-nous pas tous les monumens humains céder à la destruction, et s'écrouler tout-à-coup comme un corps miné par la vieillesse ? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, et incapables de résister aux efforts violens d'une durée limitée ? Car ils ne se détacheroient pas tout-à-coup et ne tomberoient pas en un moment, si depuis un nombre infini de siècles ils avoient soutenu tous les assauts du temps, sans y avoir succombé.

Enfin considérez cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtés la terre, ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres et les reçoit après leur dissolution ; tout immense qu'il est, il a commencé et finira un jour ; puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser, ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'ailleurs si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine,

Cur superà bellum Thebanum et funera Trojæ,  
Non alias alii quoque res cecinêre poëtæ?

Quò tot facta virùm toties cecidère, nec usquam  
Æternis famæ monumentis insita florent?

Verùm, ut opinor, habet novitatem summa,  
recensque

Natura est mundi, neque pridem exordia cepit,  
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,  
Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis  
sunt

Malta; modò organici melicos peperêre so-  
nores;

Denique natura hæc rerum ratioque reperta est  
Nuper; et hanc primus cum primis ipse re-  
pertus

Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere  
voces.

Quòd si fortè fuisse antehac eadem omnia  
credis;

Sed periisse hominum torrenti secla vapore,  
Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,  
Aut ex imbribus assiduis exiisse rapaces  
Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;  
Tantò quippe magis victus fateare necesse est,  
Exitium quoque terrai coelique futurum;  
Nam cum res tantis morbis tantisque periculis  
Tentarentur, ibi si tristior incubuisset  
Causa, darent latè cladem magnasque ruinas:

s'ils subsistent de toute éternité, pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poète pour chanter les événemens antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie ? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli, et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas ; notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance ; et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne et d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours : enfin cette philosophie dont j'expose les principes, n'est connue que depuis peu ; et je suis le premier qui aye pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissoit autrefois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorans ; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde ; que des torrens destructeurs formés par des pluies continuelles se sont déchainés sur le globe, et l'ont submergé, vous êtes obligé, à plus forte raison, de convenir de la destruction future du ciel et de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écruloit, ce vaste édifice

Nec ratione aliâ mortales esse videmur  
 Inter nos, nisi quòd morbis ægriscimus îsdem,  
 Atque illi, quos à vitâ Natura removit.

Præterea quæcunque manent æterna, ne-  
 cesse est,  
 Aut quia sunt solido cum corpore, respuere  
 ictus,  
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat  
 arctas  
 Dissociare intùs partes, ut materiai  
 Corpora sunt, quorum naturam ostendimus  
 antè;  
 Aut ideò durare ætatem posse per omnem,  
 Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,  
 Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur  
 hilum;  
 Aut etiam quia nulla loci sit copia circùm,  
 Quòd quasi res possint discedere dissolvique,  
 Sicut summarum summa est æterna, neque  
 extrâ  
 Quis locus est quòd dissiliant, neque corpora  
 sunt quæ  
 Possint incidere et validâ dissolvere plagâ:  
 At neque, uti docui, solido cum corpore mundi  
 Natura est, quoniam admistum est in rebus  
 inane;

tomboit en ruine, si l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables.

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matière dont nous avons ci-dessus fait connoître la nature; ou parce qu'il ne donne point de prise au choc, comme le vide, cet espace impalpable, dans lequel se perd toute action destructive; ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or le monde n'est pas immortel en tant que solide, puisqu'il y a du vide dans la nature: il ne l'est pas non plus comme vide; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini dont l'irruption soudaine ébranle notre monde, et l'expose au danger de périr. Il existe aussi des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ainsi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le soleil, la terre et les ondes de l'Océan, leur présentent, au contraire, une vaste ouverture. Vous êtes obligé d'avouer pour la même raison que

Nec tamèn est ut inane , neque autem corpora  
desunt ,

Ex infinito quæ possint fortè coorta ,

Proruere hauc rerum violento turbine sum-  
mam ,

Aut aliam quamvis cladem importare pericli ;

Nec porrò natura loci spatiumque profundi

Deficit , exspergi quò possint mœnia mundi ,

Aut alià quavis possint vi pulsa perire :

Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo ,

Nec soli terræque nec altis æquoris undis ,

Sed palet immanè et vasto respectat hiatu :

Quare etiam nativa necessum est confiteare

Hæc eadem ; neque enim mortali corpore quæ  
sunt ,

Ex infinito jam tempore adhuc potuissent

Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopère inter se cùm maxima  
mundi

Pugnent membra , pio nequaquam concita bello ,

Nonne vides aliquam longi certaminis ollis

Posse dari finem ? vel cùm sol et vapor omnis ,

Omnibus epotis humoribus , exsuperârint ,

Quod facere intendunt , neque adhuc conata  
patrantur ;

Tantum suppeditant annes , ultròque mi-  
nantur

Omnia diluviare ex alto gurgite ponti :

tous ces corps ont eu un commencement ; car puisqu'ils sont destructibles , ils n'auroient pu depuis une infinité de siècles résister aux assauts redoutables d'une durée immense.

En un mot , la discorde qui règne entre les vastes membres du monde , cette guerre intestine dont ils sont la proie , ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? Quand le soleil , par exemple , et les autres feux , se seront abreuvés de toutes les eaux , et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès , car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan , que du sein de ce gouffre profond ils menacent le globe d'une inondation universelle ; mais en vain : les vents qui balaient les mers , le

Nequicquam , quoniam verrentes æquora venti  
 Deminuunt , radiisque retexens ætherius sol ;  
 Et siccare prius confidunt omnia posse ,  
 Quàm liquor incoepti possit contingere finem :  
 Tantùm spirantes æquo certamine bellum  
 Magnis de rebus inter se cernere certant ;  
 Cùm semel in terrâ fuerit superantior ignis,  
 Et semel , ut fama est , humor regnârit in  
 arvis ;

Ignis enim superavit et ambens multa perussit,  
 Avia cùm Phaëthonta rapax vis solis equorum,  
 Æthere raptavit toto terrasque per omnes :  
 At Pater omnipotens irâ tum percitus acri ,  
 Magnanimum Phaëtonta , repenti fulminis  
 ictu ,

Deturbavit equis in terram , solque cadenti  
 Obvius æternam suscepit lampada mundi ,  
 Disjectosque redegit equos junxitque tremen-  
 tes ;

Indè , suum per iter , recreavit cuncta guber-  
 nans :

Scilicet ut veteres Graiùm cecinere poëtæ ;  
 Quod procul à verâ est animi ratione re-  
 pulsum :

Ignis enim superare potest , ubi materiai  
 Ex infinito sunt corpora plura coorta ;  
 Indè cadunt vires aliquâ ratione revictæ ,  
 Aut pereunt res exustæ torrentibus auris :

soleil qui les pompe du haut des cieux , en diminuent le volume , et causeroient un desséchement général , avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts , ces deux élémens se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins ( s'il faut en croire la fable ) le feu a déjà remporté une fois la victoire ; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continens. Le feu triompha et consuma une partie du monde , quand Phaëton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air , et dans tous les climats de la terre : mais le maître de l'Olympe , transporté de courroux , d'un coup de foudre , précipita de son char , sur le globe , cet illustre téméraire. Son père , après sa chute , se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau ; il attela ses coursiers épars , encore ésoufflés , et , rentrant dans sa route ordinaire , il rétablit l'ordre , et rendit le calme à la nature. Ces fables , qu'ont chantées les anciens poètes Grecs , la raison les rejette avec mépris : elle sait que le feu peut avoir l'avantage , quand un grand nombre de molécules ignées se sont rendues de cet univers infini dans notre monde , parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu , ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submergèrent un grand

Humor item quondam cœpit superare coortus ,  
 Ut fama est hominum , multas quandò obruit  
 urbes ;

Indè ubi vis aliquâ ratione aversa , recessit  
 Ex infinito fuerat quæcunque coorta ,  
 Constiterunt imbres et flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis coniectus materiai  
 Fundarit cœlum ac terram pontique profunda  
 Solisque et lunæ cursus , ex ordine ponam :  
 Nam certè neque consilio primordia rerum ,  
 Ordine se quæque atque sagaci mente locârunt ;  
 Nec quos quæque darent motus , pepigère pro-  
 fectò ;

Sed quia multa , modis multis , primordia  
 rerum ,

Ex infinito jam tempore , percita plagis ,  
 Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri ,  
 Omnimodisque coire , atque omnia pertentare  
 Quæcunque inter se possent congressa creare ;  
 Propterea fit uti magnum volgata per ævum ,  
 Omnigenos coetus et motus experiundo ,  
 Tandem ea conveniant , quæ ut convenère re-  
 pentè

Magnarum rerum fiant exordia sæpe ,  
 Terrai , maris et cœli generisque animantùm.

Hic neque tum solis rota cerni , lumine largo  
 Alti volans poterat , neque magni sidera mundi ,

nombre de villes. Mais quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense , les pluies s'arrêtèrent , et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

Maintenant , comment le concours fortuit des atômes a-t-il posé les fondemens du ciel et de la terre , creusé l'abîme de l'Océan , réglé le cours du soleil et de la lune ? c'est , ô Memmius , ce que je vais vous expliquer. Car ( je le répète ) ce n'est point par un effet de leur intelligence , ni par réflexion , que les élémens du monde se sont placés dans l'ordre où nous les voyons ; ils n'ont point concerté entr'eux les mouvemens qu'ils vouloient se communiquer ; mais , infinis en nombre , mus de mille façons diverses , soumis , depuis des siècles innombrables , à des impulsions étrangères , entraînés par leur propre pesanteur , après s'être rapprochés et réunis de toute manière , après avoir tenté toutes les combinaisons possibles , à force de temps , d'assemblages et de mouvemens , ils se sont coordonnés et ont formé de grandes masses , qui sont devenues ( pour ainsi dire ) la première ébauche de la terre , des mers , du ciel et des êtres animés.

On ne voyoit pas encore dans les airs le char éclatant du soleil , ni les flambeaux du monde , ni la mer , ni le

Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque  
aër ,

Nec similis nostris rebus res ulla videri ;  
Sed nova tempestas quædam molesque coorta :  
Diffugere indè loci partes cœpère , paresque  
Cum paribus jungi res et discludere mundum ,  
Membraque dividere et magnas disponere  
partes

Omnigenis è principiis , discordia quorum  
Intervalla , vias , connexus , pondera , plagas ,  
Concursus , motus , turbabat , prælia miscens ,  
Propter dissimiles formas variasque figuras ;  
Quòd non omnia sic poterant conjuncta ma-  
nere ,

Nec motus inter sese dare convenientes :  
Hoc est à terris altum secernere cœlum ,  
Et seorsum mare uti secreto humore pateret ,  
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

Quippe etenim primùm terrai corpora quæ-  
que ,  
Propterea quòd erant gravia et perplexa , coi-  
bant ,  
In medioque inas capiebant omnia sedes :  
Quæ quantò magis inter se perplexa coibant ,  
Tam magis expressère ea quæ mare , sidera ,  
solem  
Lunamque efficerent et magni mœnia mundi :

ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien de semblable aux objets qui nous environnent ; mais un assemblage orageux d'éléments confondus. Ensuite quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse : les atomes homogènes se rapprochèrent, le monde se développa, ses vastes membres se formèrent, et ses immenses parties furent composées de toute espèce. En effet, la discorde des éléments jetoit trop de trouble et de confusion entre les intervalles, les directions, les liens, les pesanteurs, les forces impulsives, les combinaisons et les mouvemens. La diversité de leurs formes, la variété de leurs figures les empêchoit de rester ainsi unis, et de se communiquer des mouvemens convenables : ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs, et les feux éthérés allèrent briller à part dans toute leur pureté.

D'abord les éléments de la terre, plus pesans et plus embarrassés, se joignirent sans peine, et s'établirent tous au centre vers les régions inférieures. Plus leur union fut étroite, plus ils exprimèrent abondamment la matière propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune, et la vaste enceinte du monde. En effet, comme les éléments de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques et plus déliés que ceux de la terre, la matière éthérée se dégagea la première des

Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis

Seminibus, multòque minoribu' sunt elementis,

Quàm tellus; ideò per rara foramina terræ

Partibus erumpens primus se sustulit æther

Signifer, et multos secum levis abstulit ignes:

Non aliâ longè ratione ac sæpe videmus,

Aurea cùm primùm gemmantes rore per herbas

Matutina rubent radiati lumina solis,

Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,

Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur;

Omnia quæ sursum cùm conciliantur in alto,

Corpore concreto subtexunt nubila cœlum:

Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther,

Corpore concreto, circumdatus undique sepsit,

Et latè diffusus in omnes undique partes,

Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta,

Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris:

Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus

Æther,

Quod nec tam fuerint gravia ut depressa sederent,

rent,

Nec levia ut possent per summas labier oras:

Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora

viva

Versent, et partes ut mundi totius extent:

pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, et emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs et des fleuves, et quelquefois une espèce de fumée s'exhaler de la terre même; émanations subtiles qui, après s'être élevées et réunies dans l'atmosphère, forment un tissu opaque sous la voûte du firmament. De même la matière éthérée, quoique légère et fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte; et répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entière du monde.

Alors se formèrent le soleil et la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel et la terre. Leurs élémens ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matière éthérée, parce qu'ils n'étoient ni assez pesans pour se déposer dans la partie inférieure, ni assez légers pour s'élever à l'extrémité supérieure. Suspendus dans l'espace intermédiaire, ils se meuvent comme des corps vivans, comme les parties les plus actives de la nature. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent

Quod genus in nobis quædam licet in statione  
Membra manere, tamen cum sint ea quæ mo-  
veantur.

His igitur rebus retractis, terra repente,  
Maxima quæ nunc se ponti plaga cærule  
tendit,

Succidit et salso subfodit gurgite fossas;  
Inque dies quantum circum magis ætheris æslus  
Et radii solis cogebant undique terram,  
Verberibus crebris extrema ad limina apertam,  
In medio ut propulsa suo condensa coiret;  
Tam magis expressus salsus de corpore sudor  
Angebat mare manando camposque natantes;  
Et tantum magis illa foras elapsa volabant  
Corpora multa vaporis et aëris, altaque cœli  
Densebant procul à terris fulgentia templa:  
Sidebant campi, crescebant montibus altis  
Ascensus; neque enim poterant subsidere  
saxa;

Nec pariter tantumdem omnes succumbere  
partes.

Sic igitur terræ, concreto corpore, pondus  
Constitit, atque omnis mundi quasi limus in  
imum

Confluxit gravis et subsedit funditus, ut fæx;  
Indè mare, indè aër, indè æther ignifer ipse:  
Corporibus liquidis sunt omnia pura relictæ,  
Et leviora aliis alia; et liquidissimus æther

immobiles dans leur poste , tandis que d'autres sont destinés à se mouvoir.

Après ce premier débrouillement , tout-à-coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'Océan , s'écroula , et ouvrit un vaste bassin pour l'élément salé ; et plus la terre , fendue à la surface , étoit resserrée , condensée et rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel et des rayons du soleil , dont elle étoit frappée en tout sens , plus la sucur salée exprimée de son vaste corps , accrut , par ses écoulemens , les plaines liquides de la mer. Par une suite de la même compression , des molécules sans nombre de feu et d'air , dégagées de la masse terrestre , s'élevèrent dans les régions supérieures. Ainsi la voûte éclatante du ciel , si éloignée de notre globe , acquit une nouvelle densité. Les plaines s'abaissèrent pour la même raison , la cime des monts s'éleva , car les rochers ne pouvoient s'affaisser , ni la terre s'applanir également sur toute sa surface.

Le globe ainsi condensé , acquit à la fois de la pesanteur et de la consistance. Toute la vase du monde ( s'il est permis de parler ainsi ) se précipita en bas , et y forma un dépôt comme la lie. Au-dessus de la terre , se placèrent d'abord l'eau , ensuite l'air , enfin le ciel et ses feux ; car ces fluides ,

Atque levissimus aërias super influit auras ,  
 Nec liquidum corpus turbantibus aëris auris  
 Commisceat ; sinit hæc violentis omnia verti  
 Turbinibus , sinit incertis turbare procellis ;  
 Ipse suos ignes certo fert impete labens :  
 Nam modicè fluere atque uno posse æthera  
     nisi ,  
 Significat ponti mare certo quod fluit æstn ,  
 Unum labendi conservans usque tenorem.

Motibus astrorum nunc quæ sit causa , ca-  
     namus :

Principiò magnus cœli si vertitur orbis ,  
 Ex utrâque polum parti premere aëra nobis  
 Dicendum est , extrâque tenere et claudere  
     utrinque :

Indè alium superà fluere atque intendere eò-  
     dem ,

Quò volvenda micant æterni sidera mundi ;  
 Ast alium subter , contra qui subvehat orbem ,  
 Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne  
     manere

In statione , tamen cùm lucida signa ferantur :  
 Sive quòd inclusi rapidi sunt ætheris æstus ,  
 Quærentesque viam circumversantur , et ignes  
 Passim per cœli volvunt se immania templa ;

quoique formés des élémens les plus purs, n'ont pas tous la même légèreté. Le fluide éthéré le plus transparent et le moins grave de tous, circule au-dessus de l'air, sans jamais se mêler avec ce fluide orageux. Il le laisse en proie aux tourbillons rapides et à l'inconstance des tempêtes : pour lui, mu d'un mouvement réglé, il transporte avec lui ses feux étincelans. Que le fluide éthéré puisse ainsi se mouvoir uniformément, c'est ce que nous montre la mer, dont le flux et reflux périodique suit constamment les mêmes lois.

La cause du mouvement des astres sera l'objet actuel de mes chants. D'abord, si c'est la vaste enceinte du ciel qui roule, il faut supposer les deux pôles du monde pressés, environnés et enfermés par deux courans d'air, l'un supérieur, qui pousse le ciel dans la même direction que suivent les brillans flambeaux du monde ; l'autre inférieur, qui les transporte en sens contraire, à peu près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues et les sceaux.

Il se pourroit aussi que le firmament restant immobile, ses flambeaux lumineux décrivissent un cercle autour de nous, soit que la matière éthérée trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel, et roulant sans cesse autour du firmament pour y trouver une issue, oc-

Sive aliundè fluens alicundè extrinsecus aër  
 Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt,  
 Quò cujusque cibus vocat atque invitat euntes.  
 Flammea per coelum pascentes corpora passim.  
 Nam quid in hoc mundo sit eorum , ponere cer-  
 tum

Difficile est : sed quid possit fiatque per omne ;  
 In variis mundis variâ ratione creâtis ,  
 Id doceo ; pluresque sequor disponere cau as  
 Motibus astrorum , quæ possint esse per omne ;  
 E quibus una tamen sit et hæc quoque causa  
 necesse est ,

Quæ vegeat motum signis ; sed quæ sit earum  
 Præcipere , haud quaquam est pedetentim pro-  
 gredientis.

Terraque ut in mediâ mundi regione quies-  
 cat ,

Evanescere paulatim et decrescere pondus  
 Convenit , atque aliam naturam subter habere  
 Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter ap-  
 tam

Partibus aëriis mundi , quibus insita sidit ,  
 Propterea non est oneri , neque deprimit auras :  
 Ut sua cuique homini nullo sunt pondere mem-  
 bra ,

Nec caput est oneri collo , nec denique totum  
 Corporis in pedibus pondus sentimus inesse ;

casionne ainsi la révolution des astres, soit que l'air extérieur les meuve circulairement ; soit qu'ils puissent eux-mêmes se traîner où leur aliment les appelle, et recueillir dans leur route la matière ignée répandue par tout le ciel. Car il n'est pas aisé d'assigner au juste de laquelle de ces manières la chose se passe dans notre monde ; je me contente d'exposer tous les moyens que la Nature peut employer et emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment constitués. Je me borne à vous faire connoître toutes les causes possibles du mouvement des astres, dont une seule a lieu nécessairement dans notre monde. Quelle est-elle ? C'est ce que ne décidera jamais le philosophe qui suit pas à pas la Nature.

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse et s'évanouisse insensiblement ; que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aérien, sur lequel elles se reposent et auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voilà pourquoi notre globe ne charge point l'air, et ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres. La tête ne pèse pas sur le col ; et les pieds soutiennent sans fatigue le faix du corps entier : au lieu que l'imposition d'un fardeau

At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis  
 Pondera sunt, lædunt, permultò sæpe minora :  
 Usque adeò magni refert, cui quæ adjaceat  
 res ;

Sic igitur tellus non est aliena repenti  
 Adlata, atque auris aliundè objecta alienis ;  
 Sed pariter primà concepta ab origine mundi,  
 Certa que pars ejus, quasi nobis membra, vi-  
 detur.

Præterea grandi tonitru concussa, repenti  
 Terra, suprâ se quæ sunt, concutit omnia  
 motu ;

Quod facere haud ullâ posset ratione, nisi  
 esset

Partibus aëriis mundi cœloque revincta :  
 Nam communibus inter se radicibus hærent,  
 Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta :  
 Nonne vides etiam, quàm magno pondere nobis  
 Sustineat corpus tenuissima vis animæ,  
 Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta  
 est ?

Denique jam saltu pernici tollere corpus  
 Quis potis est, nisi vis animæ quæ membra gu-  
 bernet ?

Jamne vides quantùm tenuis natura valere  
 Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut  
 aër

Conjunctus terris, et nobis est animi vis ?

étranger nous incommode , quoique souvent beaucoup moins considérable. Tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis ensemble ! De même la terre n'est pas un corps étranger lancé tout-à-coup dans un fluide étranger ; mais elle a été conçue en même-temps que l'air , dès l'origine du monde dont elle est une partie distincte , comme nos membres font partie de nos corps.

D'ailleurs la secousse qu'un tonnerre violent cause à la terre , est telle , qu'elle se communique soudain à tous les corps placés à sa surface ; ce qui n'arriveroit pas , si elle n'étoit liée aux parties aériennes du monde et à la matière éthérée : car ces trois substances tiennent entre elles par des racines communes , ayant été unies étroitement et comme incorporées ensemble , dès le premier instant de leur formation. Ne voyez-vous pas aussi combien le corps est une énorme fardeau pour une substance aussi délicate que l'ame ? Elle le soutient néanmoins , parce qu'elle lui est intimement unie. Que dis-je ? Elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides , le mouvoir , le gouverner à son gré. Vous voyez donc combien la substance la plus légère acquiert de force , quand elle est jointe à une substance pesante , comme l'air à la terre , et l'ame au corps.

Nec nimio solis major rota , nec minor ardor  
Esse potest , nostris quam sensibus esse videtur ;  
Nam quibus è spatiis cunque ignes lumina pos-  
sunt

Adjicere , et calidum membris adflare vaporem ,  
Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant  
Flammarum , nihilò ad speciem est contractior  
ignis :

Proinde calor quoniam solis lumenque profusum  
Perveniant nostros ad sensus et loca tingunt ;  
Forma quoque hinc solis debet filumque videri ,  
Nil adeò ut possis plus aut minus addere verè.

Lunaque , sive notho fertur loca lumine lus-  
trans ,

Sive suam proprio jactat de corpore lucem ,  
( Quidquid id est ) nihilò fertur majore figurâ ,  
Quàm , nostris oculis quam cernimus , esse vi-  
detur ;

Nam prius , omnia quæ longè remota tuemur  
Aëra per multum , specie confusa videntur ,  
Quàm minimum filum : quapropter luna ne-  
cesse est ,

Quandòquidem claram speciem certamque figu-  
ram

Præbet , ut est oris extremis cunque notata ,  
Quanta hæc cunque fuat , tanta hinc videatur  
in alto.

Postremò , quoscunque vides hinc ætheris  
ignes ,

Le disque du soleil n'est guères plus grand ni plus petit qu'il ne le paroît à nos sens ; car toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de sa lumière et nous échauffer de sa flamme , quelque'éloigné qu'il soit , cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur et ne retrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur et la lumière du soleil frappent nos sens et colorent les objets qui nous environnent ; l'apparence de sa forme et de sa figure est donc telle , qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

De même la lune ( soit qu'elle ne nous réfléchisse qu'un éclat emprunté , soit qu'elle tire sa lumière de sa propre nature ) ne parcourt point le ciel , sous un volume plus considérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin , au travers d'un air très-dense , ne présentent qu'un aspect confus ; bien loin de laisser distinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire , une figure distincte , et jusqu'aux limites déterminées de sa surface , il faut qu'elle soit telle dans les cieux qu'elle nous paroît d'ici bas.

Enfin , puisque tous les feux que nous voyons sur la terre , à quelque distance qu'ils soient placés , ne

(Quandòquidem, quoscunque in terris cerni-  
mus ignes,

Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor  
eorum,

Perparvum quiddam interdum mutare viden-  
tur,

Alterutram in partem, filum, cùm longiùs  
absint, )

Scire licet, perquàm paucillò posse minores  
Esse, vel exiguâ majores parte brevique.

Illud item non est mirandum, quâ ratione  
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,  
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando  
Compleat, et calido perfundat cuncta vapore;  
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum  
Largissimum fontem scatere, atque erumpere  
lumen

Ex omni mundo, quò sic elementa vaporis  
Undique conveniunt, et sic conjectus eorum  
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:  
Nonne vides etiam quam latè parvus aquai  
Prata riget fons interdum, campisque redundet?  
Est etiam quoque uti, non magno solis ab igni,  
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor,  
Opportunus ita est si fortè et idoneus aër,  
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:  
Quod genus interdum segetes stipulamque vi-  
demus

nous paroissent subir aucune altération dans leur grandeur apparente , tant que nous distinguons leur lumière et leur agitation , il faut en conclure que les feux éthérés ne sont guères plus grands ni plus petits qu'ils ne le paroissent à nos yeux.

Ne soyez pas surpris non plus que le soleil , avec une circonférence aussi étroite , puisse baigner la mer , la terre et le ciel , des flots de sa lumière , et répandre sa chaleur dans toute la nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumière du monde puisse trouver un libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les élémens de feu puissent se rassembler de toutes parts pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une foible source arrose les prairies et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil , sans être fort abondans , échauffent et enflamment l'air voisin , en supposant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur , comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumé par une seule étincelle. Peut - être enfin ce soleil , ce flambeau si brillant , est-il environné d'une grande quantité de

Accipere ex unâ scintillâ incendia passim :  
 Forsitan et roseâ sol altè lampade lucens  
 Possideat multum cæcis fervoribus ignem  
 Circum se , nullo qui sit fulgore notatus ,  
 Æstiferum ut tantùm radiorum exaugeat ic-  
 tum.

Nec ratio solis simplex , nec certa patescit ,  
 Quo pacto æstivis è partibus Ægocerotis  
 Brumales adeat flexus , atque indè revortens  
 Canceris ut vertat metas se ad solstitiales ;  
 Lunaque mensibus id spacium videatur obire ,  
 Annua sol in quo consumit tempora cursu :  
 Non , inquam , simplex his rebus reddita causa  
 est ;

Nam fieri vel cum primis id posse videtur ,  
 Democriti quod sancta viri sententia ponit ,  
 Quantò quæque magis sint terram sidera prop-  
 ter ,

Tantò posse minùs cum coeli turbine ferri ;  
 Evanescere enim rapidas illius et acres  
 Inminui subter vires , idedque relinqui  
 Paulatim solem cum posteriobu' signis ,  
 Inferior multò quòd sit , quàm fervida signa ,  
 • Et magis hoc lunam , et quantò demissior ejus  
 • Cursus abest procul à cœlo , terrisque propin-  
 quat ,

Tantò posse minùs cum signis tendere cursum ;  
 Flaccidiore etiam quantò jam turbine fertur

feux invisibles et sans éclat, destinés uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

Mais comment le soleil, des régions brûlantes de l'écrevisse, se transporte-t-il au signe glacé du capricorne, pour retourner de nouveau vers le solstice d'été ? Pourquoi voyons-nous la lune franchir, en un mois, le même espace que le soleil emploie un an à parcourir ? C'est un problème qui a plusieurs solutions, un phénomène dont il est impossible d'assigner l'unique et véritable cause. Celle qu'en donne le sage Démocrite paroît assez vraisemblable : il prétend que les astres peuvent d'autant moins être emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre, parce que la vitesse et l'action du firmament s'affoiblissent peu à peu vers l'extrémité inférieure ; que, pour cette raison, le soleil placé bien au-dessous des constellations ardentes, doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs ; que la lune, plus éloignée du ciel et plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres ; qu'ainsi plus le tourbillon qui l'emporte le cède en rapidité à celui du soleil, plus les signes doivent fréquemment l'attein-

Inferior quàm sol , tantò magis omnia signa  
Hanc adipiscuntur , circum proæterque ferun-  
tur :

Propterea fit , ut hæc ad signum quodque re-  
verti

Mobiliùs videatur , ad hanc quia signa revi-  
sunt.

Fit quoque ut è mundi transversis parti-  
bus aër

Alternis certo fluere alter tempore possit ,  
Qui queat æstivis solem detrudere signis  
Brumales usque ad flexus gelidumque rigorem,  
Et qui rejiciat gelidis à frigoris umbris  
Æstiferas usque in partes et fervida signa ;  
Et ratione pari lunam stellasque putandum  
est

Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,  
Aëribus posse alternis à partibus ire :  
Nonne vides etiam diversis nubila ventis  
Diversas ire in partes , inferna supernis ?  
Quî minùs illa queant per magnos ætheris  
orbes ,

Æstibus inter se diversis sidera ferri ?

At nox obruit ingenti caligine terras ;  
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli  
Impulit , atque suos efflavit languidus ignes  
Concussos itere , et labefactos aëre multo ;

dre et la devancer ; et que c'est la raison pour laquelle elle paroît rejoindre avec plus de promptitude les signes du Zodiaque , tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

Il se peut encore que , des régions du monde diamétralement opposées , s'élancent des courans d'air périodiques qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion , et le rejeter de ces climats glacés et ténébreux dans le brûlant séjour de l'écrevisse. Il faudroit alors expliquer , par de pareils courans d'air alternatifs , le mouvement de la lune et celui des étoiles , dont la grande révolution ne s'achève qu'en un grand nombre d'années. Ne voyez vous pas les nuages eux-mêmes , pousseés par des vents contraires , suivre , les uns en bas , les autres en haut , des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seroient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courans d'air différens ?

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses , ou parce que le soleil , arrivé aux extrémités du firmament , et fatigué de sa course immense , laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route et les torrens d'air qu'ils ont pénétrés , ou parce

Aut quia sub terras cursum convertere cogit  
Vis eadem , superà terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta per  
oras

Ætheris Auroram defert , et lumina pandit ;  
Aut quia sol idem sub terras ille revertens  
Anticipat cœlum radiis , accendere tentans ;  
Aut quia conveniunt ignes , et semina multa  
Confluere ardoris consuêrunt tempore certo ,  
Quæ faciunt solis nôva semper lumina gigni :  
Quod genus Idæis fama est è montibus altis  
Dispersos ignes orienti lumine cerni ,  
Inde coire globum quasi in unum et conficere  
orbem.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet  
Esse , quòd hæc ignis tam certo tempore pos-  
sint

Semina confluere , et solis reparare nitorem ;  
Multa videmus enim , certo quæ tempore fiunt  
Omnibus in rebus : florescunt tempore certo  
Arbusta , et certo dimittunt tempore florem :  
Nec minùs in certo dentes cadere imperat  
ætas

Tempore , et impubem molli pubescere veste ,  
Et pariter mollem malis demittere barbam :  
Fulmina postremò , nix , imbres , nubila ,  
venti ,

que la même action qui a transporté son disque au-dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds dans une direction contraire.

Leucothée, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumière, ou parce que le même soleil, qui étoit caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament, ou parce qu'à des heures réglées, un grand nombre de feux et de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement, et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que, du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir sous la forme d'un globe éclatant, et parcourir les cieux.

Au reste, vous ne devez pas être surpris que ces élémens de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs; c'est dans des temps fixes que l'âge ébranle les dents de la vieillesse, et couvre d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin, la foudre, la neige, la pluie, les vents et les nuages suivent, sans trop d'irrégularité, le cours des sai-

Nou nimis incertis fiunt in partibus anni ;  
 Namque ubi sic fuerunt causarum exordia  
 prima ,

Atque uti res mundi cecidère ab origine primâ,  
 Consequa natura est jam rerum ex ordine  
 certo.

Crescere itemque dies licet et tabescere noc-  
 tes ,

Et minui luces , cùm sumant augmina noctes ;  
 Aut quia sol idem sub terras atque supernè ,  
 Imparibus currens anfractibus ætheris oras  
 Partit , et in partes non æquas dividit or-  
 bem ;

Et quod ab alterutrâ detraxit parte , reponit  
 Ejus in adversa tantò plus parte relatus ,  
 Donicum ad id signum cœli pervenit , ubi  
 anni

Nodus nocturnas exæquat lucibus umbrâs :  
 Nam medio cursu flatûs Aquilonis et Austri ,  
 Distinet æquato cœlum discrimine metas ,  
 Propter signiferi posituram totius orbis ,  
 Annua sol in quo contundit tempora serpens ,  
 Obliquo terras et cœlum lumine lustrans ;  
 Ut ratio declarat eorum , qui loca cœli  
 Omnia dispositis signis ornata notârunt :

Aut quia crâssior est certis in partibus aër ;  
 Sub terris ideò tremulum jubar hæsitat ignis ,

sons. En effet , l'énergie de chaque cause ayant été déterminée , et la première impulsion donnée à l'univers lors de la formation du monde , toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et réciproquement , parce que le soleil restant toujours le même , et décrivant sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux , coupe le ciel , et divise son orbe en parties de différente grandeur , mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à celle vers laquelle il s'approche , la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposé , jusqu'à ce qu'enfin il arrive au signe du ciel qui, placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur , rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit , se trouve à égale distance de l'aquillon et du midi , par la position oblique du zodiaque , où le soleil décrit sa révolution annuelle , et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre. C'est ainsi que l'enseignant ces savans hommes dont les cartes ornées d'images sensibles , nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel.

Il se peut encore que l'air , plus grossier en quelques endroits , arrête et retienne sous terre les feux

Nec penetrare potest facilè atque emergere ad  
ortus :

Propterea noctes hyberno tempore longæ  
Cessant , dum veniat radiatum insigne diei :  
Aut etiam , quia sic alternis partibus anni  
Tardiùs et citiùs consuêrunt confluere ignes  
Qui faciant solem certâ de surgere parte.

Luna potest solis radiis percussa nitere ,  
Inque dies majus lumen convertere nobis  
Ad speciem , quantum solis secedit ab orbe ,  
Donicum eum contra pleno bene lumine ful-  
sit ,

Atque oriens obitus ejus super edita vidit :  
Indè minutatim retro quasi concedere lumen  
Debet item , quando propiùs jam solis ad ignem  
Labitur ex aliâ signorum parte per orbem :  
Ut faciunt , lunam qui fingunt esse pilai  
Consimilem , cursûsque viam sub sole tenere ;  
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine  
possit

Volvier , et varias splendoris reddere formas ;  
Corpus enim licet esse aliud , quod fertur et  
unâ

Labitur , omnimodis occursans efficiensque ;

tremblans du soleil , qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient , et que ce soit là la raison pour laquelle on attende , pendant de si longues nuits d'hiver , le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux , dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon , se rassemblent alternativement plus ou moins vite , selon la différence des saisons.

Quant à la lune , elle peut emprunter son éclat du soleil , et nous présenter de jour en jour une face lumineuse d'autant plus considérable , quelle s'éloigne davantage du disque solaire , jusqu'à ce qu'en opposition avec lui , elle brille d'une lumière pleine , et voie le coucher du soleil de l'endroit exhaussé où elle se lève. Ensuite elle doit peu à peu cacher , pour ainsi dire , sa lumière derrière elle , à mesure qu'elle s'approche du soleil , en parcourant l'autre moitié du cercle des signes. Telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au-dessous du soleil : et cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

On pourroit encore concevoir ses différentes phases , même en lui attribuant une lumière propre. Il suffiroit pour cela de supposer un autre corps mu d'un mouvement parallèle à celui de la lune dans son orbite , et qui s'opposât sans cesse à son disque sous

Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.  
 Versarique potest, globus ut si fortè pilai,  
 Dimidiâ ex parti cadenti lumine tinctus,  
 Versandoque globum variantes edere formas;  
 Donicum eam partem, quæcunque est ignibus  
 aucta,

Ad speciem vertit nobis oculosque patentes;  
 Indè minutatim retro contorquet, et aufert  
 Luciferam partem glomeraminis atque pilai:  
 Ut Babilonica Chaldæam doctrina refutans  
 Astrologorum artem contra convincere tendit:  
 Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uter-  
 que,

Aut minùs hoc illo sit cur amplectier ansis.

Denique cur nequeat semper nova luna  
 creari,

Ordine formarum certo certisque figuris,  
 Inque dies privos abolescere quæque creata,  
 Atque aliâ illius reparari in parte locoque,  
 Difficile est ratione docere et vincere verbis;  
 Ordine cum videas tam certo multa creari:  
 It ver et Venus et Veneris prænuntius antè  
 Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter  
 Flora quibus mater præspersgens antè viai  
 Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet:  
 Indè loci sequitur calor aridus, et comes imâ  
 Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aequi-  
 lonum:

toutes sortes d'aspects, mais qui fût lui-même invisible, étant dépourvu de lumière. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumière dans une de ses moitiés, et au moyen de cette rotation centrale, développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie éclairée toute entière frappe nos yeux; ensuite elle nous dérobe, par degrés, sa partie lumineuse, quelle reporte derrière elle. Tel est le système que la doctrine Chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'astrologie grecque: comme si ces deux explications n'étoient pas également vraisemblables, et qu'il y eût des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Enfin la Nature ne pourroit-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une suite régulière de forme et d'aspects différens, détruire la lune de la veille, et mettre la nouvelle à sa place? Il n'est pas aisé de démontrer l'impossibilité de cette supposition, sur-tout ayant l'expérience journalière d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le printemps paroît, et l'amour naît avec lui, et le Zéphir, avant-coureur de l'amour, bat de l'aile à ses côtés, tandis que Flore, sa mère, lui prépare une route de fleurs et de parfums. Viennent ensuite la chaleur et l'aridité, la poudreuse Cérés, et le souffle dévorant des vents Ethésiens. L'automne prend leur place, accom-

Indè autumnus adit ; graditur simul Evius  
Evan ;

Indè aliæ tempestates ventique sequuntur,  
Altitonans Vulturnus et Auster fulmine pollens:  
Tandem Bruma nives adfert, pigrumque rigo-  
rem

Rēddit ; hyems sequitur, crepitans ac dentibus  
Algas :

Quò minùs est mirùm, si certo tempore luna  
Gignitur, et certo deletur tempore rursus,  
- Cùm fieri possint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus, lunæque la-  
tebras,

Pluribus è causis fieri tibi posse putandum est;  
Nam cur luna queat terram secludere solis  
Lumine et à terris altum caput obstruere eii,  
Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem ;  
Tempore eodem aliud facere id non posse pu-  
tetur

Corpus, quod cassum labatur lumine semper ?  
Solque suos etiam dimittere languidus ignes  
Tempore cur certo nequeat, recreareque lu-  
men,

Cùm loca præteriit flammis infesta per auras,  
Quæ faciunt ignes interstingui atque perire ?  
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim,  
Lumine, et oppressum solem super ipsa te-  
nere,

pagné du Dieu de la vigne, suivi des orages, des tempêtes, du Vulturne grondant, et du vent du midi qui prépare la foudre. Enfin, les frimats, les neiges et le froid, engourdissent la Nature, et traînent à leur suite l'Hiver, vieillard transi dont les dents se heurtent. Après tant d'exemples de productions réelles, êtes-vous surpris que la lune soit engendrée et détruite dans des temps marqués?

Les éclipses de soleil et de lune sont aussi susceptibles de plusieurs explications. Car si d'un côté la lune peut ravir à la terre la lumière du soleil, nous cacher son front brillant, et, par l'interposition de sa masse opaque, en intercepter tous les rayons, un autre corps doué de mouvement et privé sans cesse de lumière, ne peut-il pas, dans le même temps, produire le même effet? Le soleil lui-même ne peut-il pas, dans un certain temps, languir et perdre son éclat, qu'il reprend après avoir traversé les régions de l'air ennemies de sa flamme, et qui occasionnoient l'extinction de sa lumière? Si la terre peut à son tour dépouiller la lune de sa clarté, et, placée au-dessus du soleil, tenir tous ses rayons captifs, pendant que l'astre des mois se plonge dans l'ombre épaisse et conique de notre globe, un autre

Menstrua dum rigidas conī perlabitur umbras ;  
 Tempore eodem , aliud nequeat succurrere  
 lunæ

Corpus , vel superà solis perlabier orbem ,  
 Quod radios interrumpat lumenque profusum ?  
 Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore ,  
 Cur nequeat certâ mundi languescere parte ,  
 Dum loca luminibus propriis inimica pererrat ?

Quod superest , quoniam magni per cœrula  
 mundi

Quâ fieri quidquid posset ratione , resolvi ;  
 Solis uti varios cursus lunæque meatus  
 Noscere possemus quæ vis et causa cieret ,  
 Quoque modo soleant offecto lumine obire ,  
 Et nec opiuantes tenebris obducere terras ,  
 Cùm quasi connivent , et apperto lumine rur-  
 sum ,

Omnia convisunt clarâ loca candida luce ;  
 Nunc redeo ad mundi novitatem et mollia  
 terræ

Arva , novo fœtu quid primùm in luminis oras  
 Tollere , et incertis tentarit credere ventis.

Principio genus herbarum viridemque ni-  
 torem

Terra dedit circùm colles camposque per om-  
 nes ;

Florida fulserunt viridanti prata colore ;

corps ne peut-il pas , dans le même temps , rouler sous le globe de la lune et au-dessus du disque solaire , et , par cette interposition , fermer le passage à la lumière ? Et si la lune brille d'un éclat qui lui soit propre , ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde , en traversant un fluide capable d'éteindre ses feux ?

Enfin , cher Memmius , je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu se former dans l'enceinte azurée du firmament ; vous connoissez les diverses révolutions du soleil et de la lune , la cause et l'énergie qui fait mouvoir ces deux astres , la raison pour laquelle ils perdent leur lumière , et paroissent s'éteindre quelquefois ; comment ces grands yeux de la Nature , en se fermant et se rouvrant tour-à-tour , répandent tout-à-coup sur la terre une nuit inattendue , ou colorent sa surface d'une lumière brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde , et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante , les premières productions qu'elle hasarda d'exposer à l'inconstance des airs et des vents.

D'abord la terre revêtit les collines et les campagnes d'herbes et de verdure de toute espèce. L'on vit l'émail des fleurs et le gazon briller dans les prairies ; ensuite les arbres , animés par une sève abon-

Arboribusque datum est variis exinde per  
 auras

Crescendi magnum immissis certamen habenis:  
 Ut pluma atque pili primùm setæque creantur  
 Quadrupedum in membris et corpore pennipo-  
 tentum ;

Sic nova tum tellus herbas virgultaque primùm  
 Sustulit ; indè loci mortalia sæcla creavit ,

Multa , modis multis , variâ ratione coorta :

Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt ,  
 Nec terrestria de salsis exisse lacunis :

Linquitur ut meritò *maternum* nomen adepta  
 Terra sit , è terrâ quoniam sunt cuncta creata :

Multaque nunc etiam existunt animalia terris,  
 Imbribus et calido solis concreta vapore :

Quò minùs est mirum , si tum sunt plura  
 coorta .

Et majora , nova tellure atque aethere adulto.

Principiò genus alituum , variæque volucres  
 Ova relinquebant , exclusæ tempore verno :

Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ

Linquunt , sponte suâ victum vitamque pe-  
 tentes.

Tum tibi terra dedit primùm mortalia sæcla :

Multus enim calor atque humor superabat in  
 arvis :

Hinc ubi quæque loci regio opportuna da-  
 batur ,

dante, s'empressèrent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils et la soie sont les premières parties qui naissent aux volatiles et aux quadrupèdes; de même la terre encore nouvelle commença par la production des plantes et des arbrisseaux, ensuite elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété et des combinaisons infinies. Car il est impossible que les animaux soient tombés du ciel, et que, de l'abîme salé, soient sortis les habitans de la terre; il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de *mère*, puisque tout a été tiré de son sein. Et si l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivans se former dans la terre à l'aide des pluies et de la chaleur du soleil, est-il surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis, dans le temps où la terre et l'air jouissoient de la vigueur du jeune âge?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les volatiles et les oiseaux de toute espèce que la chaleur du printemps mettoit en liberté. Telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe pour se procurer la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la première génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu et d'eau que les plaines conservoient, firent croître dans les lieux les plus favorables des espèces de ma-

Crescebant uteri terræ radicibus apti :  
 Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas  
 Infantûm , fugiens humorem aurasque petis-  
 sens ,

Convertebat ibi Natura foramina terræ ,  
 Et succum venis cogebat fundere apertis  
 Consimilem lactis ; sicut nunc sæmينا quæque  
 Cûm peperit , dulci repletur lacte , quòd omnis  
 Impetus in mammas convertitur ille alimenti.  
 Terra cibum pueris , vestem vapor , herba  
 cubile

Præbebat multâ et molli lanuginè abundans.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat ,  
 Nec nimios æstus , nec magnis viribus auras :  
 Omnia enim pariter crescunt , et robora su-  
 munt ,

Quare etiam atque etiam *maternum* nomen  
 adepta

Terra tenet meritò , quoniam genus ipsa crea-  
 vit

Humanum , atque animal propè certo tempore  
 fudit

Omne , quod in magnis bacchatur montibu'  
 passim ,

Aëriasque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquem pariendi debet ha-  
 bere ,

Destitit , ut mulier spatio defessa vetusto :

trices attachées à la terre par des racines. Quand l'âge et la maturité eurent ouvert une issue au nouvel embryon las de l'humidité et impatient de respirer l'air, la Nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre, et fit couler par ces ouvertures un suc de la nature du lait. Ainsi les femmes, après l'enfantement, se remplissent d'un lait pur; parce que la partie la plus succulente des alimens se porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfans leur nourriture, la chaleur les dispensa de vêtemens, et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

Le monde, dans ce premier âge, ne connoissoit ni les froids pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs progrès, comme le reste. Je le répète donc; nous avons eu raison de donner à la terre le nom de *mère commune*; puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque dans le même temps tous les animaux, tant ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, que ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se reposa, semblable à une femme épuisée par l'âge: car le temps change la face en-

Mutat enim mundi naturam totius ætas,  
 Ex alioque alius status excipere omnia debet,  
 Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant,  
 Omnia commutat Natura, et vertere cogit;  
 Namque aliud putrescit, et ævo debile languet:  
 Porro aliud concrevit, et è contemptibus exit;  
 Sic igitur mundi naturam totius ætas  
 Mutat, et ex alio terram status excipit alter;  
 Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit  
 antè.

Multaque tum tellus etiam portenta creare  
 Conata est, mirâ facie membrisque coorta,  
 (Androgynum inter utrum, nec utrumque et  
 utrinque remotum)

Orba pedum partim, manuum viduata vicissim;  
 Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,  
 Vincitque membrorum per totum corpus ad-  
 hæsu,

Nec facere ut possent quidquam, nec cedere  
 quòquam,

Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus:  
 Cætera de genere hoc monstra, ac portenta crea-  
 bat;

Nequicquam; quoniam Natura absterruit auc-  
 tum;

Nec potuère cupitum ætatis tangere florem,  
 Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res:  
 Multa videmus enim rebus concurrere debere,

tière du monde. Un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier. Rien ne demeure constamment le même; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les transactions continuelles de la Nature. On voit des corps putréfiés et affoiblis par les ans; on en voit d'autres se fortifier et sortir de la fange. Ainsi le temps dénature tout. Ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre, et perd l'énergie qu'elle avoit pour acquérir des propriétés qui lui manquoient.

La terre s'efforçoit encore dans le même temps de produire des animaux d'une figure et d'une structure extraordinaire. On vit l'Androgine, monstre qui, avec la forme des deux sexes, diffère également de l'un et de l'autre. On vit des corps sans pieds, sans mains, sans bouche, sans yeux; d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étoient liés intimement au tronc. Ils ne pouvoient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni se procurer leur subsistance. On vit encore d'autres monstres et d'autres prodiges de cette espèce; mais en vain. La Nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, et de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut pour la propagation des espèces le concours d'un grand nombre de circonstances: d'abord des alimens; ensuite des germes féconds disséminés dans tous les membres, et

Ut propagando possint procudere sæcla ;  
 Pabula primùm ut sint , genitalia deinde per  
 artus

Semina quâ possint membris manare remissis ;  
 Fœminaque ut maribus conjungi possit , habend-  
 dum ,

Mutua queis nectant inter se gaudia , utrisque.

Multaque tum interiisse animantùm sæcla  
 necesse est ,

Nec potuisse propagandò procudere prolem :  
 Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris ,  
 Aut dolus , aut virtus , aut denique mobilitas  
 est ,

Ex incunte ævo , genus id tutata reservans :  
 Multaque sunt , nobis ex utilitate suâ quæ  
 Commendata manent tutelæ tradita nostræ.  
 Principiò genus acre leonum , sævaque sæcla  
 Tutata est virtus , vulpes dolus , et fuga cervos :  
 At levisomna canum , fido cum pectore , corda ,  
 Et genus omne , quod est veterino semine par-  
 tum ,

Lanigeræque simul pecudes , et buccera sæcla ,  
 Omnia sunt hominum tutelæ tradita , Memmi.  
 Nam cupidè fugère feras , pacemque secutæ  
 Sunt , et larga suo sine pabula parta labore ;  
 Quæ damnis utilitatis eorum præmia causâ :  
 At queis nil horum tribuit Natura , nec ipsa  
 Sponte suâ possent ut vivere , nec dare nobis

des canaux dans lesquels ces germes se rendent de toutes les parties du corps ; enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle et la femelle puissent se joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

Dans ces premiers siècles plusieurs espèces ont dû périr, sans pouvoir se reproduire et se multiplier. En effet, tous les animaux actuellement existans ne se conservent que par la ruse, la force ou la légèreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un certain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels et les autres bêtes féroces se défendent par la force, les renards par l'adresse, les cerfs par la fuite ; le chien fidèle et vigilant, les bêtes de somme, la douce brebis, le bœuf laborieux sont des espèces confiées à notre garde. Ils évitoient les bêtes féroces, recherchoient la paix, et vouloient une nourriture abondante acquise sans danger. Nous la leur accordons comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la Nature n'avoit pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendans ou pour nous être de quelque utilité, pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture et de leur défense ? Enchaînés par le malheur de leur destinée, il falloit qu'ils servissent

Utilitatem aliquam , quare pateremur eorum ,  
 Præsidio nostro , pasci genus , esseque tutum ?  
 Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant ,  
 Indupedita suis fatalibus omnia vinculis ,  
 Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt , neque tempore  
 in ullo

Esse queat duplici naturâ et corpore bino ,  
 Ex alienigenis membris compacta potestas ,  
 Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit :  
 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

Principiò circum tribus actis impiger annis  
 Floret equus , puer haudquaquam ; quin sæpè  
 etiamnum

Ubera mammarum in somnis lactantia quærit :  
 Post ubi equum validæ vires , ætate senectâ ,  
 Membraque deficiunt fugienti languida vitâ ,  
 Tum demum pueris , ævo florente , juvenas  
 Occipit , et molli vestit lanuginæ malas :  
 Ne fortè ex homine et veterino semine equo-  
 rum ,

Confieri credas Centauros posse ; nec esse  
 Aut rapidis cauibus succinctas semimarinis  
 Corporibus Scyllas , aut cætera de genere ho-  
 rum ,

Inter se quorum discordia membra videmus ;  
 Quæ neque florescunt pariter , neque robora  
 sumunt

de proie aux autres animaux, jusqu'à ce que la Nature eût entièrement détruit leurs espèces. •

Mais il n'y a jamais eu de Centaures; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures, de deux corps, de l'assemblage de plusieurs membres hétérogènes. Une combinaison de forces aussi inégales eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légère attention.

D'abord un coursier, après avoir atteint sa troisième année, est à la fleur de l'âge. Il n'en est pas de même des enfans : c'est l'âge où ils cherchent encore en songe la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces et l'activité des coursiers, quand leurs membres languissans ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler, l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, et à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc des semences confondues de l'homme et du cheval, auroit-il pu se former des Centaures, des Scilles entourées de chiens marins, ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent, dans des temps différens, à la fleur, à la maturité et au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes

Corporibus, neque projiciunt ætate senectâ,  
 Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis  
 Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus:  
 Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta  
 Barbigeras pecudes, homini quæ est acre ve-  
 nenum.

Flamma quidem verò cum corpora fulva  
 leonum  
 Tam soleat torrere atque urere, quàm genus  
 omne  
 Visceris, in terris quodcunque et sanguinis  
 extet;  
 Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, unâ  
 Prima leo, postrema draco, media ipsa, chi-  
 mæra

Ore foràs acrem efflaret de corpore flammam?  
 Quare etiam tellure novâ cœloque recenti,  
 Talia qui fingit potuisse animalia gigni,  
 Nixus in hoc uno *novitatis* nomine inani,  
 Multa licet simili ratione effutiat ore;  
 Aurca tum dicat per terras flumina volgò  
 Fluxisse, et gemmis florere arbusta suèsse;  
 Aut hominem tanto membrorum esse impete  
 natum,  
 Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset  
 Et manibus totum circum se vertere cœlum:  
 Nam quòd multa fuère in terris semina re-  
 rum,

feux , ne se nourrissent pas des mêmes alimens ; puisque nous voyons la ciguë , qui accroît l'embonpoint des chèvres , être un poison mortel pour l'homme ?

Mais puisque la flamme brûle et consume le corps des lions , comme le sang et les viscères de tous les animaux existans , comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse chimère avec la tête d'un lion , le corps d'une chèvre , et la queue d'un dragon , ait vomie des tourbillons de feu du fond de sa poitrine ?

Soutenir que de pareilles productions étoient possibles dans la nouveauté du ciel et de la terre , sans autre raison que ce mot vague de *nouveauté* , c'est ouvrir la porte à toutes les fables les plus absurdes on peut dire aussi que les fleuves qui couloient alors dans les plaines , étoient d'or , que les fleurs des arbres étoient de diamans , que l'homme étoit né d'une taille et d'une force assez prodigieuses pour franchir , d'un seul pas , la vaste étendue des mers , et d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entière du ciel. En effet , de ce que la terre contenoit une grande quantité de germes

Tempore quo primum tellus animalia fudit ;  
 Nil tamen est signi, mistas potuisse creari  
 Inter se pecudes , compactaque membra ani-  
 mantum :

Propterea quia quæ de terris nunc quoque  
 abundant

Herbarum genera ac fruges arbustaque læta ;  
 Non tamen inter se possunt complexa creari.  
 Res sic quæque suo ritu procedit , et omnes  
 Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multò fuit illud in  
 arvis

Durius , ut decuit , tellus quod dura creâset :  
 Et majoribus , et solidis magis ossibus intus  
 Fundatum , et validis aptum per viscera ner-  
 vis ;

Nec facilè ex æstu , nec frigore quod ca-  
 peretur ,

Nec novitate sibi , nec labi corporis ullâ.  
 Multaque per cœlum solis volventia lustra ,  
 Volgivago vitam tractabant more ferarum.

Nec robustus erat curvi moderator aratri  
 Quisquam , nec scibat ferro molirier arva ,  
 Nec nova defodere in terram virgulta , nec  
 altis

Arboribus veteres decidere falcibu' ramos :  
 Quod sol , atque imbres dederant , quod terra  
 creârat

divers, quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des espèces d'une nature aussi opposée, et unir, dans un même individu, des membres d'animaux différens ; puisque les herbes, les moissons et les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; ils gardent tous les différences spécifiques que les lois immuables de la Nature ont établies entre eux.

Les hommes de ce temps étoient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, et cela devoit être nécessairement, parce que la terre dont ils étoient les enfans, avoit alors toute sa vigueur : la charpente de leurs os étoit plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères plus robustes. Ils n'étoient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des alimens, ni par les attaques de la maladie. On les voyoit survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errans par troupeaux comme les bêtes. Personne ne savoit encore parmi eux conduire la pénible charrue ; ils ignoroient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur

Sponte suâ , satis , id placabat pectora donum :  
 Glandifeias inter curabant corpora quercus  
 Plerumque ; et quæ nunc hyberno tempore  
 cernis

Arbuta Pœniceo fieri matura colore ,  
 Plurima tum tellus etiam majora ferebat :  
 Multaque præterea novitas tum florida mundi  
 Pabula dia tulit , miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant ,  
 Ut nunc montibus è magnis decursus aquai  
 Claricitat latè sitientia sæcla ferarum.

Dénique noctivagi sylvestria templa tenebant  
 Nympharum , quibus exhibant humore fluenta  
 Lubrica , proluvie largâ lavere humida saxa ,  
 Humida saxa super viridi stillantia musco ,  
 Et partim plano scaterè , atque erumpere  
 campo.

Nec dum res igni scibant tractare , nec uti  
 Pellibus , et spoliis corpus vestire ferarum :  
 Sed nemora atque cavos montes sylvasque cole-  
 bant ,

Et frutices inter condebant squalida membra ,  
 Verbera mentorum vitare imbresque coacti.

donnoient , ce que la terre produisoit d'elle - même , suffisoit pour appaiser leur faim ; ils réparoient leurs forces au milieu des chênes , dont le gland les nourrissoit , la terre faisoit croître en plus grande quantité et d'une grosseur plus considérable , les fruits de l'arboisier , que nous voyons pendant l'hiver se colorer , en mûrissant , de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitoit encore la production d'un grand nombre d'autres alimens délicieux , et plus que suffisans pour les mortels infortunés.

Les fleuves et les fontaines les invitoient à se désaltérer , comme aujourd'hui les torrens qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y appaiser leur soif. La nuit , ils se retiroient dans les bois consacrés depuis aux Nymphes , dans ces asyles solitaires d'où sortoient des sources d'eaux vives , qui , après avoir baigné les cailloux , retomboient ensuite lentement sur la mousse des rochers humides , pour aller , ou jaillir dans les plaines , ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savoient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connoissoient point l'usage des peaux , ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois , les forêts et les cavités des montagnes , étoient leur demeure ordinaire : forcés de

Nec commune bonum poterant spectare , nec  
 • ullis

Moribus inter se scibant, nec legibus uti :  
 Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, fe-  
 rebat

Sponte suâ , sibi quisque valere et vivere  
 doctus.

Et Venus in sylvis jungebat corpora amanti ;  
 Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,  
 Vel violenta viri vis atque impensa libido,  
 Vel pretium glandes atque arbuta , vel pira  
 lecta.

Et manuum mirâ freti virtute pedumque ,  
 Consectabantur silvestria sæcla ferarum ,  
 Missilibus saxis et magno pondere clavæ :  
 Multaque vincebant , vitabant pauca latebris ;  
 Setigerisque pares suibus , silvestria membra  
 Nuda dabant terræ , nocturno tempore capti,  
 Circùm se foliis ac frondibus involventes  
 Nec plangore diem magno , solemque per  
 agros

Quærebant pavidi , palantes noctis in umbris :  
 Sed taciti respectabant somnoque sepulti ,  
 Dum roseâ face sol inferret lumina cœlo :  
 A parvis quòd enim consuêrant cernere sem-  
 per

Alterno tenebras et lucem tempore gigni ,  
 Non erat ut fieri posset , mirarier unquam ,

chercher un asyle contre les pluies et la fureur des vents , ils alloient se blottir parmi des brossailles. Incapables de s'occuper du bien commun , ils n'avoient institué entr'eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparoit du premier butin que lui offroit le hasard. La Nature ne leur avoit appris à vivre et à se conserver que pour eux-mêmes. C'étoit au milieu des bois que l'amour unissoit les amans. Ses plaisirs étoient ou la récompense d'une ardeur mutuelle , ou la proie de la violence et d'un appétit brutal , ou enfin le prix de quelque présent , comme du gland , des pommes sauvages et des poires choisies.

Pourvus de deux mains robustes et de deux pieds agiles , ils faisoient la guerre aux animaux sauvages , leur lançoient de loin des pierres , les attaquoient de près avec de pesantes massues , en massacroient un grand nombre , et s'enfuyoient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les surprenoit , ils étendoient à terre leurs membres nus , comme les sangliers couverts de soies , et s'enveloppoient de feuilles et de brossailles. On ne les voyoit point , saisis de crainte , errer au milieu des ténèbres , et chercher , avec des cris lugubres , le soleil dans les plaines. Mais ils attendoient en silence , dans les bras du sommeil , que cet astre reparoissant sur l'horizon , éclairât de nouveau le ciel de ses feux.

Nec dissidere , ne terras æterna teneret  
Nox , in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ , quòd sæcla fe-  
rarum

Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;  
Ejectique domo fugiebant saxea tecta  
Setigeri suis adventu validique leonis ,  
Atque intempestâ cedebant nocte paventes  
Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimidò tum plus , quàm nunc , mortalia  
sæcla

Dulcia linquebant labentis lumina vitæ:  
Unus enim tum quisque magis depensus eo-  
rum

Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;  
Et nemora ac montes gemitu silvasque re-  
plebat ;

Viva videns vivo sepeliri viscera busto :  
At quos effugium servârat , corpore adeso ,  
Posterius tremulas super ulcera tætra tenentes  
Palmas , horrifera accibant vocibus Orcum ,  
Domicum eos vitâ privârunt vermina sæva ,  
Expertes opis , ignaros quid volnera vellent :  
At non multa virum sub signis millia ducta  
Una dies dabat exitio , nec turbida ponti

Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'étoit plus une merveille pour eux. Ils ne craignoient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre et leur dérobat pour toujours la lumière du soleil.

Leur plus grande inquiétude étoit causée par les bêtes sauvages, dont les incursions troubloient leur sommeil, et le leur rendoit souvent funeste. Chassés de leur demeure, ils se réfugioient dans les antres, à l'approche d'un énorme sanglier ou d'un lion furieux; et glacés d'effroi, ils cédoient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits et leurs feuillages.

Au reste, la mort ne moissonnoit guères plus de têtes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai, qu'un plus grand nombre d'entr'eux, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnoient un repas vivant, et remplissoient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis que leurs membres palpitans s'ensevelissoient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il est vrai que les malheureux que la fuite avoit sauvés, blessés mortellement, appliquoient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fussent délivrés de la vie par les vers cruels auxquels ils servoient.

Æquora lædebant naves ad saxa virosque.  
Sed temerè , incassum mare fluctibu' sæpe  
coortis .

Sævibat , leviterque minas ponebat inanes :  
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti  
Subdola pellicere in fraudem videntibus undis.  
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.  
Tum penuria deinde cibi languentia letho  
Membra dabat : contrà nunc rerum copia mer-  
sat.

Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum  
Vergebant : nunc dant aliis solertiùs ipsi.

Indè casas postquam ac pelles ignemque pa-  
rârunt ,  
Et mulier conjuncta viro concessit in unum ;  
Castaque privatæ Veneris connubia læta  
Cognita sunt , prolemque ex se vidère crea-  
tam ,  
Tum genus humanum primùm mollescere  
cœpit ;  
Ignis enim curavit , ut alsia corpora frigus  
Non ita jam possent coeli sub tegmine ferre ;  
Et Venus imminuit vires , puerique parentum  
Blanditiis facilè ingenium fregère superbum.  
Tunc et amicitiam cœperunt jungere , ha-  
bentes  
Finitima inter se , nec lædere , nec violare ;

pâturage. Mais on ne voyoit pas des milliers de guerriers , réunis sous des drapeaux différens , périr en un seul jour , ni la mer orageuse broyer contre les écueils , navires et passagers. En vain l'Océan soulevoit ses flots irrités , en vain il applanissoit son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles étoit un appas incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art destructeur de la navigation étoit encore ignoré. C'étoit alors la disette des vivres qui donnoit la mort ; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnoit par ignorance ; nous nous empoisonnons à force d'art.

Enfin lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes , de la dépouille des bêtes et du feu ; lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'étoit joint à elle , lorsque les plaisirs de l'amour eurent été restrains aux douceurs d'un chaste hymen , et que les parens virent autour d'eux une famille qui faisoit partie d'eux-mêmes , l'espèce humaine commença dès-lors à s'amolir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieus ne fut plus un toit suffisant. L'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces. Les tendres caresses des enfans adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchoient , commencèrent à former entr'eux des liaisons , convinrent

Et pueros commendârunt, muliebrique sæ-  
clum;

Vocibus et gestu cùm balbè significarent,  
Imbecillorum esse æquum misererier omnium.  
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni  
Sed bona magnaque pars servabant fœdera  
casti:

Aut genus humanum jam tum foret omne  
peremptum,

Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit  
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum;  
Non aliâ longè ratione, atque ipsa videtur  
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ;  
Cùm facit, ut digito, quæ sint præsentia, mons-  
trent:

Sentit enim vim quisque suam, quam possit  
abuti:

Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus ex-  
tent,

Illis iratus petit, atque infensus inurget.

At catuli pantherarum scymnique leonum  
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repu-  
gnant,

Vixdum cùm ipsis sunt dentes unguesque  
creati:

Alituum porrò genus alis omne videmus

Fidere, et à pennis tremulum petere auxiliatum.

de s'abstenir de l'injustice et de la violence , de protéger réciproquement les femmes et les enfans , faisant entendre dès - lors même , par leurs gestes et leurs sons inarticulés , que la pitié est une justice due à la foiblesse. Cependant cet accord ne pouvoit pas être général ; mais le plus grand nombre , et les plus raisonnables , observèrent fidèlement les lois établies. Sans cela le genre humain auroit été entièrement détruit , et n'auroit pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

La Nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leur voix , et le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiemens inarticulés , force les enfans à recourir aux gestes , en indiquant du doigt les objets présens. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire usage. Le taureau furieux menace et frappe déjà de la corne , avant qu'elle commence à poindre sur son jeune front. Les cruels nourrissons de la panthère et de la lionne , se défendent avec leurs griffes , leurs pieds et leurs dents , avant même d'en avoir. Enfin , nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs aîles naissantes , et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Proinde putare aliquem tum nomina dis-  
tribuisse  
Rebus, et inde hominçs didicisse vocabula  
prima,  
Desipere est: nam cur hic posset cuncta notare  
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,  
Tempore eodem alii facere id non quisse puten-  
tur.

Præterea si non alii quoque vocibus usi  
Inter se fuerant; undè insita notities est  
Utilitatis, et undè data est huic prima potestas,  
Quid vellet facere, ut scirent, animoque vi-  
derent.

Cogere item plures uans, victosque domare  
Non poterat, rerum ut perdicere nomina vel-  
lent;

Nec ratione docere ullâ, suadereque surdis,  
Quid facto esset opus: faciles neque enim pa-  
terentur;

Nec ratione ullâ sibi ferrent ampliùs aures  
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

Postremò, quid in hâc mirabile tantopere  
est re;

Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,  
Pro vario sensu, varias res voce notaret,  
Cùm pecudes mutæ, cùm denique sæcla ferarum  
Dissimiles soleant voces variasque ciere,

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est le comble de la folie; car s'il a pu désigner chaque chose par des termes, et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvoient-ils pas faire la même chose en même temps que lui ?

D'ailleurs, si les autres hommes n'avoient pas encore fait usage de paroles entr'eux, comment en connoissoit-on l'utilité ? Comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre et adopter son projet ? Un seul homme ne pouvoit pas réduire par la force une multitude entière, et la contraindre à apprendre sa nomenclature. D'ailleurs comment leur donner des leçons ? Ils ne s'y seroient jamais prêtés ; ils n'auroient pas souffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Enfin est-il donc si surprenant qu'avec une voix et une langue, les hommes, suivant qu'ils étoient affectés des différens objets, les aient désignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domestiques et les bêtes féroces elles-mêmes, faire entendre des sons différens, selon que la crainte, la douleur

Cùm metus aut dolor est, et cùm jam gaudia  
gliscunt?

Quippe etenim id licet è rebus cognoscere  
apertis.

Inritata canum cùm primùm magna Molos-  
sùm

Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,  
Longè alio sonitu rabie districta minantur,  
Et cùm jam latrant, et vocibus omnia com-  
plent:

At catulos blandè cùm linguâ lambere ten-  
tant,

Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque pe-  
tentes.

Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;  
Longè alio pacto gannitu vocis adulant,  
Et cùm deserti baubantur in ædibus, aut cùm  
Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur  
Inter equas, ubi equus, florenti ætate, ju-  
vencus.

Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris,  
Et fremitum patulis sub naribus edit ad  
arma;

At cùm sîs aliàs concussis artubus hinnit?

Postremò genus alituum, variæque volu-  
cres:

Accipitres atque ossifragæ mergique marinis

ou la joie se succèdent dans leurs âmes ? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses , dans le premier accès de sa fureur , montre , sous ses lèvres mobiles et retirées deux redoutables rangées de dents , le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiemens. Mais quand elle façonne de sa langue caressante les jeunes membres de ses petits , quand elle les foule mollement aux pieds , les agace par des morsures innocentes , les happe doucement et sans appuyer la dent , le tendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlemens plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude , ni aux accens douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.

Le jeune coursier fait-il entendre le même hennissement , lorsqu'animé par les aiguillons de l'amour , il bondit furieux au milieu des jumens , et lorsque ses larges narines frémissent au bruit des armes , ou lorsqu'une autre émotion agite ses membres ?

Enfin les volatiles , les oiseaux de toute espèce , l'épervier , l'orfraie , le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer , varient tous leurs cris

Fluctibus in salsis victum vitamque petentes ,  
 Longè alias alio jaciunt in tempore voces ,  
 Et cùm de victu certant prædâque repugnant.

Et partim mutant cum tempestatibus unâ  
 Raucisonos cantus ; cornicum ut sæcla vetusta  
 Corvorumque greges , ubi aquam dicuntur et  
 imbres

Poscere , et interdum ventos aurasque vocare :  
 Ergò si varii sensus animalia cogunt ,  
 Muta tamen cùm sint , varias emittere voces ;  
 Quantò mortales magis æquum est tum po-  
 tuisse

Dissimiles aliâ atque aliâ res voce notare ?

Illud in his rebus tacitus ne fortè requi-  
 ras ,

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem  
 Primitùs ; indè omnis flammaram diditur  
 ardor ;

Multa videmus enim cœlestibus incita flam-  
 mis

Fulgere , cùm cœli donavit plaga vapores ;  
 Et ramosa tamen cùm ventis pulsa vacillans  
 Æstuat in ramos incumbens arboris arbor ,  
 Exprimitur validis extritus viribus ignis ,  
 Et micat interdum flammæ fervidus ardor ,  
 Matua dum inter se rami stirpesque teruntur :  
 Quorum utrumque dedisse potest mortalibus  
 ignem.

selon les circonstances , sur-tout quand ils disputent leur substance , ou qu'ils défendent leur proie ?

Il y en a même dont la voix rauque change avec les saisons. Telles sont les corneilles vivaces , et ces troupes de corbeaux dont les croassemens annoncent et appellent ( suivant l'opinion commune ) les vents, la pluie et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font proférer des sons différens , tout muets qu'ils sont , combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers ?

Maintenant , ô Memmius , pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement , sachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre , qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes , quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre ? Cependant comme on voit souvent un arbre touffu agité par les vents , s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre , au point que la collision devenant plus forte , en exprime des étincelles , et fait quelquefois briller des feux ardents au milieu de ce frottement mutuel des rameaux , on peut assigner au feu ces deux origines.

Indè cibum coquere ac flammæ mollire va-  
pore

Sol docuit, quoniam mitescere multa vide-  
bant

Verberibus radiorum atque æstu victa per  
agros ;

Inque dies magis hi victum vitamque priorem  
Commutare nobis monstrabant rebus et igni,  
Ingenio qui præstabant et corde vige-  
bant.

Condere cœperunt urbes arcemque locare  
Præsidium Reges ipsi sibi perfugiumque ;  
Et pecudes et agros divisere, atque dedere  
Pro facie cujusque et viribus ingenioque,  
Nam facies multum valuit, viresque vige-  
bant :

Posteriùs res inventa est, aurumque repertum,  
Quod facilè et validis et pulchris dempsit  
honorem :

*Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,  
Quàm libet et fortes et pulchro corpore creti.*

Quòd si quis verâ vitam ratione gubernet,  
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parçè  
Æquo animo : *neque enim est unquam penuria  
parvi :*

At claros se homines voluere esse atque po-  
tentes ,

Ut fundamento stabili fortuna maneret,  
Et placidam possent opulenti degere vitam :

Ensuite , les premiers hommes voyant que les rayons du soleil adoucissoient et mûrissoient toutes les productions terrestres , essayèrent de cuire et d'amolir leurs alimens par l'action de la flamme ; et ceux dont le génie étoit plus inventif et l'esprit plus pénétrant , introduisoient tous les jours , par le moyen du feu , de nouveaux changemens dans la nourriture et l'ancienne manière de vivre.

Alors les Rois commencèrent à bâtir des villes et à construire des forteresses , pour y trouver leur défense et leur asyle ; ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres , à proportion de la beauté , de la force du corps et des qualités de l'esprit ; car ces avantages naturels étoient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse ; on découvrit l'or , qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence ; car *la force et la beauté vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.*

Si l'on se conduisoit par les conseils de la raison , la suprême richesse seroit la modération et l'égalité d'ame ; car *on ne manque jamais quand on désire peu.* Mais les hommes ont voulu se rendre puissans et illustres , pour établir leur fortune sur des fondemens solides , et mener ainsi une vie tranquille

Nequicquam , quoniam ad summum succedere  
honorem

Certantes , iter infestum fecêre viai ,

Et tamen è summo quasi fulmen dejicit ictos

Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;

Ut satius multò jam sit parere quietum ,

Quam regere imperio res velle , et regna te-  
nere :

Proinde sine incassum defessi sanguine sudent ,

Angustum per iter luctantes ambitionis ;

Invidiâ quoniam , ceu fulmine , summa va-  
porant

Plerumque , et quæ sunt aliis magis edita  
cunque :

Quando quidem sapiunt alieno ex ore , pe-  
tuntque

Res ex auditis potiùs , quàm sensibus ipsis :

Nec magis id nunc est , nec erit mox , quàm  
fuit antè.

Ergò , regibus occisis , subversa jacebat

Pristina majestas soliorum et scepra superba ;

Et capitis summi præclarum insigne , cruen-  
tum ,

Sub pedibus volgi , magnum lugebat hono-  
rem :

*Nam cupidè conculcatur nimis antè metutum.*

Res itaque ad summam facem turbasque re-  
dibat ,

au sein de l'opulence. Vains efforts ! le concours de ceux qui aspirent à la grandeur , en a rendu la route périlleuse ; et s'ils arrivent au faite , l'envie , comme la foudre , les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement , que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité ? Laissez-les , ces malheureux , s'épuiser , se souiller de sang et de sueur , se débattre sur l'étroit sentier des honneurs , laissez-les , puisqu'ils ne voient pas que l'envie , semblable à la foudre , ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés , puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui , et ne désirent que sur parole , sans consulter leurs propres sens. Ce que les hommes sont aujourd'hui , ils le seront encore , ils l'ont toujours été.

Ainsi , après le meurtre des Rois , les débris des trônes et des sceptres demeuroient confondus dans la poussière , sans respect pour leur ancienne majesté ; et ces ornemens superbes de la tête des princes , foulés aux pieds des peuples et souillés de sang , paroisoient regretter leur ancienne place. Car *on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte*. L'autorité retourna donc alors au peuple et à la multi

Imperium sibi cùm ac summatum quisque pe-  
tebat :

Indè magistratum partim docuère creare ,  
Juraque constituère , ut vellent legibus uti ;  
Nam genus humanum defessum vi colere ævum ,  
Ex inimiciis languebat ; quò magis ipsum  
Sponte suâ cecidit sub leges artaque jura ;  
Acriùs ex irâ quòd enim se quisque parabat  
Ulcisci , quàm nunc concessum est legibus  
æquis ,

Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere  
ævum :

Undè metus maculat pœnarum præmia vitæ ;  
Circum retit enim vis atque injuria quemque ,  
Atque , undè exorta est , ad eum plerumque  
revertit ;

Nec facile est placidam ac pacatam degere  
vitam ,

Qui violat factis communia fœdera pacis ;  
Etsi fallit enim Divùm genus humanumque ,  
Perpetuò tamen id fore clam dissidere debet ;  
Quippe ubi se multi per somnia sæpe lo-  
quentes ,

Aut morbo delirantes procrâxe ferantur ,  
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Nunc quæ causa Deùm per magnas numina  
gentes

Pervolgârit , et ararum compleverit urbes ,

tude : comme chacun vouloit commander et s'ériger en souverain , on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats , on institua des lois auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes las de vivre sous l'empire de la violence , épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulières , eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice ; et comme le ressentiment portoit la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui , ils s'ennuyèrent de cet état de violence et d'anarchie ; de là cette crainte d'être puni , qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets ; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur , et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il se seroit caché aux Dieux et aux hommes , il doit être dans des alarmes continuelles que son délit ne soit découvert. Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui , en songe ou dans le délire d'une maladie , se sont souvent accusés eux-mêmes , et ont révélé des crimes qui avoient été tenus secrets pendant long-temps.

Maintenant , quelle cause a répandue chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des Dieux , a rempli les villes d'autels , a institué les cé-

Suscepiendaque curârit sollemnia sacra ,  
 Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' lo-  
 cisque ;  
 Undè etiam nunc est mortalibus insitus hor-  
 ror ,  
 Qui delubra Deûm nova toto suscitât orbi  
 Terrarum , et festis cogit celebrare diebus ,  
 Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum Divûm , mortalia  
 sæcla ,  
 Egregias animo facies vigilante videbant ,  
 Et magis in somnis mirando corporis auctu :  
 His igitur sensum tribuebant , propterea quòd  
 Membra movere videbantur , vocesque su-  
 perbas  
 Mittere , pro facie præclara et viribus amplis.  
 Æternamque dabant vitam , quia semper  
 eorum  
 Suppeditabatur facies et forma manebat  
 ( Et manet omninò ) et quòd tantis viribus  
 auctos  
 Non temerè ullâ vi convinci posse putabant.  
 Fortunisque idèd longè præstare putabant ,  
 Quòd mortis timor haud quemquam vexaret  
 eorum ,  
 Et simul in somnis quia multa et mira vi-  
 debant

rémonies religieuses , ces pompes augustes par-tout en usage aujourd'hui , et qui précèdent toutes les entreprises importantes ? Quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs dont les mortels sont pénétrés , qui tous les jours leurs font ériger aux Dieux de nouveaux temples sur toute la face de la terre , et célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'est pas difficile de rendre raison de ces opinions et de ces usages superstitieux.

C'est que les hommes , dès ces premiers temps , voyoient , même en veillant , des simulacres surnaturels , que l'illusion du sommeil exagéroit encore à leur imagination. Ils leur attribuoient du sentiment , parce qu'ils paroissoient mouvoir leurs membres , et parler d'un ton impérieux , proportionné à leur port majestueux et à leurs forces démesurées.

Ils les supposoient immortels , parce que ( comme la beauté des Dieux est inaltérable ) ces fantômes célestes se présentoient toujours à eux sous les mêmes traits , et parce qu'avec des forces aussi grandes , ils ne croyoient pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. Ils ne doutoient pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux , parce que la crainte de la mort ne leur inspiroit aucune alarme , et parce qu'ils leur voyoient en songe opérer

Efficere, et nullum capere ipsos indè laborem.

Præterca cœli rationes, ordine certo,  
 Et varia annorum cernebant tempora verti:  
 Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere  
 causas:

Ergò per fugium sibi habebant omnia Divis  
 Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

In cœloque Deûm sedes et templa loca-  
 runt,  
 Per cælum volvi quia sol et luna videntur,  
 Luna, dies et nox et noctis signa severa,  
 Nôctivagæque faces cœlis flammæque vo-  
 lantes,  
 Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina,  
 grando,  
 Et rapidi fremitus, et murmura magna mi-  
 narum.

O genus infelix humanum, talia Divis  
 Cùm tribuit facta, atque iras adjunxit acer-  
 bas!

Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque  
 nobis

Volnera, quas lacrymas peperêre minoribu'  
 nostris?

Nec pietas ulla est velatum sæpe videri

un grand nombre de merveilles, sans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, comme ils remarquoient l'ordre constant et régulier du ciel, et le retour périodique des saisons, sans pouvoir pénétrer les causes de ces phénomènes ; ils n'avoient d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux Dieux, et d'en faire les arbitres souverains de la nature et les dispensateurs de tous les événemens.

La demeure et le palais des immortels furent placés dans les cieux, parce que c'est là que le soleil et la lune paroissent faire leur révolution ; c'est de là que nous viennent le jour et la nuit, et les flambeaux errans qui brillent dans les ténèbres, les feux volans, les nuages, la rosée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle, et le tonnerre rapide, dont les longs murmures semblent annoncer la vengeance des Dieux.

O hommes infortunés, d'avoir attribué tous ces effets à la Divinité, et de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! que de gémissemens il leur en a dès-lors coûté ! que de plaies ils nous ont faites ! quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendans !

La pitié ne consiste pas à se tourner souvent, la

Vertier ad lapidem, atque omnes accedere  
ad aras,

Nec procumbere humi prostratum, et pandere  
palmas

Ante Deum delubra, nec aras sanguine multo  
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota;

Sed magè pacatâ posse omnia mente tueri :

Nam cùm suspicimus magni coelestia mundi  
Templa super, stellisque micantibus æthera  
fixum,

Et venit in mentem solis lunæque viarum;

Tunc aliis oppressa malis in pectore cura

Illa quoque expergefatum caput erigere iussit

Ecquæ fortè Deum nobis immensa potestas

Sit, vario motu quæ candida sidera verset;

Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,

Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,

Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi

Hunc tanti motus possint perferre laborem;

An divinitus æternâ donata salute,

Perpetuò possint ævi labentia tractu,

Immensi validas ævi contemnere vires.

Præterea cui non animus formidine Divum  
Contrahitur? cui non conrepunt membra pa-  
vore,

Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus

Contremit, et magnum percurrunt murmura  
coelum?

tête voilée , devant une pierre , à fréquenter tous les temples , à se prosterner contre terre , à élever ses mains vers les statues des Dieux , à inonder les autels du sang des animaux , et à entasser vœux sur vœux ; mais bien plutôt à regarder tous les évènements d'un œil tranquille. En effet , quand on contemple , au - dessus de sa tête , ces immenses voûtes du monde , et ce firmament parsemé d'étoiles ; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune , alors une inquiétude , que les autres maux de la vie sembloient avoir étouffée , se réveille tout-à-coup au fond des cœurs ; on se demande s'il n'y auroit pas quelque Divinité toute - puissante qui mût à son gré ces globes éclatans ? L'ignorance des causes rend l'esprit perplexé et vacillant. On recherche si le monde a eu une origine , s'il doit avoir une fin , jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier ; ou si , marqué par les Dieux du sceau de l'immortalité , il pourra , pendant une infinité de siècles , braver les efforts puissans d'une éternelle durée.

Mais outre cela , quel est l'homme dont le cœur ne soit pas pénétré de la crainte des Dieux , et dont les membres glacés d'effroi ne se traînent , pour ainsi dire , en rampant , lorsque la terre embrâsée tremble sous les coups redoublés de la foudre , lorsqu'un mur-

Non populi gentesque tremunt? regesque superbi

Conripiunt Divûm percussi membra timore ,  
Ne quod ob admissum fœdè dictumve superbè ,

Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum ?  
Summa etiam cùm vis violenti per mare venti  
Induperatorem classis super æquora verrit ,  
Cum validis pariter legionibus atque elephantis ,

Non Divûm pacem votis adit , ac prece quæsit  
Ventorum pavidus paces animasque secundas ?  
Nequicquam ; quoniam violento turbine sæpe  
Conreptus nihilo fertur minùs ad vada lethi :  
Usque adeò res humanas vis abdita quædam  
Obterit , et pulchros fascas sævasque secures  
Proculcare , ac ludibrio sibi habere videtur.  
Denique sub pedibus tellus cùm tota vacillat ,  
Concussæque cadunt urbes , dubiæque minantur ,

Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla ,  
Atque potestates magnas , mirasque relinquunt  
In rebus vires Divûm , quæ cuncta gubernent ?

Quod superest , æs atque aurum ferrumque  
reperitum est ,

Et simul argenti pondus plumbique potestas ,  
Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremârat ,

mure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples et les nations ne sont-ils pas consternés ? Et le superbe despote , frappé de crainte , n'embrassait-il pas étroitement les statues de ses Dieux , tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expié toutes ses actions criminelles , tous ses ordres tyraniques ? Et quand les vents impétueux , déchainés sur les flots , balaient devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants , ne tâche-t-il pas d'appaiser la Divinité par ses vœux , et d'obtenir , à force de prières , des vents plus favorables ? Mais en vain. Emporté par un tourbillon violent , il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue des événemens humains , et paroît se plaîre à fouler aux pieds la hache et les faisceaux. Enfin quand la terre entière vacille sous nos pieds , quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine , est-il surprenant que l'homme , plein de mépris pour sa foiblesse , reconnoisse une puissance supérieure , une force surnaturelle et divine qui règle à son gré l'univers ?

Au reste , l'or et l'argent , l'airain , le fer et le plomb ont été découverts , quand le feu eut consumé de vastes forêts sur les montagnes ; soit par la chute de la foudre , soit que les hommes en combattant dans les

Montibus in magnis , sen coeli fulmine misso ;  
 Sive quòd inter se bellum sylvestre gerentes ,  
 Hostibus intulerant ignem , formidinis ergo ;  
 Sive quod , inducti terræ bonitate , volebant  
 Pandere agros pingues, et pascua reddere rura ;  
 Sive feras interficere , et ditescere prædâ :  
 Nam focâ atque igni priùs est venarier  
 ortum ,

Quàm sepire plagis saltum canibusque ciere :  
 Quidquid id est , quâcunqne è causâ flammeus  
 ardor

Horribili sonitu silvas exederat altis  
 Ab radicibus , et terram percoxerat igni ;  
 Manabat venis ferventibus , in loca terræ  
 Concava conveniens , argenti rivus et auri ,  
 Æris item et plumbi ; quæ cùm concreta vi-  
 debant

Posterius claro in terris splendere colore ;  
 Tollebant nitido capti lævique lepore ;  
 Et simili formata videbant esse figurâ ,  
 Atque lacunarum fuerant vestigia cuique ;  
 Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore ,  
 Quamlibet in formam et faciem decurrere re-  
 rum ,

Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse  
 Mucronum duci fastigia procudendo ,  
 Ut sibi tela parent silvasque excidere possint ,  
 Materiem lævare , dolare , ac radere tigna ,

bois , employassent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; soit qu'engagés par la bonté du sol , ils voulussent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; soit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces , et s'enrichir de leurs dépouilles. Car on se servoit pour la chasse de fossés et de feu , avant d'entourer les bois de filets , et de les battre avec une meute. Quoi qu'il en soit , quelle qu'ait été la cause de l'incendie , quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine et cuit la terre par son ardeur , des ruisseaux d'or et d'argent , d'airain et de plomb , après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe , se rassemblèrent dans les cavités , et s'y étant durcis et consolidés , on les vit briller ensuite au sein de la terre , et on les recueillit avec soin à cause de leur éclat et de leur beauté. On remarqua qu'ils avoient la même forme que les cavités d'où on les tiroit , ce qui fit conjecturer qu'on pouvoit , en les fondant au feu , leur faire prendre toutes les formes et les figures possibles , et en les frappant , les étendre , les amincir et les armer même d'une pointe aiguë ; on vit qu'alors ils étoient propres à faire des armes , à couper des forêts , à polir et à façonner les matériaux , à équarrir les poutres , à percer , à excaver , à creuser. On voulut d'abord employer l'or et l'argent aux mêmes usages que l'airain ; mais on ne put y

Et terebrare etiam ac pertundere perque forare:  
Nec minùs argento facere hæc auroque para-  
bant,

Quàm validi primùm violentis viribus æris;  
Nequicquam, quoniam cedebat victa potestas,  
Nec poterat pariter durum sufferre laborem;  
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat  
Propter inutilitatem, hebeti mucrone retusum;  
Nunc jacet æs, aurum in sūmmum successit  
honorem:

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum;  
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;  
Porrò aliud succedit et è contemptibus exit,  
Inque dies magis appetitur, floretque repertum  
Laudibus, et miro est mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta  
Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi:  
Arma antiqua manus, ungues dentesque fue-  
runt,

Et lapides et item silvarum fragmina rami,  
Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita  
primùm:

Posteriùs ferri vis est ærisque reperta;  
Et prior æris erat quàm ferri cognitus usus;  
Quò facilis magis est natura et copia major:  
Ære solum terræ tractabant, æreque belli  
Miscebant fluctus, et volnera vasta sercebant,

réussir. Ces deux métaux n'avoient pas assez de consistance, et ne pouvoient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers temps ; et l'or dont la pointe s'émoussoit trop facilement, fut négligé comme un métal inutile. Aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne, et l'or s'est emparé de toute la considération. Ainsi la révolution des siècles change le sort de tous les êtres. On méprise ce qu'on estimoit ; on attache de la valeur à ce qu'on dédaignoit ; on le désire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges ; il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner par vous-même comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étoient les ongles, les mains, les dents, les pierres et les branches d'arbres, ensuite la flamme et le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que long-temps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain. Mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il étoit plus aisé à travailler et plus commun. C'étoit avec l'airain qu'on labouroit la terre ; c'étoit avec l'airain qu'on livroit les combats, qu'on semoit la mort et qu'on s'empa-

Et pecus atque agros adimebant ; nam faciliè  
ollis

Omnia cedebant armatis nuda et inerma :

Indè minutatim processit ferreus ensis ,

Versaque in opprobrium species est falcis  
ahenæ ;

Et ferro cœpère solum proscindere terræ ,

Exæquataque sunt crepèri certamina belli.

Et prius est armatum in equi conscendere  
costas ,

Et moderarier hunc frænis , dextrâque vigere ,

Quàm bijugo curru belli tentare pericla ;

Et bijugo prius est , quàm bis conjungere bi-  
nos ,

Et quàm falciferos inventum ascendere currus :

Indè boves Lucas turrato corpore tetros

Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni

Sufferre , et magnas Martis turbare catervas :

Sic alid ex alio peperit discordia tristis ,

Horribile humanis quod gentibus esset in armis ;

Inque dies belli terroribus addidit augmen :

Tentârunt etiam tauros in mœnere belli ,

Expertique sues sævos sunt mittere in hostes ;

Et validos Parthi præ se misère leones ,

Cum ductoribus armatis sævisque magistris ,

Qui moderarier hos possent vinclisque tenere :

Nequicquam , quoniam permistâ cæde calentes ,

Turbabant sævi nullo discrimine turmas ,

roit des troupeaux et des champs. Nud et sans défense , pouvoit-on résister à des gens armés ? Insensiblement le fer se convertit en épée ; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le sol , et qu'on décida le sort des batailles dont les événemens sont si incertains.

On imagina de presser les flancs du coursier , et de régler ses mouvemens avec les rênes , en combattant de la main droite , avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux chevaux ; et cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers , et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours , et dont la trompe flexible se replie comme un serpent , à supporter les blessures et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de destruction , en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dressa au meurtre les sangliers cruels. Les Parthes se firent précéder par des lions effrayans , avec des conducteurs armés , maîtres terribles , destinés à modérer leur ardeur , et à les tenir dans les chaînes. Mais en vain. Ces redoutables animaux , échauffés par le sang et le car-

Terrificas capitum quatientes undique cristas ;  
Nec poterant equites fremitu perterrita equo-  
rum

Pectora mulcere , et frænis convertere in hos-  
tes :

Inritata læ jaciebant corpora saltu  
Undique , et advorsùm venientibus ora pete-  
bant ,

Et nec-opinantes à tergo diripiebant ,  
Dplexæque dabant in terram volnere vinc-  
tos ,

Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis ;  
Jactabantque sues tauri pedibusque terebant ,  
Et latera ac ventres hauribant subter equorum  
Cornibus ad terramque minanti mente rue-  
bant.

At validis socios cædebant dentibus apri ,  
Tela infracta suo tingentes sanguine sævi ,  
Permistasque dabant equitum peditumque rui-  
nas.

Nam transversa feros exhibant dentis adactus  
Jumenta , aut pedibus ventos erecta petebant ;  
Nequicquam , quoniam à nervis succisa vi-  
deres

Concidere , atque gravi terram consternere  
easu :

Sic quos antè domi domitos satis esse puta-  
bant ,

nage , portoient le trouble par-tout indistinctement , et faisoient flotter de tous côtés leurs monstrueuses crinières. Les cavaliers ne pouvoient rassurer leurs coursiers de l'effroi que leur causoient ces affreux rugissemens , ni les faire avancer , à l'aide du mors , vers l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançoient en bondissant d'une armée à l'autre , présentoient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencontroient ; attaquoient leur proie par-derrière , la faisoient tomber sous leurs coups , et la déchiroient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevoient et fouloient aux pieds les sangliers , plongeoiient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des coursiers , et les menaçoient encore après les avoir terrassés. Les sangliers , de leur côté , faisoient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses ; ils teignoient de leur sang les traits brisés sur leur peau , et irrités de nouveau par ces blessures , ils confondoient sous leurs coups les cavaliers et les fantassins. En vain les chevaux se détournoient de la direction de leurs dents , et se dressoiient sur leurs pieds de derrière : vous auriez vu leurs jarrêts tranchés en un moment , abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux , qu'on croyoit avoir domptés par les exercices domestiques , on les voyoit au milieu de l'action , des blessures , des cris , de la

Efferviscere cernebant in rebus agundis ,  
 Volneribus , clamore , fugâ , terrore , tumultu :  
 Nec poterant ullam partem reducere eorum :  
 Diffugiebat enim varium genus omne fera-  
 rum :

Ut nunc sæpe boves Lucæ , ferro malè maclæ ,  
 Diffugiunt , fera facta suis cùm multa dedere :  
 Sic fuit , ut facerent : sed vix adducor , ut  
 antè ,

Non quierint animo præsentire atque videre ,  
 Quàm commune malum fuerat foedumque fu-  
 turum :

Et magis id possis factum contendere in omni ,  
 In variis mundis , varia ratione creatis ,  
 Quàm certo atque uno terrarum quolibet orbi :  
 Sed facere id non tam vincendi spe volue-  
 runt ,

Quàm dare , quod gement hostes , ipsique  
 perire ,

Qui numero diffidebant , armisque vacabant.

Nexilis antè fuit vestis : quàm textile teg-  
 men :

Textile post ferrum est ; quia ferro tela pa-  
 rantur :

Nec ratione aliâ possunt tam lævia gigni  
 Insilia , ac fusi , et radii , scapique sonantes ,

Et facere antè viros lanam Natura coëgit ,  
 Quàm muliebre genus ; nam lon, è præstat in  
 arte ,

suite, de la terreur et du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il étoit impossible d'en ramener aucun, ils se dispersoient chacun de son côté. En un mot, ils faisoient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphans blessés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me persuader que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteroient pour eux de cet usage, avant d'en avoir été les victimes, et j'aime-rois autant que vous en fissiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée. Mais ceux qui se défioient de leur nombre, et qui n'avoient pas d'autres armes, voulurent en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

On nouoit les vêtemens avant d'en faire des tissus. L'art du tisserand suivit la découverte du fer. C'étoit avec le fer seul qu'on pouvoit se procurer des instrumens aussi délicats que la marche, le fuseau, la navette et la lame.

La Nature força les hommes à travailler la laine, avant d'employer les femmes à ces ouvrages; parce

Et solertius est multò genus omne virile :  
 Agricolaè donec vitio vertère severi ,  
 Ut muliebribus id manibus concedere vellent ;  
 Atque ipsi potiùs durum sufferre laborem ;  
 Atque opere in duro durarent membra , ma-  
 nusque.

At specimen sationis , et insitionis origo  
 Ipsa fuit rerum primùm Natura creatrix :  
 Arboribus quoniam bascæ , glandesque caducæ  
 Tempestiva dabant pullorum examina subter.  
 Undè etiam libitum est stirpes committere  
 ramis ,

Et nova desodere in terram virgulta per agros :  
 Indè aliam atque aliam culturam dulcis agelli  
 Tentabant, fructusque feros mansuescere terrâ  
 Cernebant indulgendo , blandèque colendo :  
 Inque dies magis in montem succedere sylvas  
 Cogebant , infraque locum concedere cultis :  
 Prata , lacus , rivos , segetes , vinetaque læta  
 Collibus et campis ut haberent , atque olea-  
 rum

Cærulea distinguens inter plaga currere posset  
 Per tumulos , et convalles , camposque pro-  
 fusa :

Ut nunc esse vides vario distincta lepore  
 Omnia , quæ pomis intersita dulcibus ornant ,

que les hommes sont plus industrieux et plus propres à exceller dans les arts. Mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime , ils abandonnèrent cette occupation aux mains des femmes , et gardèrent pour eux les travaux les plus pénibles , les exercices les plus propres à endurcir et à fortifier leurs membres.

Ce fut encore la Nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter et de greffer , en leur montrant les graines et les glands , qui , chacun dans leur saison , produisoient , sous les arbres d'où ils étoient tombés , un nouvel essaim d'arbustes. Ce fut sur ce modèle qu'ils essayèrent d'insérer dans les rameaux des rejetons d'une nature différente , et de planter de nouveaux arbustes dans les champs. Ils faisoient ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres , et voyoient les fruits les plus sauvages s'adoucir , avec des soins et de tendres ménagemens. Ils forcèrent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts , et de céder à la culture les lieux inférieurs , afin que les colines et les plaines ne fussent plus occupées que par les prairies , les lacs , les ruisseaux , les moissons et les vignobles , au milieu desquels serpentoient de longues rangées d'olivier , dirigées dans toute l'étendue des colines , des monticules et des plaines. Ainsi nous voyons encore

Arbustisque tenent felicibus obsita circum.

At liquidas avium voces imitarier ore  
 Antè fuit multò , quàm lævia carmina cantu  
 Concelebrare homines possent , auresque ju-  
 vare :

Et Zephyri cava per calamorum sibila pri-  
 mùm

Agrestes docuère cava inflare cicutas.  
 Indè minutatim dulces didicère quærelas ,  
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentùm ,  
 Avia per nemora , ac sylvas saltusque reperta ,  
 Per loca pastorum deserta , atque otia dia.  
 Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas  
 In medium , ratioque in luminis eruit oras.  
 Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant  
 Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.  
 Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli  
 Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ :  
 Non magnis opibus jucundè corpora habe-  
 bant ;

Præsertim cùm tempestas ridebat , et anni  
 Tempora pingebant viridantes floribus herbas :  
 Tum joca , tum sermo , tum dulces esse ca-  
 chiini

Consuêrant ; agrestis enim tum musa vigebat :  
 Tum caput atque humeros plexis redimere  
 coronis ,

aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers , offrir à l'œil une variété agréable.

On imitoit avec la voix le gazouillement des oiseaux , long-temps avant que des vers harmonieux , soutenus des charmes de la mélodie , flattassent les oreilles. Le sifflement excité par les zéphirs dans le creux des roseaux , apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte , animée par des doigts agiles , et accompagnée de la voix , fit entendre ses douces plaintes. Son usage fut découvert dans les forêts écartées , dans les bois , dans les solitudes , et on la doit au doux loisir des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux différens arts , et le génie les perfectionne. Ces amusemens innocens charmoient leurs ennuis , à la suite d'un repas frugal , dans ces momens où le repos est délicieux ; souvent même , étendus en cercle sur un tendre gazon , au bord d'un ruisseau , à l'ombre d'un arbre élevé , ils se procuroient à peu de frais des plaisirs simples et purs , sur-tout dans la riante saison , quand le printemps animoit la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors , au milieu des ris , des jeux , des doux propos , leur muse agreste prenoit son essor. La gaieté leur inspiroit d'orner leurs têtes et leurs épâules de couronnes de fleurs et de guirlandes de feuillages , et leurs pieds rustiques

Floribus et foliis lascivia læta monebat ;  
 Atque extrà numerum procedere membra mo-  
 ventes

Dūriter , et duro terram pede pellere matrem :  
 Undè oriebantur risus dulcesque cachinni,  
 Omnia quod nova tum magis hæc , et mira vi-  
 gebant ;

Et vigilantibus hinc aderant solatia somni ,  
 Ducere multimodis voces , et flectere cantus ,  
 Et superà calamos unco percurrere labro .  
 Undè étiam vigiles nunc hæc accepta tuentur ,  
 Et numerum servare genus didicère ; neque  
 lilo .

Majorem interèa capiunt dulcedini' fructum ,  
 Quàm sylvestre genus capiebat terrigenarum .

Nam quod adest præstò , nisi quid cognovi-  
 mus antè ,

Suavius , in primis placet , et pollere videtur ;  
 Posteriorque ferè melior res , illa reperta  
 Perdit , et immutat sensus ad pristina quæque .  
 Sic odium cœpít glandis ; sic illa relicta  
 Strata cubilia sunt herbis , et frondibus aucta .  
 Pellis item cecidit ; vestis contempta ferina est :  
 Quam reor invidiâ tali tunc esse repertam ,  
 Ut lethum insidiis , qui gessit primus , obiret ;  
 Et tandem inter eos distractum , sanguine  
 multo

Dispersisse , neque in fructum convertere quisse .

frappoient lourdement , sans souplesse et sans mesure , cette terre , leur mère commune. De là naissoient de douces risées et d'innocens éclats , parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendoit plus piquans. On se consoloit de l'insomnie , en pliant sa voix à des accens variés , ou en promenant ses lèvres serrées sur des chalumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos amusemens pendant la veillée : nous connoissons les règles de l'harmonie ; mais , avec plus de ressources , nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitans des forêts , tous enfans de la terre.

Car le bien présent obtient la préférence , si nous n'avons rien connu de supérieur auparavant. Mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes , et change entièrement nos goûts. Ainsi nous avons dédaigné le gland : nous avons renoncé à ces simples couches de feuilles et de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces sont tombées de même dans le mépris. Cependant , je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement grossier n'ait été l'objet de la jalousie générale ; que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahison , et n'aient partagé entr'eux sa dépouille sanglante , sans en jouir eux-mêmes.

Tunc igitur pelles , nunc aurum , et purpura curis

Exercent hominum vitam , belloque fatigant.

Quò magis in nobis , ut opinor , culpa residit :

Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat

Terrigenas : at nos nil lædit veste carere

Purpureâ , atque auro , signisque ingentibus aptâ ;

Dum plebeia tamen sit , quæ defendere possit.

Ergò hominum genus incassum , frustra que laborat ;

Semper et in curis consumit inanibus ævum.

Nimirum quia non cognovit , quæ sit habendi

Finis , et omninò quoad crescat vera voluptas ;

Idque minutatim vitam provexit in altum ,

Et belli magnos commovit funditùs æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum

Sol et luna suo lustrantes lumine circum ,

Perdocuère homines annorum tempora verti ;

Et certâ ratione geri rem , atque ordine certo.

Jam validis septi debebant turribus ævum ,

Et divisa colebatur , discretaque tellus :

Tum mare velivolum florebat navibus pandis :

Auxilia , et socios jam pacto foedere habebant ,

C'étoient donc jadis de simples peaux ; c'est aujourd'hui l'or et la pourpre qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables que ces enfans de la terre. Ils étoient nus ; la toison des animaux leur étoit nécessaire contre le froid. Mais à nous , qu'importe l'or, la pourpre et les riches broderies , quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune ? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain ; il consume ses jours dans des soins superflus , parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité , parce qu'il ne connoît pas les limites au-delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse , et suscité tant de guerres cruelles qui bouleversent la société.

Le soleil et la lune , ces deux globes éclatans qui promènent alternativement leur lumière dans le riche palais des cieus , ont fait connoître aux hommes la vicissitude constante des saisons , et l'ordre invariable qui règne dans la nature.

Déjà l'homme vivoit sous l'abri de ses tours et de ses forteresses. La terre étoit divisée entre ses habitans , la culture florissante , la mer couverte de voiles innombrables , les nations unies d'intérêts et liées par des traités , lorsque les poètes , par leurs chants , trans-

Carminibus cùm res gestas cœpere poëtæ  
Tradere, nec multò priù' sunt elementa re-  
perta.

Propterea, quid sît priùs actam, respicere  
ætas

Nostra nequit, nisi quâ ratio vestigia mons-  
trat.

Navigia, atque agri culturas, mœnia, leges,  
Arma, vias, vestes, et cœtera de genere  
horum,

Præmia, delicias quoque vitæ funditùs omnes,  
Carmina, picturas, et dædala signa polire,  
Usus, et impigræ simul experientia mentis  
Paulatim docuit pedetentim progredientes.

Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas  
In medium, ratioque in luminis eruit oras.  
Namque alið ex alio clarescere corde videmus  
Artibus, ad summum donec venêre cacumen.

*Finis Libri quinti.*

mirent les événemens à la postérité. L'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens temps, d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

La Navigation, l'Agriculture, l'Architecture, la Jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la Poésie, la Peinture, la Sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le temps amène pas à pas les découvertes, l'industrie en accélère les progrès, et le génie y porte sans cesse un nouveau jour, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

*Fin du Livre cinquième.*

S U J E T

D U

S I X I E M E L I V R E.

**C**E Chant qui est consacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Epicure, et l'exposition du sujet que le Poète va traiter ; sujet d'autant plus important, qu'il est selon lui, la principale source de la superstition parmi les hommes. Il entre donc en matière, développe au long les causes du tonnerre, des éclairs, de

la foudre, et conclut de ces explications que ce n'est pas Jupiter qui lance les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phénomène est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'atmosphère. De la foudre, il passe aux trombes qui sont occasionnées à peu près par les mêmes causes, et dont il distingue deux espèces : des trombes de mer, fléau terrible pour les Navigateurs ; et des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Ensuite, après avoir traité de la formation des nuages, de la pluie

*et de l'arc-en-ciel , il descend aux phénomènes terrestres , recherche les causes des tremblemens de terre , explique pourquoi la mer ne déborde jamais , d'où viennent les éruptions de l'Etna , les crues périodiques du Nil , et ces exhalaisons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes , aux quadrupèdes et aux oiseaux. De là il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hiver , sur les propriétés singulières de quelques fontaines , et sur la vertu attractive et communicative de l'aiman. Il traite enfin des maladies*

*contagieuses et pèstilentièlles , et termine ce morceau par une description de la peste , qui ravagea l'Attique du temps de la guerre du Péloponèse , et dont Thucydide nous a conservé les détails.*

---

---

T I T I  
L U C R E T I I C A R I  
D E  
R E R U M N A T U R A.

---

L I B E R S E X T U S.

**P**RIMÆ frugiferos foetus mortalibus ægris  
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,  
Et recreaverunt vitam legesque rogârunt ;  
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ ,  
Cùm genuêre virum tali cum corde repertum ,  
Omnia veridico qui quondam ex ore pro-  
fudit ,  
Cujus et extincti , propter divina reperta ,  
Divulgata vetus jam ad coelum gloria fertur.

Nam cùm vidit hic , ad victum quæ fla-  
gitat usus ,  
Et per quæ possent vitam consistere tutam ,  
Omnia jam fermè mortalibus esse parata ,

---

---

LUCRECE.  
DE LA  
NATURE DES CHOSES.

---

LIVRE SIXIEME.

C'EST Athènes, cette ville si fameuse, qui, la première, fit connoître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce fameux sage, dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, et dont la gloire, victorieuse du trépas, est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin et la conservation, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfans bien nés, n'en étoient

Divitiis homines et honore et laude potentes  
 Affluere , atque bonâ natorum excellero famâ ,  
 Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia  
     corda ,

Atque animum infestis cogi servire quærelis ;  
 Intellexit , ibi vitium vas efficere ipsum ,  
 Ômniaque illius vitio corrumpierint intùs ,  
 Quæ conlata foris et commoda cunque ve-  
     nirent ;

Partim quòd fluxum pertusumque esse videbat ,  
 Ut nullâ posset ratione explerier unquam ;  
 Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore  
 Omnia cernebat , quæcunque receperat intùs.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis ,  
 Et finem statuit cupidinis atque timoris ,  
 Exposuitque bonum summum quò tendimus  
     omnes

Quid foret , atque viam monstravit tramite  
     prono

Quà possemus ad id recto contendere cursu ,  
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim ,  
 Quòd flueret Naturæ vi , varièque volaret ,  
 Seu casu , seu vi , quòd sic Natura parâsset ;  
 Et quibus è portis occurri cuique deceret ;  
 Et genus humanum frustra plerumque pro-  
     bavit

Volvère curarum tristes in pectore fluctus :  
 Nam veluti pueri trepidant , atque omnia cæcis

pas moins la proie de chagrins intérieurs, et ne pouvoient s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venoit du vase même, qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que, perméable et privé de fond, il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit qu'intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses désirs, le guérit de ses alarmes, lui fit connoître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels, et qui viennent assaillir l'homme, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature; il lui apprit de quel côté l'ame doit se mettre en défense contre leurs assauts, et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fonds d'elle-même. Car si les enfans s'éffraient de tout pendant la nuit, nous-mêmes, en

In tenebris metuunt ; sic nos in luce timemus  
Interdum , nihilò quæ sunt metuenda magis ,  
quàm

Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque fu-  
tura :

Hunc igitur terrorem animi , tenebràsque ne-  
cesse est ,

Non radii solis , nec lucida tela diei

Discutiant , sed Naturæ species ratioque ;

Quò magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa  
Esse , et nativo consistere corpore coelum ,  
Et quæcunque in eo fiunt fientque , necesse  
Esse ea dissolvi , quæ restant percipe porrò ;  
Quandoquidem semel insignem conscendere  
currum

Vincendi spes hortata est , atque obvia cursu  
Quæ fuerant , sunt placato conversa furore.

Cætera quæ fieri in terris cœloque tuentur  
Mortales , pavidis cùm pendent mentibu'  
sæpe ,

Efficiunt animos humiles formidine Divùm ,  
Depressosque premunt ad terram , propterea  
quòd

Ignorantia causarum conferre Deorum  
Cogit ad imperium res , et concedere regnum et  
Quorum operum causas nullâ ratione videre

plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres, il est besoin non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature. Livrons-nous-y donc, ô Memmius, avec une nouvelle ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte, ne peuvent échapper à la dissolution. Ecoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'oposoient à ma course, sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomènes que les mortels aperçoivent au ciel et sur la terre, tiennent leurs âmes suspendues par l'effroi, humiliées sous le joug servile des Dieux et courbées de plus en plus vers la terre; parce que l'ignorance des causes les force d'assujettir la Nature à l'empire des Dieux, de leur abandonner le sceptre du monde, et de rapporter à une puissance surnaturelle les opérations dont ils ne peuvent concevoir

Possunt, hæc fieri divino numine rentur :  
 Nam bene qui didicêre Deos securum agere  
 ævum ,

Si tamen interea mirantur , quâ ratione  
 Quæque geri possint , præsertim rebus in illis  
 Quæ superâ caput ætheriis cernuntur in oris ,  
 Rursus in antiquas referuntur religiones ,  
 Et dominos acres adciscunt , omnia posse  
 Quos miseri credunt , ignari quid queat esse ,  
 Quid nequeat , finita potestas denique cuique  
 Quânam sit ratione atque altè terminus hæ-  
 rens ;

Quò magis errantes totâ regione feruntur.

Quæ nisi respuis ex animo longèque re-  
 mittis ,

Dîs indigna putando alienaque pacis eorum ,  
 Delibrata Deûm per te tibi numina sancta  
 Sæpe aderunt ; non quòd violari summa Deûm  
 vis

Possit, ut ex irâ poenas petere imbibat acres ;  
 Sed quia tute tibi placidâ cum pace quietos  
 Constitues magnos irarum volvere fluctus ,  
 Nec delubra Deûm placido cum pectore adibis ,  
 Nec de corpore quæ sancto simulacra feruntur  
 In mentes hominum , divinæ nuntia formæ ,  
 Suscipere hæc animi tranquillâ pace valebis :  
 Indè videre licet , qualis jam vita sequatur.

le jeu. Ceux même à qui l'on a répété que les Dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchissant aux causes des phénomènes de la nature, et sur-tout en élevant les yeux au-dessus de leurs têtes vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir suprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être. Voilà la première erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si vous n'écartez loin de votre esprit ces préjugés, si vous ne regardez de pareils soins comme indignes des Dieux; et comme incompatibles avec le calme dont ils jouissent, ces Divinités saintes, dont vous troublez l'éternel équilibre, se présenteront sans cesse à vous : non que ces êtres supérieurs soient sensibles aux offenses, et cherchent à signaler leur courroux par un châtement terrible, mais parce que vous serez persuadé, qu'au sein du calme et de la paix, ils roulent dans leurs âmes les flots du ressentiment. Vous n'entrerez plus sans frayeur dans les temples des Dieux, et les simulacres émanés de leurs augustes corps, ne vous présenteront leurs images divines qu'en troublant la paix de votre cœur. De-là que de maux pour le reste de vos jours !

Quam quidem ut à nobis ratio verissima  
 longè  
 Rejiciat, quanquam sunt à me multa profata,  
 Multa tamen restant, et sunt ornanda poli-  
 tis  
 Versibus, et ratio cœli speciesque tenenda;  
 Sunt tempestates et fœmina clara canenda,  
 Quid faciant et quâ de causâ quæque fe-  
 rantur,  
 Ne trepides cœli divisis partibus amens,  
 Undè volans ignis pervenerit, aut in utram  
 se  
 Verterit hinc partem, quo pacto per loca septa  
 Insinuârit, et hinc dominatus ut extulerit se;  
 Quorum operum causas nullâ ratione videre  
 Possunt, ac fieri divino numine rentur:  
 Tu mihi supremæ prescripta ad candida cal-  
 cis  
 Currenti, spatium præmonstra, callida Musa  
 Calliope, requies hominum Divûmque vo-  
 luptas,  
 Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.  
 Principiò tonitru quatiuntur cœrula cœli,  
 Propterea quia concurrunt sublimè volantes  
 Ætheriæ nubes contrâ pugnantibu' ventis;  
 Nee fit enim sonitus cœli de parte serenâ;  
 Verùm ubicunque magis denso sunt agmine  
 nubes,

La Philosophie , pour écarter un pareil sort, vous a déjà dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Il faut vous expliquer les divers phénomènes du ciel, vous faire connoître la cause et les effets de la foudre et des tempêtes ; de peur que , follement superstitieux, vous ne partagiez le ciel en différentes régions, pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, et comment elle s'en est échappée victorieuse ; effets naturels, que les hommes attribuent aux Dieux, parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope, Muse ingénieuse, qui délasses les hommes et réjouis les Dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carrière, afin que, sous ta conduite, je pare mon front d'une couronne immortelle et glorieuse !

La voûte azurée du firmament est ébranlée par le tonnerre, lorsque les nuages aériens, poussés par des vents contraires, s'entre-choquent dans les régions supérieures. Le son ne part jamais d'un endroit secret du ciel ; mais par-tout où l'amas des nuages est

Tum magis hinc magno fremitus fit murmure  
sæpe.

Præterea neque tam condenso corpore nubes  
Esse queunt, quàm sunt lapides ac tigna; ne-  
que autem

Tam tenues, quam sunt nebulæ fumique vo-  
lantes;

Nam aut cadere abrupto deberent pondere  
pressæ,

Ut lapides, aut, ut fumus, constare nequirent,  
Nec cohibere nives gelidas et grandinis imbres.

Dant etiam sonitum patuli super æquora  
mundi,

Carbasus ut quondam magnis intenta theatris  
Dat crepitum malos inter jactata trabesque;

Interdum percussa furit petulantibus euris,

Et fragiles sonitus chartarum comeditatur;

Id quoque enim genus in tonitru cognoscere  
possis,

Aut ubi suspensam vestem chartasve volantes  
Verberibus venti versant planguntque per  
auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam con-  
currere nubes

Frontibus adversis possint, quàm de latere ire

Diverso mota radentes corpori' tractum;

Aridus undè aures terget sonus ille; diuquo

Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

plus condensé , là se fait ordinairement entendre un bruit plus fort , un murmure plus effrayant.

Outre cela , les nuages ne peuvent être ni une masse aussi dense que les pierres et les solives , ni un fluide aussi délié que le brouillard et la fumée : dans le premier cas , ils devroient tomber , comme les pierres , par l'impulsion de leur pesanteur ; dans le second , ils n'auroient pas plus de consistance que la fumée , et ne pourroient retenir les neiges ni la grêle.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit semblable à celui de ces voiles immenses qui flottent le long des poutres et des colonnes de nos théâtres. D'autrefois , rompus par la violence des vents , ils imitent le son clair du papier qui se déchire ( comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre ) ou le bruit d'un vêtement suspendu , d'une feuille volante que l'aquilon , par ses coups répétés , agite et fait retentir dans les airs.

En effet , il arrive quelquefois que les nuages , au lieu de se heurter de front , se pressent latéralement , et s'effleurent par des mouvemens opposés , dans toute leur longueur ; d'où naît un bruit sec , qui froisse l'oreille et se propage long-temps , jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espèce de défilé.

Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur  
 Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente  
 Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,  
 Cùm subito validi venti conlecta præcella  
 Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem,  
 Turbine versanti magis ac magis undique  
 nubem

Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum:  
 Post ubi commovit vis ejus et impetus acer,  
 Tum perterricrepo sonitu dat missa frago-  
 rem;

Nec mirum, cùm plena animæ vesicula parva  
 Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.

Est etiam ratio, eùm venti nubila perflant,  
 Cur sonitus faciant; etenim ramosa videmus  
 Nubila sæpe modis multis atque aspera ferri;  
 Scilicet ut crebram silvam cùm flamina Cauri  
 Perflant, dant sonitum frondes ramique fra-  
 gorem.

Fit quoque ut interdum validi vis incita  
 vent:

Perscindat nubem perfringens impete recto;  
 Nam quid possit ibi flatus manifesta docet  
 res;

Hic, ubi lenior est, in terrâ cùm tamen alta  
 Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Il y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la Nature avec de si horribles tremblemens , qu'on croiroit que les voûtes du monde , détachées tout-à-coup , volent en éclats de toutes parts. C'est qu'alors un ouragan impétueux , engouffré dans les nuages , se débat dans la prison où il est captif ; tourbillon rapide , qui , par des efforts redoublés , condense la nue , en resserre les flancs , en creuse le centre. Lorsqu'enfin sa violence et son impétuosité lui ont ouvert une issue , le vent s'échappe avec un horrible fracas ; phénomène peu surprenant , puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air , produit un son à peu près semblable.

On peut encore expliquer d'une autre manière le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages. Nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale et divisée , pour ainsi dire , en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles et les branches d'une épaisse forêt , agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents crève le nuage , en venant le frapper directement et avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures , puisqu'ici bas , où leur action est plus modérée , ils déracinent et emportent sans peine les plus grands arbres.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi  
murmur

Dant infringendo graviter; quod item fit in  
altis

Fluminibus, magnoque mari, cum frangitur  
æstu.

Fit quoque ubi è nube in nubem vis in-  
cidit ardens

Fulminis, hæc multo si fortè humore recepit  
Ignem, continuo ut magno clamore trucidet;  
Ut calidis candens ferrum è fornacibus olim  
Stridit, ubi in gelidum properè demersimus  
imbrem:

Aridior porrò si nubes accipit ignem,  
Uritur ingenti sonitu succensa repentè;  
Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,  
Turbine ventorum comburens impete magno;  
Nec res ulla magis, quàm Phœbi Delphica  
laurus,

Terribili sonitu flammâ crepitante crematur.

Denique sæpe geli multus fragor, atque  
ruina

Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus altè;  
Ventus enim cum confercit, franguntur in  
arctum

Concreti montes nimborum et grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis cum semina multa  
Excussere suo concursu, ceu lapidem si

Il y a aussi dans les nuages des espèces de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve, ou le vaste Océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardents de la foudre, en tombant de nuage en nuage, sont reçus dans une nuée aqueuse, où ils meurent tout-à-coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide, au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas. Ainsi le feu animé par un tourbillon de vents impétueux, se répand sur les montagnes couronnées de lauriers, et les embrâse en un moment; car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétillante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au Dieu de Délos.

Enfin, souvent la glace, en se brisant, et la grêle par sa chute, font retentir au loin les nuages, qui, condensés par le souffle des vents, et entassés comme des montagnes, se brisent à la fin, et tombent sur la terre mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair se forme quand les nuages, par leur choc, font jaillir un grand nombre de semences ignées; de

Percutiat lapis aut ferrum; nam tum quoque  
lumen

Exsilit, et claras sintillas dissipat ignis:

Sed tonitrum sit uti post auribus accipiamus,  
Fulgere quàm cernant oculi, quia semper ad  
aures

Tardiùs adveniunt, quàm visum quæ moveant  
res;

Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem  
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,

Antè sit ut cernas ictum, quàm plaga per aures  
Det sonitum: sic fulgorem quoque cernimus  
antè,

Quàm tonitrum accipimus, pariter qui mitti-  
tur igni,

Et simili causâ et concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucris loca lumine tin-  
gunt

Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit;  
Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem  
Fecit, ut antè, cavam, docui; spissescere  
nubem,

Mobilitate suâ ferviscit; ut omnia motu  
Percalcfacta vides ardescere, plumbea verò  
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit:  
Ergò fervidus hic nubem cum perscidit atram;  
Dissipat ardoris quasi per vim expressa re-  
pentè

même qu'en frappant un caillou avec un autre caillou, ou avec le fer, on voit briller la lumière, et les étincelles pétiller au loin. Mais l'oreille n'entend le son du tonnerre, que quand l'œil a aperçu l'éclair, parce que les objets qui frappent l'ouïe ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra : regardez de loin le buche-ron trancher avec la hache le superflu des rameaux ; vous verrez le coup avant d'en entendre le son. De même l'impression de l'éclair se fait sentir plutôt que celle du tonnerre, quoique le bruit parte en même temps que la lumière, et qu'ils soient l'un et l'autre l'effet de la même cause, le résultat du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre manière, pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumière rapide, et font briller leurs feux ondoyans au sein de la tempête. Lorsque le vent s'est emparé d'un nuage, et que, par son agitation continuelle, il en a creusé le centre et condensé les flancs (comme je vous l'ai déjà enseigné) il s'enflamme par la rapidité de ses mouvemens : car nous voyons tous les corps nus avec vitesse s'embrâser, et même une balle de plomb se fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainsi enflammé, a divisé le nuage obscur, il disperse tout-

Semina , quæ faciunt nictantia fulgura flammæ ;  
 Indè sonus sequitur , qui tardiùs adlicit au-  
 res ,

Quàm quæ perveniunt oculos ad lumina nos-  
 tros :

Scilicet hoc densis fit nubibus , et simul altè  
 Exstructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi , quòd nos infernè vi-  
 demus

Quàm sint lata magis , quam sursum exstructa  
 quid extent ;

Contemplator enim , cùm montibus adsimilata  
 Nubila portabunt venti transversa per auras ,  
 Aut ubi per magnos montes cumulata videbis  
 Insuper esse aliis alia , atque urgere supernâ  
 In statione locata , sepultis undique ventis ;  
 Tum poteris magnas moles cognoscere eorum ,  
 Speluncasque velut saxis pendentibu' struc-  
 tas.

Cernere , quas venti cùm , tempestate coortâ ,  
 Complêrunt , magno indignantur murmure  
 clausi

Nubibus , in caveisque ferarum more mi-  
 nantur ;

Nunc hinc , nunc illinc fremitus per nubila  
 mittunt ,

Quærentesque viam circumversantur , et ignis

à-coup ses feux élançés avec effort du sein de la nue, et dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux. C'est alors que le son se fait entendre ; mais il lui faut plus de temps pour arriver à l'oreille , qu'à la lumière pour frapper l'œil. Tous ces effets supposent des nuages denses, entassés les uns sur les autres, et poussés avec une impétuosité surprenante.

Ne vous laissez pas abuser par le rapport de vos yeux, qui ne vous montrent d'ici bas que l'étendue et la largeur des nuages, plutôt que leur profondeur et leur élévation. Pour vous désabuser, considérez ces nuages semblables à des monts aériens, que les vents transportent en sens contraire ; ou, si les vents sont calmes, contemplez autour des plus hautes montagnes ces nuages accumulés les uns sur les autres, et qui se pressent mutuellement dans les régions supérieures : vous pourrez alors vous former une idée de leur masse énorme. Vous verrez des espèces de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête. Indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge. Ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissemens, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue, ils détachent de la nue des semences de flamme qu'ils ramassent, qu'ils roulent dans l'in-

Semina convolvunt è nubibus , atque ita co-  
gunt

Multa , rotantque cavis flammam fornacibus  
intàs ,

Donec divelsâ fulserunt nube corusci.

Hâc etiam fit uti de causâ mobilis ille  
Devoiet in terram liquidi color aureus ignis ,  
Semina quòd nubes ipsas permulta necesse est  
Ignis habere ; etenim cùm sunt humore sine  
ullo ,

Flammeus est plerunque colos et splendidus  
ollis ;

Quippe etenim solis de lumine multa necesse  
est

Concipere , ut meritò rubeant ignesque pro-  
fundant ;

Hasce igitur cùm ventus agens contrusit in  
unum ,

Compressitque locum cogens , expressa pro-  
fundant

Semina , quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item , cùm rarescunt quoque nubila  
coeli ;

Nam cùm ventus eas levitèr diducit euntes  
Dissolvitque , cadant ingratis illa necesse est  
Semina quæ faciunt fulgorem ; tum sine tetro  
Terrore et sonitu fulgit , nulloque tumultu.

térieur de leurs brûlantes fournaises . jusqu'à ce qu'enfin , ayant rompu le nuage , ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumière.

En un mot , ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe , ces feux transparens plus éclatans que l'or , doivent peut - être leur origine à la substance même des nuages , qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées. En effet , quand les nuages sont absolument sans humidité , ils ont pour l'ordinaire la couleur et l'éclat de la flamme ; c'est que la lumière du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur , et leur faire même répandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu , et comprime fortement le nuage où elles sont ramassées , il en exprime ces semences ignées , qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

La simple raréfaction des nuages produit aussi des éclairs. Lorsqu'un léger courant d'air , en agitant doucement la nue , sépare et dissout ses parties ; il est nécessaire que les semences de feu dont se forme l'éclair , tombent d'elles mêmes , sans bruit , sans lavage et sans causer d'effroi.

Quod superest, quali naturâ prædita cons-  
tent

Fulmina, declarant îctus, et inusta vapore  
Signa, notæque graves halantes sulfuris auras;  
Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque  
imbris,

Præterea, per se accendunt quoque tecta do-  
morum,

Et celeri flammâ dominantur in ædibus ipsis:  
Hunc tibi subtilem cumprimis ignibus ignem  
Constituit Natura minutis mobilibusque  
Corporibus, qui nil omninò obsistere possit;  
Transit enim validè fulmen per septa do-  
morum,

Clamor uti ac voces, transit per saxa, per  
æra,

Et liquidum puncto facit æs in tempore et  
aurum;

Curat item ut, vasis integris, vina repentè  
Diffugiant, quia nimirum facile omnia circum  
Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,  
Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum, et  
Mobiliter solvens differt primordia vini:  
Quod solis vapor ætatem non posse videtur  
Efficere; usque adedò pollens fervore corusco,  
Tantò mobilior vis et dominantior hæc est.

Nunc ea quo pacto gignantur et impete tanto  
Fiant, ut possint ictu discludere turres,

Quant à la foudre, sa nature nous est connue par ses effets. Les traces qu'elle imprime sur les corps qu'elle consume, l'épaisse vapeur de soufre qu'elle exhale, nous apprennent assez que c'est du feu, et non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs sa chute embrâse les toits, sa flamme rapide réduit en cendres les édifices. C'est un brâsier dévorant que la Nature a formé à dessein, de ses feux les plus subtils et les plus actifs. Rien ne peut lui résister. Elle s'ouvre rapidement un passage dans l'intérieur des maisons, avec autant de facilité que le son et la voix. Elle pénètre les rochers et les métaux. Elle fond en un moment l'or et l'airain. Elle dissipe le vin sans endommager le vase, parce que sa chaleur introduite dans les parois du vase, en relâchant les parties, en raréfiant le tissu, chasse de tous côtés les élémens du vin, qu'elle a aussi atténués. Le soleil dont les feux sont si ardens, ne pourroit, dans l'espace même d'un siècle, produire de pareils effets : tant la foudre surpasse en puissance et en activité l'astre même du jour.

Mais comment se forme la foudre ? Comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un

Disturbare domos , avellere tigna trabesque ,  
 Et monumenta virûm demoliri atque ciere ,  
 Exanimare homines , pecudes prosternere  
 passim ,

Cætera de genere hoc quâ vi facere omnia  
 possint ,

Expeditam , neque te in promissis plura mo-  
 rabor.

Fulmina gignier è crassis altèque putan-  
 dum est

Nubibus exstructis ; nam cœlo nulla sereno ,  
 Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam ;  
 Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res ,  
 Quòd tunc per totum concresecunt aëra nubes  
 Undique , uti tenebras omnes Acherunta rea-  
 tur

Liquisse , et magnas cœli complèsse cavernas :  
 Usque adeò , totâ nimborum nocte coortâ ,  
 Impendent atræ formidinis ora supernè ,  
 Cùm commoliri tempestas fulmina cœptat.

Præterea , persæpe niger quoque per mare  
 nimbus ,

Ut picis è cœlo demissum flumen , in undas  
 Sic cadit , et fertur tenebris procul , et trahit  
 atram

Fulminibus gravidam tempestatem atque pro-  
 cellis ,

Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus ,

seul coup , pour abattre les maisons , arracher les solives et les poutres , ruiner les monumens des hommes , donner la mort aux hommes eux - mêmes , étendre sans vie les troupeaux , et exercer mille autres ravages de cette nature ? Je vais vous l'expliquer sans différer plus long-temps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable. Ne craignez point ses feux , quand le ciel est serein ou voilé de nuages légers : c'est l'expérience elle - même qui vous l'enseigne , puisque , dans les premiers momens où l'orage prépare ses traits , on voit les nuages s'épaissir dans toute l'étendue de l'atmosphère ; on croiroit que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Une nuit effrayante nous couvre de ses voiles ; la terreur et l'effroi sont suspendus sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noirâtre , semblable à un fleuve de poix qui descendroit du ciel , se précipite sur les ondes de la mer , et répand les ténèbres dans le lointain , traînant à sa suite les ouragans , les tempêtes , les foudres , accompagnés de feux et de vents si terribles , que , sur la terre même , les hommes saisis d'effroi cherchent un asyle sous leurs

In terrâ quoque ut horrescant ac tecta re-  
quirant :

Sic igitur superâ nostrum caput esse putandum  
est

Tempestatem altam; neque enim caligine tantâ  
Obruerent terras , nisi inædificata supernè  
Multa forent multis exempto nubila sole ;  
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,  
Flumina abundare ut facerent camposque  
natare ,

Si non exstructis foret altè nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena  
Sunt , idè passim fremitus et fulgura fiunt ;  
Quippe etenim superâ docui , permulta va-  
poris

Semina habere cavas nubes , et multa necesse  
est

Concipere ex solis radiis ardoreque eorum :  
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum  
Fortè locum quemvis , expressit multa vaporis  
Semina , seque simul cum eo commiscuit igni ;  
Insinuatus ibi vortex versatur in alto ,  
Et calidis acuit fulmen fornacibus intùs ;  
Nam duplici ratione accenditur , ipse suâ  
nam

Mobilitate calescit , et è contagibus ignis :  
Indè ubi percaluit vis venti , vel gravis ignis  
Impetus incessit , maturum tum quasi fulmen

toits. Telle doit être la profondeur des nuages orangeux qui se forment au-dessus de nos têtes. La terre ne seroit point ensevelie dans une aussi profonde nuit, si la lumière du soleil n'étoit interceptée par un énorme rempart de nuages : et les pluies ne tomberoient pas sur la terre avec assez d'abondance , pour gonfler les rivières et inonder les campagnes , si la région éthérée n'étoit remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Par-tout il y a ainsi des feux et des vents. Voilà pourquoi , de tous côtés , on entend des tonnerres , on voit des éclairs. Car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu , dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la chaleur du soleil. Lorsque le vent , après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu , en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle , alors le tourbillon captif s'agite dans la nue , il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manières , ou par sa propre activité , ou par le contact du feu. Lorsqu'il s'est ainsi échauffé lui-même , ou qu'il a reçu l'impression de la flamme , la foudre est prête , elle crève le nuage , elle répand par-tout sa lumière éclatante. Un

Percindit subito nubem, ferturque coruscis  
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor,  
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa re-  
 pentè

Opprimere ut cœli videantur templa supernè :

• Indè tremor terras graviter pertentat, et altum  
 Marmura percurreunt cœlum ; nam tota ferè  
 iam

Tempestat concussa tremit, fremitusque mo-  
 ventur ;

Quo de concussu sequitur gravis imber et  
 uber,

Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,  
 Atque ita præcipitans ad diluviem revocare ;

Tantus discidio nubis ventique proceliâ,  
 Mittitur ardenti sonitus cum provolat ictu.

Est etiam, cum vis extrinsecus incita venti  
 Incidit in validam maturo fulmine nubem ;

Quam cum percudit ; extemplo cadit igneus  
 ille

• Vortex, quod patrio vocitamus nomine *Ful-*  
*men* ;

Hoc fit idem in partes alias, quodcumque tulit  
 vis.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine  
 igni,

Ignescat tamen in spatio longoque meatu,

Dum venit acutens in cursu corpora quædam

bruit affreux se fait entendre, comme si la voûte des cieux, brisée tout-à-coup, tomboit en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pôle à l'autre. Car alors tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois. et de cette secousse universelle, naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croiroit que le ciel tout entier va se résoudre en eau, et noyer la terre par un nouveau déluge. Tant inspire d'effroi le son réuni des nuages qui se rompent, des vents qui grondent, et de la foudre qui éclate dans les airs.

Il se peut aussi qu'un vent extérieur et violent vienne fondre sur un nuage épais où la foudre est déjà formée, qui, en se divisant, laisse aussitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La même chose arrive successivement à d'autres nuages, selon la direction du vent.

Il se peut encore que le vent, sans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long espace, qu'il se dépouille sur la route, de ses éléments les plus grossiers qui ne pénètrent qu'avec peine l'at-

Grandia , quæ nequeunt pariter penetrare per  
 auras ,

Atque aliâ ex ipso conradens aëre portat  
 Parvola , quæ faciunt ignem commista volando ;  
 Non aliâ longè ratione ac plumbea sæpe  
 Fervida fit glans in cursu , cùm multa rigoris  
 Corpora dimittens , ignem concepit in auris.

Fit quoque ut ipsius plagæ vis excitet ignem ,  
 Frigida cùm venti pepulit vis missa sine igni ;  
 Nimirum quia , cùm vehementi perculit ictu ,  
 Confluere ex ipso possunt elementa vaporis ,  
 Et simul ex illâ quæ tum res excipit ictum ;  
 Ut lapidem ferro cùm cædimus , evolat ignis ,  
 Nec quòd frigida vis sit ferri , hoc seciùs illa  
 Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum :  
 Sic igitur quoque res accendi flamine debet ,  
 Opportuna fuit si fortè et idonea flammis :  
 Nec temerè omninò planè vis frigida venti  
 Esse potest , ex quò tantâ vi immissa supernè  
 est ,

Quin , priùs in cursù si non accenditur igni ,  
 At tepefacta tamen veniat commista calore.

Mobilitas autem fit fulminis et gravis ictus ,  
 Et celeri fermè pergunt sic fulmina lapsu ,  
 Nubibus ipsa quòd omninò priùs incita se vis  
 Conligit , et magnum conamen sumit eundi ;

mosphère, et qu'il détache de la substance même de l'air des molécules plus déliées, dont le mélange et l'activité réunie à la sienne, lui fassent prendre feu. Comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet; parce qu'elle laisse dans l'air ses élémens les plus froids, et y recueille des semences de feu.

Il se peut enfin que l'inflammation naisse du choc même, que le vent soit froid et dépourvu de feu, au moment où il frappe, et que la violence du coup exprime des molécules ignées de sa propre substance et de celle du corps qui reçoit le choc. Ainsi, en frappant un caillou avec le fer, on voit voler des étincelles; et quelque froid que soit ce métal, la collision sait pourtant en tirer des semences brillantes de flamme. De même le souffle des vents doit mettre en feu les corps sur lesquels il vient fondre, quand ces corps par leur nature sont susceptibles d'inflammation. D'ailleurs on ne peut assurer sans témérité, que le vent qui se précipite de si haut et avec tant de rapidité, soit absolument froid; et s'il n'a pas été enflammé sur sa route, il doit au moins arriver dans un état de tiédeur, et imprégné de quelques particules de feu.

La rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chute viennent de ce que son impétuosité naturelle contenue dans le nuage, s'est accrue

Indè, ubi non potuit nubes capere impetis auc-  
tum,

Exprimitur vis, atque idè volat impete miro,  
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

Adde, quòd è parvis ac lævibus est elemen-  
tis,

Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam;  
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum:  
Non igitur multis offensibus in remorando  
Hæsitat; hanc ob rem celeri volat impete la-  
bens:

Deinde, quòd omninò naturâ pondera deorsum  
Omnia nituntur; cùm plaga sit addita verò,  
Mobilitas duplicatur, et impetus ille gravescit;  
Ut Vehementiùs et citiùs, quæcunque moran-  
tur

Obvia, discentiat plagis, itinerque sequatur.

Denique, quod longo venit impete, sumere  
debet

Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit  
eundo,

Et validas auget vires et roborat ictum;

Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque  
E regione, locum quasi in unum cuncta feran-  
tur,

Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forsan et ex ipso veniens trahit aëre quædam

de nouveau par les efforts qu'elle a fait pour s'échapper, et quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vitesse étonnante.

Ajoutez que la foudre est composée d'éléments lisses et déliés, et qu'avec cette forme, il n'est pas aisé de lui faire obstacle, parce qu'elle se glisse et s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc gueres de corps qui puissent, par leur choc, arrêter son cours et ralentir sa marche rapide. Outre cela tous les corps graves tendent naturellement en bas. Mais si l'impulsion se joint à la pesanteur, leur vitesse devient double, et leur impétuosité s'accroît nécessairement. Ainsi la foudre aidée par ces deux forces, doit dissiper en un moment tous les obstacles qu'elle rencontre, et poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

Enfin la longueur de sa chute accélère sa vitesse qui va toujours en croissant, augmente son impétuosité et fortifie ses coups, en réunissant tous ses atômes divergens, et en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

**Peut-être aussi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle**

Corpora , quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res atque integra  
transit

Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;  
Multaque perfringit, cùm corpora fulminis ipsa  
Corporibus rerum inciderint, quà texta tenen-  
tur.

Dissolvit porrò facilè æs, aurumque repentè  
Conservefacit, è parvis quia facta minutè  
Corporibus vis est et lævibus ex elementis,  
Quæ facilè insinuantur, et insinuata repentè  
Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta  
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,  
Et cùm tempora se veris florentia pandunt;  
Frigore enim desunt ignes; ventique calore  
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes:  
Inter utrumque igitur cùm cœli tempora cons-  
tant,

Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes;  
Nam fretus ipse anni permiscet frigus et æstum,  
Quorum utrumque opus est fabricanda ad ful-  
mina nobis

Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu  
Ignibus et ventis furibundus fluctuet aër;  
Prima caloris enim pars et postrema rigoris,  
Tempus id est vernum; quare pugnare necesse  
est

de la substance même de l'air, des corpuscules propres à augmenter la force et la rapidité de ses coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénètre sans les endommager, parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverse. Il y en a beaucoup d'autres qu'elle brise et qu'elle décompose, parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps. Elle fond l'airain sans peine, et fait tout-à-coup bouillonner l'or; parce qu'elle est formée d'atômes lisses et subtils, qui, s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient sans peine tous les nœuds, en brisent tous les liens.

C'est pendant l'automne et dans la saison des fleurs, que la terre et la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre. L'hiver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons moyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des espèces de limites communes où viennent aboutir le froid et le chaud, ces deux agens nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, et soulever à l'aide des vents les flots de l'air en fureur. En effet, c'est la fin de l'hiver et le commencement de l'été qui forment le printemps. Ainsi le froid et le chaud,

Dissimiles inter se res , turbareque mistas :  
 Et calor extremus primo cum frigore mistus  
 Volvitur, autumnique quod fertur nomine tempus;  
 Hic quoque confligunt hyemes æstatibus acres ;  
 Propterea sunt hæc bella anni nomenclanda ;  
 Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt  
 Fulmina , tempestasque cietur turbida cœlo ;  
 Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque ,  
 Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam  
 Perspicere , et quâ vi faciat rem quamque vi-  
 dere ;

Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra  
 Indicia occultæ Divûm perquirere mentis ,  
 Undè volans ignis pervenerit, aut in utram se  
 Verterit hic partem , quo pacto per loca septa  
 Insinnarit, et hinc dominatus ut extulerit se ,  
 Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quòd si Jupiter atque alii fulgentia Divi  
 Terrifico quatiant sonitu cœlestia templa ,  
 Et jaciunt ignes , quòd cuique est cunque volup-  
 tas ,

Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque  
 est ,

Non faciunt , icti flammis ut fulguris halent  
 Pectore perfixo , documen mortalibus acre ?  
 Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei  
 Volvitur in flammis innoxius inque peditur ,

ces deux principes si opposés, doivent se mêler et combattre dans cette saison. L'automne qui n'est que la sortie de l'été et l'entrée de l'hiver, doit aussi voir aux prises le froid et la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les temps de guerre de l'année. Et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment et que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents et les nuages.

C'est avec de pareils raisonnemens, ô Memmius, qu'on peut connoître la nature et les effets de la foudre, et non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver des traces de la volonté secrète des Dieux, ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, et quels malheurs sa chute présage aux mortels.

Si c'est Jupiter et les autres Dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre par-tout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort seroit pour les autres hommes un exemple redoutable ? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, se

Turbine cœlesti subito correptus et igni ?

Cur etiam loca sola petunt frustra que labo-  
rant ?

An con brachia suefaciunt firmantque lacertos ?  
In terrâque patris cur telum perpetuantur  
Obtundi ? cur ipse sinit neque parcat in hostes ?

Denique, cur nunquam cœlo jacet undique  
puro

Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit ?  
An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum  
Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus ?  
In mare quâ porro mittit ratione ? quid undas  
Arguit et liquidam molem camposque natantes ?

Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,  
Cur dubitat facere ut possimus cornere missum ?  
Si nec opinantes autem vult opprimere igni,  
Cur tonat ex illâ parte, ut vitare queamus ?  
Cur tenebras antè et fremitus et murmura con-  
cit ?

Et simul in multas partes quæ credere possis  
Mittere ? an hoc ausis nunquam contendere fac-  
tum,

voient enveloppés dans des liens de flamme et dévorés tout à-coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires ? Est-ce pour accoutumer leurs bras ? pour assurer leurs coups ? Pourquoi souffrent ils que les traits du père des Dieux s'émoussent sur la terre ? et lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réserver contre ses ennemis ?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre, ne fait-il jamais gronder son tonnerre, quand le ciel est serein ? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former pour ajuster ses coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer ? pourquoi gourmander les flots, ces masses liquides, ces campagnes flottantes ?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laisse-t-il apercevoir le coup ? Si son intention est de nous surprendre, pourquoi nous faire connoître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémissemens, ces ténèbres, ce murmure qui en sont toujours les avant-coureurs ?

Concevez-vous qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois ? Cependant vous ne pouvez le nier, sans démentir une expérience souvent répétée ; il est

Ut fierent ictus uno sub tempore plures ?

At sæpe est numerò factum, fierique necesse  
est,

Ut pluere in multis regionibus et cadere imbres,  
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremò, cur sancta Deùm delubra, suas-  
que

Discutit infesto præclaras fulmine sedes,  
Et bene facta Deùm frangit simulacra? suis-  
que

Demit imaginibus violento vulnere honorem?  
Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque  
hujus

Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

Quod superest, facile est ex his cognoscere  
rebus,

Προτάρα Graii quos ab re nomenclârunt,  
In mare quâ missi veniant ratione supernè;  
Nam fit ut interdum tanquam demissa columna  
In mare de cœlo descendat, quam freta circum  
Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris;  
Et quæcunque in eo tum sunt deprensa tumultu  
Navigia, in summum veniunt vexata periculum:  
Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti  
Rumpere, quam cœpit, nubem; sed deprimit,  
ut sit

In mare de cœlo tanquam demissa columna  
Paulatim, quasi quid pugno brachiique supernè

nécessaire que la foudre , comme la pluie , puisse tomber en même temps de différens côtés.

Enfin , pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des Dieux , ces édifices superbes érigés en son propre honneur ? Pourquoi briser les statues des Dieux travaillées avec tant d'art , et par des coups indiscrets , diminuer le culte de ses propres images ? En un mot , pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés ? Pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que par-tout ailleurs ?

Ce que nous avons dit de la foudre , doit vous faire connoître de quelle manière ces trombes , que les Grecs nomment *Presteres* , à cause de leurs effets , viennent d'en haut foudre sur la mer. Quelquefois on les voit descendre des cieux sur les eaux , comme une longue colonne autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un souffle impétueux. Les vaisseaux surpris par ce terrible météore sont exposés au plus grand péril. C'est que le vent n'ayant quelquefois pas assez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort , l'abaisse peu à peu , comme une colonne dirigée du ciel vers la surface de la mer , ou plutôt comme une masse précipitée de haut en bas par l'effort du bras , et qui

Conjectu trūdatur et extendatur in undas ;  
 Quam cūm discidit , hinc prorumpitur in mare  
     venti

Vis et fervorem mirum concinnat in undis ;  
 Versabundus enim turbo descendit , et illam  
 Deducit pariter lento cum corpore nubem :  
 Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora  
     ponti ,

Ille in aquam subito totum se immitjit , et omne  
 Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

Fit quoque , ut involvat venti se nubibus ipse  
 Vortex , conradens ex aëre semina nubis ,  
 Et quasi demissum cœlo prestera imitetur :  
 Hic ubi se in terras demisit dissolvitque ,  
 Turbinis immanem vim provomit atque pro-  
     cellæ ;

Sed quia fit raro omnino , montesque necesse est  
 Officere in terris , apparet crebrius idem ,  
 Prospectu maris in magno cœloque patenti.

Nubila concrescunt , ubi corpora multa vo-  
     lando

Hoc super in cœli spatio , coiere repente ,  
 Asperiora , modis quæ possint indupedita  
 Exiguïs , tamen inter se comprehensa teneri :  
 Hæc faciunt primum parvas consistere nubes :  
 Indè ea comprehendunt inter se conque gregan-  
     tur ,

s'étendrait sur les eaux. Enfin, après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, et y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait descendre avec lui la nuée qui se prête à tous ses mouvemens; aussitôt que cette masse orangée s'est précipitée sur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner la mer, et soulève à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les élémens qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même, et imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines et s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomènes sont très-rare sur terre, à cause de l'obstacle que les montagnes opposent à l'action du vent; ils sont plus fréquens sur la mer dont la surface est plus étendue et plus découverte.

Les nuages se forment, quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux qui volent sans cesse dans l'atmosphère, se rassemblent tout-à-coup, et malgré la foiblesse de leurs liens, viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers; mais en se joignant ensemble, en s'accumulant,

Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur  
Usque adeò, donec tempestas sæva coorta est.

Fit quoque, uti montis vicina cacumina cœlo  
Quàm sint quæque magis, tantò magis edita  
fument

Assiduè fulvæ nubis caligine crassâ;  
Propterea quia, cùm consistunt nubila primùm,  
Antè videre oculi quàm possint tenuia, ventî  
Portantes cogunt ad summa cacumina montis;  
Hic demum fit uti, turbâ majore coortâ,  
Condensa ac stipata simul cernantur, et udo  
Vertice de montis videantur surgere in æthram:  
Nam loca declarat sursùm ventosa patere.  
Res ipsa et sensus, montes cùm ascendimus  
altos.

Præterea, permulta mari quoque tollere toto  
Corpora Naturam, declarant littore vestes  
Suspensæ, cùm concipiunt humoris adhæsum;  
Quò magis ad nubes augendas multa videntur  
Posse quoque è salso consurgere momine ponti.  
Præterea, fluviiis ex omnibus, et simul ipsâ  
Surgere de terrâ nebulas æstumque videmus,  
Quæ velut halitus, hinc ita sursùm expressa  
feruntur,  
Suffunduntque suâ cœlum caligine, et altas  
Sufficiunt nubes paulatim conveniundo;  
Urget enim quoque signiferi sùper ætheris æ-  
tus,

en se réunissant , ils s'accroissent et sont soutenus par les vents , jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

Remarquez encore que plus les montagnes sont élevées et voisines des cieux , plus leur cime est obscurcie par un brouillard jaunissant , une espèce de fumée épaisse. C'est que , quand les nuages commencent à prendre de la consistance , sans être encore sensibles aux yeux , les vents les portent et les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite , lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre , lorsqu'ils se sont condensés et accumulés , on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet , la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théâtre des vents , et nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'ailleurs la nature enlève un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer. C'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives , auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé , toujours en mouvement , contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves et de la terre même sortir des brouillards , des espèces de vapeurs chaudes , dont les exhalaisons élevées dans les airs , obscurcissent les cieux , et forment insensiblement par leur réunion des nuages épais ; avec d'autant plus

Et quasi densendo subtexit cœrula nimbis.

Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum  
extrinsecùs illa

Corpora, quæ faciunt nubes nimbosque volan-  
tes;

Innumerabilem enim numerum, summamque  
profundi

Esse infinitam docui, quantâque volarent

Corpora mobilitate, ostendi, quàmque repentè

Immemorable per spatium transire solerent:

Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe

Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ

Cooperiant maria ac terras, impensa supernè;

Undique quandoquidem per caulas ætheris om-  
nes,

Et quasi per magni circùm spiracula mundi,

Exitus introitusque elementis redditus extat.

Nunc age, quo pacto pluvius concreseat in  
altis

Nubibus humor, et in terras demissus ut imber

Decidat, expediam: Primum jam semina aquai

Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis

Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere

utrasque,

Et nubes, et aquam quæcunque in nubibus

extat,

de facilité, que les flots de la matière éthérée en les pressant d'en haut, et en les condensant, pour ainsi dire, voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Il se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages et les tempêtes, viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet, vous ne doutez pas que le nombre des atômes ne soit inombrable, et la profondeur du grand tout infinie; vous savez de quelle agilité sont doués les élémens de la matière, et combien peu de temps il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Vous ne devez donc pas être surpris que la tempête et les ténèbres, suspendues dans les airs, couvrent en un instant les plus hautes montagnes, se répandent sur la mer et la terre entière, puisque, de tous côtés, les élémens trouvent des entrées et des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, et, pour ainsi dire, dans tous les canaux du monde.

Apprenez maintenant comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages, et de là retombent sur la terre. Soyez convaincu, premièrement, que de tous les corps s'élèvent en même temps que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue, à peu près comme nous voyons le sang, la sueur, et les autres fluides de nos corps, s'accroître en même temps que la ma-



chine. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque, semblables à des flocons de laine suspendus, ils sont portés par les vents au-dessus de sa surface. L'humidité des fleuves s'élève de même vers les nues. Lorsque ces semences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverses, se sont rassemblées, et ont été condensées par le souffle des vents, alors une double force détermine leur chute; la pression des vents, et le grand nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns sur les autres, produisent l'écoulement de la pluie. X

D'un autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du soleil les dissout, ils laissent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, et s'écoulent goutte à goutte, comme la cire que l'ardeur de la flamme liquéfie.

La pluie est abondante, quand les nuages éprouvent fortement la double pression de leur propre pesanteur et du souffle des vents. Elle a une durée considérable, et retient long-temps les hommes sous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre

Consuêrunt , ubi multa fuerunt semina aquarum ;

Atque aliis aliæ nubes , nimbique rigantes  
Insuper , atque omni volgò de parte feruntur ;

Terraque cùm fumans humorem tota rehalat.

Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam

Adversâ fulsit nimborum aspergine contrâ ,  
Tum color in nigris existit nubibus *arqui*.

Cætera , quæ sursùm crescunt sursùmque creantur ,

Et quæ concrescunt in nubibus omnia , prorsùm  
Omnia , nix , venti , grando , gelidæque pruinae ,  
Et vis magna geli , magnum duramen aquarum ,  
Et mora quæ fluvios passim refrænât cuntes ,  
Perfacile est tamen hæc reperire animoque  
videre ,

Omnia quo pacto fiant quareve creentur ,  
Cùm bene cognôris , elementis reddita quæ  
sint.

Nunc age , quæ ratio terrai motibus extet ,  
Percipe ; et imprimis terram fac ut esse rearis  
Subter item , ut supra est , ventis atque undique plenam

Speluncis , multosque lacus multasque lacunas  
In gremio gerere et rupes deruptaque saxa ,  
Multaque sub tergo terrai flumina tecta

de particules d'eau, sont accumulés les uns sur les autres et répandus de tous côtés, et quand la terre restitue par ses exhalaisons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Lorsqu'au sein de l'orage les rayons du soleil se trouvent opposés à un nuage pluvieux, on aperçoit, au milieu des ténèbres, les couleurs de *l'arc-en-ciel*.

Les autres météores qui se forment, s'accroissent et se combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace, qui durcit les eaux et met un frein à la course des fleuves, il est facile d'en pénétrer la cause et d'en expliquer les effets, quand on connoît à fond les propriétés des élémens.

Apprenez maintenant la cause des tremblemens de terre, et persuadez-vous sur-tout, que l'intérieur du globe est, comme sa surface, rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, et d'un grand nombre de fleuves intérieurs dont les flots impétueux emportent et roulent des

Volvere vi fluctus submersaque saxa putan-  
dum est ;

Undique enim similem esse suâ res postulat  
ipsa :

His igitur rebus subjunctis suppositisque ,  
Terra supernè tremit , magnis concussa ruinis  
Subter , ubi ingentes speluncas subruit ætas ;  
Quippe cadunt toti montes , magnoque repente  
Concussu latè disserpunt indè tremores ;  
Et meritò , quoniam plaustris concussa tre-  
miscunt

Tecta viam propter non magno pondere tota ;  
Nec minùs exultant , ubi currûs fortis equûm  
vis

Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

Fit quoque , ubi magnas in aquæ vastasque la-  
cunas

Gleba vetustate è terrâ provolvitur ingens ,  
Ut jactetur aqua , et fluctu quoque terra va-  
cillet ;

Ut vas in terrâ non quit constare , nisi hu-  
mor

Destitit in dubio fluctu jactarier intûs.

Præterea , ventus cùm per loca subcava  
terræ

Conlectus , parti ex unâ procumbit , et urget  
Obnixus magnis speluncas viribus altas ,

roches submergées ; car la raison veut que la terre soit par-tout semblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois supposées , les tremblemens de la surface du globe sont occasionnés par l'éroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le temps vient à bout de démolir. Car ce sont des montages tout entières qui tombent , et dont la secousse violente et soudaine doit répandre au loin d'affreux tremblemens ; puisqu'un charriot , dont le poids n'est pas considérable , fait trembler , sur son passage , tous les édifices voisins , et que des coursiers fougueux , en roulant les bandes des roues armées de fer , font tréssaillir tous les lieux d'alentour.

Il se peut encore qu'une masse énorme de terre tombe de vétusté dans un grand lac souterrain , et que le globe vacille par une suite du mouvement excité dans les eaux , comme nous voyons sur la surface de la terre un vase plein d'une onde agitée ne rester immobile que quand la liqueur, contenue a repris son équilibre.

D'ailleurs , quand le vent , ramassé dans les cavités intérieures du globe , fond avec violence sur un côté particulier , et réunit toutes ses forces dans ces cavernes profondes , la terre panche du côté où le

Incumbit tellus , quò venti prona premit vis ;  
Tum. superà terram quæ sunt exstructa do-  
morum ,

Ad cœlumque magis quantò sunt edita quæ-  
que ,

Inclinata minent in eandem prodita partem,  
Protractæque trabes impendent ire paratæ ,  
Et metuunt magni naturam credere mundi  
Exitiale aliquòd tempus clademque manere ,  
Cùm videant tantam terrarum incumbere  
molem :

Quòd nisi respirent venti , non ulla refrænet  
Res, neque ab exitio possit reprendre euntes ;  
Nunc quia respirant alternis inque gravescunt,  
Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi ,  
Sæpiùs hanc ob rem minitatur terra ruinas ,  
Quàm facit ; inclinatur enim retroque recellit,  
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes :  
Hæc igitur ratione vacillant omnia tecta ,  
Summa magis mediis , media inis , ima per-  
hilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tre-  
moris ,

Ventus ubi atque animæ subitò vis maxima  
quædam ,

Aut extrinsecùs , aut ipsâ à tellure coorta ,  
In loca se cava terrai conjecit , ibique  
Speluncas inter magnas fremit antè tumultu ,

souffle des vents fait le plus d'efforts , en même temps les édifices construits à la surface , s'inclinent du même côté , à mesure qu'ils sont plus voisins du ciel. On voit les poutres s'avancer , quitter l'à-plomb , menacer ruine ; et l'on balance à croire que la Nature ait prescrit un terme pour la destruction totale du monde , quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étoient obligés de reprendre , pour ainsi dire , haleine , aucun frein ne seroit capable de les contenir ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais , comme alternativement , ils se reposent et font de nouveau , sont repoussés et retournent à la charge , la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet. Elle s'incline et se relève ; elle perd l'équilibre et le retrouve par son propre poids. Voilà pourquoi les édifices vacillent plus ou moins , selon leur élévation ; de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlemens peuvent encore être causés par un vent impétueux , un souffle violent , introduit tout-à-coup du dehors , ou né dans le sein même de la terre , qui , après s'être engouffré dans les cavités du globe , frémit au milieu de ces immenses cavernes , s'y roule en tout sens , et ne s'échape au

Versabundaque portatur ; post incita cùm vis  
 Exagitata foràs erumpitur , et simul artam  
 Dissindens terram magnum concinnat hiatum :  
 In Tyrià Sidone quod accidit , et fuit Ægis  
 In Peloponneso : Quas exitus hic animai  
 Disturbât urbes , et terræ motus obortus !  
 Multaque præterea ceciderunt mœnia ma-  
 gnis

Motibus in terris , et multæ per mare pessum  
 Subsedère suis pariter cum civibus urbes.

Quòd nisi prorumpit , tamen impetus ipse  
 animai ,

Et fera vis venti , per crebra foramina terræ  
 Dispertitur , ut horror , et incutit indè tre-  
 morem ;

Frigus uti nostros penitùs cùm venit in artus ,  
 Concutit , invitos cogens tremere atque mo-  
 veri :

Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes ;  
 Tecta supernè timent , metuunt infernè , ca-  
 vernas

Terrai ne dissolvat Natura repentè ;  
 Neu distracta suum latè dispandat hiatum ,  
 Idque suis confusa velit complere ruinis :

Proinde licèt quamvis cœlum terramque rean-  
 tur

Incorrupta fore æternæ mandata saluti ,  
 Attamen interdum præsens vis ipsa pericli

dehors qu'après avoir fendu la terre par son impétuosité , et y avoir ouvert de vastes abîmes. Ainsi furent englouties Sidon , l'ouvrage des Tyriens , Egine , dans le Péloponèse. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents , et par les tremblemens de terre qui en furent la suite ? Combien de cités ensevelies sous terre , au milieu de ces affreux ébranlemens , ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers ?

Si le vent ne s'élance pas au-dehors , son souffle impétueux se distribue comme une espèce de frisson , dans tous les conduits de la terre , et y excite un tremblement général. Ainsi le froid insinué jusqu'au fond de nos membres , nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitans des villes , en proie à une double terreur , voient la mort et sur leurs têtes et sous leurs pieds. Ils craignent , d'un côté , la chute de leurs toits ; ils tremblent de l'autre , que la nature ne démolisse tout-à-coup les voûtes du globe , et qu'après avoir ouvert ses vastes abîmes , elle ne veuille les combler de ses propres débris. Quoique persuadés que le ciel et la terre sont incorruptibles et destinés à subsister éternellement , la vue d'un danger aussi pressant porte néanmoins la défiance dans leur ame , et leur fait craindre que la terre ne se

Subditat hunc stimulum quâdam de parte ti-  
moris ,

Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur  
In barathrum , rerumque sequatur prodita  
summa

Funditûs , et fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddenda , augmen cur nesciat  
æquor.

Principiò mare mirantur non reddere majus  
Naturam , quò tantu' suat decursus aquarum ,

Omnia quò veniant ex omni flumina parte ;

Adde vagos imbres tempestatesque volantes

Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigant-  
que ;

Adde spôs fontes ; tamen ad maris omnia  
summam

Guttai vix instar erunt unius ad augmen :

Quò minûs est mirum mare non augescere  
magnum.

Præterea , magnam sol partem detrahit  
æstu ;

Quippe videmus enim vestes humore maden-  
tes

Exsiccare suis radiis ardentibu' solem ;

At pelage multa et latè substrata videmus ;

Proinde licèt quamvis ex uno quoque loco sol

Humoris parvam delibet ab æquore partem ,

Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

dérobe sous leurs pieds pour tomber dans le gouffre , que sa chute ne soit suivie de celle du grand-tout , et qu'il ne reste plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer ne connoît point d'accroissement. On est surpris qu'avec tant d'eaux qui s'y rendent , tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés , tant de pluies et d'orages qui fondent à la fois sur la terre et sur la mer , enfin avec ses propres sources , elle n'augmente jamais de volume. Mais la surprise cessera , si l'on considère que toutes ces eaux , comparées à la vaste étendue des mers , font à peine sur elle l'effet d'une goutte insensible.

Ajoutez que la chaleur du soleil en pompe une grande partie. Car ses rayons ardents , qui sèchent en un moment les étoffes humides , quel effet ne doivent-ils pas produire sur l'immense surface des mers soumises à leur action ? Et quelque modique perte que souffre chaque endroit particulier , ces évaporations , répétées dans une aussi grande étendue , ne doivent-elles pas causer une diminution considérable ?

Tum porrò venti magnam quoque tollere  
partem

Humoris possunt verrentes æquora ponti :  
Unâ nocte vias quoniam persæpe videmus  
Siccari, mollisque luti concreescere crustas.

Præterea docui multum quoque tollere  
nubes

Humorem magno conceptum ex æquore ponti,  
Et passim toto terrarum spargere in orbe,  
Cùm pluit in terris et venti nubila portant.

Postremò, quoniam raro cum corpore  
tellus

Est, et conjunctas oras maris undique cingit,  
Debet, ut in mare de terris venit humor  
aquai,

In terras itidem manare ex æquore salso;  
Percolatur enim virus, retroque remanat  
Materies humoris, et ad caput amnibus  
omnis

Confluit, inde super terras redit agmine dulci,  
Quà via secta semel liquido pede detulit  
undas.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut  
Ætnæ

Exspirent ignes interdum turbine tanto,  
Expediam: neque enim mediâ de clade coorta  
Flammæ tempestas, Siculûm dominata per  
agros,

D'un autre côté , les vents qui balaient la surface des ondes , en emportent encore une partie , puisque souvent nous voyons , dans l'espace d'une nuit , les chemins sechés et la fange durcie par leur souffle.

Je vous ai encore enseigné que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer , pour aller ensuite la disperser de tous côtés , ou par les pluies qui tombent sur la terre , ou par les nuées que les vents transportent dans l'atmosphère.

Enfin , comme la terre est un corps poreux , comme elle environne de tous côtés la mer qui lui est contiguë , la mer ne peut recevoir les eaux de la terre , sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer , qui se filtrent en effet dans le sein du globe , se replient sur elles-mêmes , se rassemblent à la source des fleuves , et ainsi purifiées , coulent sur la terre à l'endroit où sa surface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprenez maintenant la raison pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas en effet , qu'au milieu du trouble et du désastre , un orage de feu déchaîné dans les plaines de la Sicile , ait jadis fixé

Finitimis ad se convertit gentibus ora,  
 Fumida cum coeli scintillare omnia templa  
 Cernentes, pavidâ complerant pectora curâ,  
 Quid moliretur rerum Natura novarum.

Hisce tibi rebus latè est altèque videndum,  
 Et longe cunctas in partes dispiciendum,  
 Ut reminiscaris summam rerum esse pro-  
 fundam,

Et videas cœlum summâ totius unum  
 Quàm sit parvula pars et quàm multesima  
 constet,

Et quota pars homo terrâ sit totius unus:  
 Quod bene propositum si planè contueare  
 Ac videas planè, mirari multa reliquas.

Num quis enim nostrâ miratur, si quis  
 in artus

Acceptit calido febrim fervore coortam,  
 Aut alium quemvis morbi per membra do-  
 lorem?

Obturgescit enim subito pes, arripit acer  
 Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;  
 Existit sacer ignis, et urit corpore serpens  
 Quamcunque arripuit partem, repitque per  
 artus:

Nimirum, quia sunt multarum semina rerum;  
 Et satis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,  
 Unde queat vis immensi procreare morbi:  
 Sic igitur toti cœlo terræque putandum est

les regards des peuples voisins , qui , à la vue des torrens d'étincelles et de fumée ondoians dans tout l'atmosphère , aient attendu , pleins d'effroi , le nouveau malheur que la Nature leur préparoit.

Pour l'explication des phénomènes de cette espèce , il faut porter sur toute la nature un coup-d'œil vaste et profond , en embrasser à la fois toutes les parties , ne jamais perdre de vue l'infinité du grand-tout , et se représenter sans cesse combien le ciel est peu de chose par rapport à l'univers , et quel atôme imperceptible est l'homme , comparé au globe entier. Quand vous serez pénétré de ce principe , convaincu de cette vérité , il y aura bien des phénomènes que vous cesserez d'admirer.

Qui de nous , par exemple , est surpris de voir un homme brûlé d'une fièvre ardente , ou dont les membres soient la proie d'une autre maladie ? Les pieds se gonflent tout-à-coup , une douleur aiguë s'empare des dents , ou se jette sur les yeux mêmes , le feu sacré s'allume , se répand dans tout le corps , brûle toutes les parties qu'il attaque , on n'en est point étonné , parce qu'on connoît les émanations d'un grand nombre de corps , parce qu'on sait que les exhalaisons de la terre et le vice de l'air suffisent pour causer la naissance , et hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc aussi que ce

Ex infinito satis omnia suppeditare ,  
 Unde repente queat tellus concussa moveri ,  
 Perque mare et terras rapidus percurrere  
     turbo ,  
 Ignis abundare Ætnæus , flammescere cœlum ;  
 Id quoque enim fit , et ardescunt cœlestia  
     templa ;  
 Ut tempestates pluviae graviore coortu  
 Sunt , ubi forte ita se tetulerunt semina aqua-  
     rum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor :  
 Scilicet et fluvius , qui non est , maximus ei  
     est ,  
 Qui non ante aliquem majorem vidit , et  
     ingens  
 Arbor homoque videtur , et omnia de genere  
     omni ,  
 Maxima quæ vidit quisque , hæc ingentia fin-  
     git :  
 Cùm tamen omnia cum cœlo terraque ma-  
     rique  
 Nil sint ad summam summam totius omnem.  
 Nunc tamen , illa modis quibus irritata re-  
     pente  
 Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet ,  
 Expediam : Primum totius subcava montis  
 Est natura , ferè silicum suffulta cavernis ;  
 Omnibus est porro in speluncis ventus et aër :

grand - tout , infini comme il l'est , fournit au ciel et à la terre un assez grand nombre d'atômes , pour ébranler le globe par des secousses soudaines , pour envoyer sur la terre et les ondes des tourbillons rapides , pour entretenir les feux de l'Etna , et pour embrâser le ciel. Oui , le ciel lui-même peut s'embrâser aussi naturellement que nous voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre , lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'atmosphère.

Mais , dites-vous , ces incendies sont trop considérables : oui , comme un fleuve paroît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand ; comme un arbre , un homme , tous les corps de quelque espèce qu'ils soient , paroissent énormes , quand on ne connoît rien au-delà ; tandis que ces objets , non plus que le ciel , la terre et la mer , ne sont rien en comparaison de l'Univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale des fournaies de l'Etna. D'abord , toute la montagne est creuse intérieurement , et appuyée sur des cavernes de cailloux. Or , toutes les cavernes sont remplies de vents , et

Ventus enim fit , ubi est agitando percitus aër :  
 Illic ubi percaluit calefecitque omnia circum  
 Saxa furens , quâ contingit , terramque , et ab  
 ollis

Excussit calidum flammis velocibus ignem ,  
 Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit altè ,  
 Funditque ardorem longè , longèque favillam  
 Differt , et crassâ volvit caligine fumum ;  
 Extruditque simul mirando pondere saxa :  
 Ne dubites quin hæc animâ turbida sit vis.

Præterea magnâ ex parti mare montis ad  
 ejus

Radices frangit fluctus , æstumque resorbet :  
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas  
 Perveniant subter fauces ; hæc ire fatendum  
 est ,

Et penetrare animam penitùs res cogit aperta,  
 Atque efflare foràs , idèdque extollere flammas ,

Saxaque subjectare , et arenæ tollere nimbos :  
 In summo sunt ventigeni crateres , ut ipsi  
 Nomitant , nos quas fauces perhibemus et  
 ora.

Sunt aliquot quoque res , quarum unam dicere causam

Non satis est , verùm plures , unde una tamen sit :

par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, et a communiqué son ardeur aux rochers et à la terre, autour desquels il ne cesse de se rouler, et dont il fait sortir des flammes rapides, des feux dévorans, il s'élève, il s'élançe directement par les gorges de la montagne, il répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnoître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne, sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent par-dessous terre, depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures, quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle de-là vers le sommet. Voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élançer au loin, et des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime, sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *crateres*, et nous leur donnons le nom de *gorges* et de *bouches*.

Il y a encore des phénomènes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire

Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere  
 Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas  
 Conveniat lethi, dicatur ut illius una;

Nam neque eum ferro, neque frigore vincere  
 possis

Interiisse, neque à morbo, neque fortè ve-  
 neno;

Verùm aliquid genere esse ex hoc, quod concio  
 dicat,

Scimus; item in multis hoc rebus dicere habe-  
 mus.

Nilus in æstati crescit, campisque redun-  
 dat

Unicus in terris Ægypti totius annis:

Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;

Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contrà,

Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;

Et contrà fluvium flantes remorantur, et  
 undas

Cogentes sursùs replent coguntque manere:

Nam dubio procul hæc adverso flabra ferun-  
 tur

Flumine, quæ gelidis à stellis axis aguntur,

Ille ex æstiferâ parti venit annis ab Austro,

Inter nigra virâni percoctaque sæcla calore,

Exoricens penitùs mediâ ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus  
 arenæ

plusieurs , parmi lesquelles se trouve la véritable . Ainsi , en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable , il est nécessaire , pour nommer la cause de sa mort , de citer toutes les causes possibles de mortalité . Car vous ne pouvez décider s'il est mort par le fer ou le froid , par la maladie ou le poison . Vous savez en général que c'est par une de ces causes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puissent vous fixer sur la véritable . Nous sommes réduits à la même indécision dans un grand nombre de phénomènes .

Par exemple , si le Nil , ce fleuve unique de l'Égypte entière ; s'accroît et inonde les campagnes pendant l'été , ces débordemens peuvent venir de ce que , dans cette saison où règnent les vents étésiens , les aquilons , en soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve , suspendent son cours , foulent ses ondes , comblent son lit , et forcent le fleuve de s'arrêter . Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve , puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle boréal , tandis que le Nil prend sa source dans les régions du midi , dans ces climats brûlans que le soleil visite au milieu de sa course , et dont les habitans sont noircis et dévorés par la chaleur .

Il se peut encore que de vastes amas de sables

Fluctibus adversis oppilare ostia contrâ ,  
 Cùm mare permotum ventis ruit intùs are-  
 nam :

Quo sit uti pacto liber minùs exitus amni ,  
 Et proclivus item fiat minùs impetus undis.

Fit quoque uti pluvix forsan magis ad caput  
 ejus ,

Tempore eo fiant quo Etesia flabra Aquilo-  
 num

Nubila conjiunt in eas tunc omnia partes :  
 Scilicet ad mediam regionem ejecta diei

Cùm convenerunt , ibi ad altos denique mon-  
 tes

Contrusæ nubes coguntur , vique premuntur.

Forsit et Æthiopum penitùs de montibus  
 altis

Crescat , ubi in campos albas descendere nin-  
 gues .

Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age , *Averna* tibi quæ sint loca cunquo  
 lacusque ,

Expediam , quæ naturâ prædita constant.

Principiò , quòd *Averna* vocantur , nomen id  
 ab re

Impositum est , quia sunt *avibus* contraria  
 cunctis ;

• E regione ea quòd loca cùm advenêre volantes,  
 Remigii oblitæ , pennarum vela remittunt ,

déposés à son embouchure , forment une digue contre ses flots , dans le temps où la mer agitée par les vents roule des sables ; d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre , et la pente de son lit moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source , dans cette saison où le soufle des vents Etésiens chasse de ce côté les nuages , qui , rassemblés dans les régions du midi , s'accumulent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes , et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Peut-être , en un mot , cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Æthiopie , quand le soleil , dont les rayons embrassent toute la nature , fait descendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funestes , de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils produisent , parce qu'ils sont mortels pour les *oiseaux*. En effet , quand les habitans de l'air sont arrivés directement au-dessus de ces lieux , ils semblent avoir oublié l'art de voler ; leurs ailes n'ont plus de ressort ; ils tombent sans force , la tête panchée , ou sur la terre , ou dans

Præcipientesque cadunt molli cervice profusæ  
 In terram, si fortè ita fert natura locorum,  
 Aut in aquam, si fortè lacus substratus averno  
 est.

Qualis apud Cumas locus est montemque Ve-  
 suvum,

Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus:  
 Est èt Athenæis in mœnibus, arcis in ipso  
 Vertice, Palladis ad templum Tritonidos al-  
 mæ,

Quò nunquam pennis appellunt corpora raucæ  
 Cornices, non cùm fumant altaria donis:  
 Usque aded fugitant non iras Palladis acres,  
 Pervigilî causâ, Graiûm ut cecinere poëtæ  
 Sed naturâ loci hoc opus efficit ipsa suâ vi;  
 In Syriâ quoque fertur item locus esse, videri,  
 Quadrupedes quoque quò simul ac vestigia pri-  
 mùm

Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,  
 Manibus ut si sint divis mactata repentè:  
 Omnia quæ naturali ratione geruntur,  
 Et quibus è causis fiant, apparet origo;  
 Janua ne his orci potius regionibus esse  
 Credatur postea, hinc animas Acheruntis in oras  
 Ducere fortè Deos manes infernè reamur;  
 Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur  
 Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum:

les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur donne la mort.

On trouve à Cumès et au mont Vésuve un endroit de cette nature; ce sont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaisse fumée. On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, proche le temple de Minerve; les rauques corneilles n'osent jamais y aborder, lors même que la fumée des sacrifices semble les y inviter. Tant elles fuient avec effroi, non pas la colère de Pallas que leur attira leur vigilance, selon le récit des poètes Grecs, mais les exhalaisons même de ce lieu, qui suffisent pour les en détourner. On parle encore d'un autre averne de cette espèce, situé dans la Syrie, où les quadrupèdes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas, sans que la vapeur les fasse tomber sans vie, comme des victimes immolées tout-à-coup aux Dieux Manes. Tous ces effets sont naturels, et l'on peut en trouver les causes, sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du tartare, par où les divinités du sombre empire attirent les âmes sur les bords de l'Achéron, comme la simple aspiration du cerf rapide, attire (selon l'opinion commune) les serpens du fond de

Quod procul à verâ quàm sit ratione repul-  
sum ,

Percipe; namque ipsâ de re nunc dicere conor.

Principiò hoc dico , quòd dixi sæpe quoque  
antè ,

In terrâ cujusque modi rerum esse figuras;

Multa homini quæ sunt vitalia , multa que mor-  
bos

Incutere et mortem quæ possint accelerare ;

Et magis esse aliis alias animantibus aptas

Res ad vitæ rationem ostendimus antè ,

Propter dissimilem naturam dissimilesque

Texturas inter sese primasque figuras ;

Multa meant inimica per aures , multa per  
ipsas

Insinuant nares infesta atque aspera odore ,

Nec sunt multa parùm tactu vitanda , nec au-  
tem

Aspectu fugienda saporeque tristia quæ sint ;

Deinde videre licet , quàm multæ sint homini  
res

Acri ter infesto sensu spurcæque gravesque.

Arboribus primùm certis gravis umbra tri-  
buta est ,

Usque adedò , capitis faciant ut sæpe dolores ,

Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.

Est etiam in magnis Heliconis montibus arbor

Floris odorè hominem tetro consueta necare :

leur retraite. Pour vous faire sentir le ridicule de toutes ces fables, je vais traiter à fond ce sujet.

Je répète d'abord ce que j'ai souvent dit, que la terre contient un grand nombre de principes diversement configurés, dont les uns donnent la vie à l'homme, les autres lui causent des maladies et hâtent son trépas, et qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux, plus ou moins propres à leur conservation, selon la différence de leur nature, de leur tissu et de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouïe; il y en a dont les exhalaisons piquantes et désagréables offensent l'organe de l'odorat; d'autres dont le contact est dangereux, dont la vue est à craindre, dont la saveur est désagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles et douloureuses.

D'abord il y a des arbres dont l'ombre est chargée de molécules si dangereuses, qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres, sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue

Scilicet hæc idèdè terris ex omnia surgunt  
 Multa modis multis multarum semina rerum,  
 Quòd permista gerit tellus discretaque tradit.

Nocturnumque recens, extinctum lumen, ubi  
 acri

Nidore offendit nares, consopit ibidem,  
 Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.  
 Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,  
 Et manibus nitidum teneris opus effluit eji,  
 Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.  
 Multaque præterea languentia membra per  
 artus

Solvunt, atque animam labefactant sedibus  
 intùs.

Denique, si in calidis etiam cunctère lava-  
 cris,

Plenior et solio in fueris ferventis aquai,  
 Quàm facilè in medio fit uti des sæpe ruinas?  
 Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur.  
 Quàm facilè in cerebrum, nisi aquam præcepi-  
 mus antiq!

At cùm membra hominis percepit fervida fe-  
 bris,

Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.  
 Nonne vides etiam terrâ quoque sulfur in ipsâ  
 Gignier, et tetro concreescere odore bitumen?

l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre, parce qu'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manières diverses dont la sécrétion nourrit chaque individu particulier.

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs, assoupit l'homme, le renverse, comme s'il étoit attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *Castoreum* produit le même effet sur la femme. Elle tombe sans connoissance, et son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé dans le temps où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres, et fait chanceler l'ame au fond de sa retraite. Enfin si vous séjournez trop long-temps dans un bain chaud, ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connoissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fièvre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le soufre et le bitume dont la vapeur est si pénétrante. Enfin quand, le fer à la

Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,  
 Terrarum penitus scrutantes abdita ferro,  
 Quales exspirat scaptesula subter odores?  
 Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla?  
 Quas hominum reddunt facies qualesque co-  
 lores

Nonne vides? audisve perire in tempore parvo  
 Quam soleant, et quam vitæ copia desit,  
 Quos opere in tali cohibet vis magna? necesse  
 est

Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,  
 Exspiretque foras in aperta promptaque cœli.

Sic et *averna* loca alitibus summittere debent  
 Mortiferam vim, de terrâ quæ surgit in auras,  
 Ut spatium cœli quâdam de parte venenet:  
 Quod simul ac primùm pennis delata sit ales,  
 Impediatur ibi cæco, conrepta veneno,  
 Ut cadat è regione loci, quâ dirigit æstus:  
 Quod cum cœnruit, hæc eadem vis illius æstûs  
 Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert;  
 Quippe etenim primò quasi quendam conciet  
 æstum;

Posteriùs fit, uti cum jam cecidère veneni  
 In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda,  
 Propterea quod magna mali sit copia circum.

main , on déchire les entrailles de la terre , pour y suivre les veines de l'or et de l'argent , quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine , et s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas quel visage have , quel teint plombé contractent les malheureux , condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne savez-vous pas en combien peu de temps ils périssent ; et combien est courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs , en les répandant au-dehors , dans les plaines de l'air.

Ainsi ces lieux nommés *avernés* , ne sont mortels pour les oiseaux , que par de pareilles évaporations , qui s'élèvent du sein de la terre dans les airs , et empoisonnent , pour ainsi dire , une partie de l'atmosphère. A peine les oiseaux sont-ils arrivés dans cette région infectée , tout-à-coup , embarrassés dans les lacs de ce poison invisible , ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison dirige leur chute ; et quand ils y sont étendus , la même exhalaison , plus active pour lors , chasse de leurs membres tous les restes de la vie. Car la première attaque n'excite en eux qu'une espèce de convulsion ; mais une fois plongés à la source même du venin , ils y rendent les derniers soupirs , suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

Fit quoque ut interdum vis hæc atque æstus  
averni

Aëra qui inter aves cunque est terramque lo-  
catus,

Discutiat, prope uti locus hinc linguatur ina-  
nis:

Cujus ubi è regione loci venêre volantes,  
Claudicat extemplò pennarum nisus inanis,  
Et conamen utrinque alarum proditur omne:  
Hic, ubi nictari nequeunt insistereque alis,  
Scilicet in terram delabi pondere cogit

Natura; et vacuum prope jam per inane ja-  
centes,

Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porrò in puteis æstate fit humor,  
Rarescit quia terra calore, et semina si qua  
Forle vaporis habet, prope è dimittit in auras:  
Quò magis est igitur tellus affecta calore,  
Hoc fit frigidior qui in terrâ est abditus hu-  
mor;

Frigore cùm premitur porrò omnis terrâ coit-  
que

Et quasi concrescit, fit scilicet, ut coëundo  
Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calo-  
rem.

Est apud Ammonis fanum fons luce diurnâ  
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur;  
Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri

Il se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre et les oiseaux, que cet espace devienne presque vide. Lorsque les habitans de l'air volent directement au-dessus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vide, aucune réaction ne seconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air, ni de support dans leurs ailes, la nature les force de céder à leur pesanteur; et quand ils sont tombés au sein du vide, leur ame se dissipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits se refroidit pendant l'été, parce que la chaleur en raréfiant la terre, dissipe promptement dans les airs toutes les semences de feu qu'elle peut contenir. Ainsi plus sa surface est échauffée, plus les eaux cachées dans son sein, doivent être fraîches. Au contraire, quand le froid resserre, rapproche, et condense sa superficie, il doit, par cette compression, faire rentrer au fond des puits les particules de feu disséminées dans la terre.

On voit proche le temple d'Ammon une source froide pendant le jour, et qui (à ce qu'on rapporte) devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite

Sole putant subter terras ferviscere raptim,  
 Nox ubi terribili, terras caligine texit;  
 Quod nimis à verâ est longè ratione remotum;  
 Quippe ubi sol nudum contrectans corpus  
 aquai,

Non quierit calidum superâ de reddere parte,  
 Cùm superum lumen tanto fervore fruatur;  
 Quî queat hic subter tam crasso corpore ter-  
 ram,

Percoquere humorem et calido sociare vapori?  
 Præsertim cùm vix possit per septa domorum  
 Insinuare suum radiis ardentibus æstum?

Quæ ratio est igitur? nimirum terra magis  
 quòd

Rara tenet circùm hunc fontem, quàm cætera  
 tellus;

Multaque sunt ignis prope semina corpus aquai:  
 Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,  
 Extemplò subtùs frigescit terra coitque;  
 Hâc ratione fit ut, tanquam compressa manu  
 sit,

Exprimat in fontem quæ semina cunque habet  
 ignis,

Quæ calidum faciunt laticis tactum atque sapo-  
 rem:

Indè ubi sol radiis terram dimovit obortis,  
 Et rarefecit calido miscente vapore;  
 Rursùs in antiquas redeunt primordia sedes

plus d'admiration qu'elle n'en mérite. On croit que le soleil caché sous terre, la pénètre de ses feux, aussi-tôt que la nuit étend sur le globe son ombre effrayante. Mais cette explication est contraire à la saine philosophie. Car si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu, par un contact immédiat, échauffer la surface de l'onde, comment pourroit-il, sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau, et y introduire ses feux brûlans, sur-tout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons ?

Quelle est donc la cause de ce phénomène ? C'est que la terre est plus spongieuse et plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que par-tout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre, en se refroidissant, se contracte comme si on la pressoit avec la main, et fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, et qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher et au goût. Ensuite quand les rayons naissans du soleil ont ouvert les pores de la terre et raréfié son tissu, par le mélange de leurs feux, les semences ignées reprennent leur première place, et toute la

Ignis, et in terram cedit calor omnis aquai:  
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.

Præterea solis radiis jactatur aquai  
Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu;  
Propterea fit uti, quæ semina cunque habet  
ignis,

Dimittat, quasi sæpe gelum quod continet in se  
Mittit, et exolvit glaciem nodosque relaxat.

Frigidus est etiam fons, supra quem sita  
sæpe

Stupa jacit flammæ concepto protinùs igni;  
Tædæque consimili ratione accensa per undas  
Conducet, quodcumque natans impellitur auris:  
Nimirum quia sunt in aquâ permultâ vaporis  
Semina, de terrâque necesse est funditùs ipsâ  
Ignis corpora per totum consurgere fontem,  
Et simul expirare foràs exireque in auras,  
Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri  
fons.

Præterea, dispersa foràs erumpere cogit  
Vis per aquam subito sursùmque ea concii-  
liari:

Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquai,  
Qui scatit, et salsas circum se dimovet undas:  
Et multis aliis præbet regionibus æquor,  
Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,

chaleur de l'eau passe dans la terre. Voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs l'onde frappée pour lors des rayons du soleil, et raréfiée par ses feux tremblans, doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient, comme on la voit souvent se dégager des parties de froid et des liens de glaces qui la tenoient captive.

On parle encore d'une autre fontaine dans laquelle une étoupe prend feu et jette des flammes tout-à-coup, quoiqu'elle paroisse froide au toucher; un flambeau s'y allume de la même manière, et luit au milieu des eaux, par-tout où l'air porte sa lumière flottante. C'est que l'eau de cette fontaine, non-seulement contient en elle-même, un grand nombre de semences de feu, mais reçoit encore de la terre qui lui sert de lit, une foule de particules ignées qui s'élèvent en haut, se dispersent dans toute la substance du fluide, s'exhalent au-dehors et se répandent dans l'air, mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus, une impulsion secrète détermine ces molécules éparses à s'élever tout-à-coup et à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aralienne écartent autour d'elles l'onde salée. Ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux notopniers altérés, en leur

Quòd dulces inter salsas intervomit undas.  
 Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,  
 Et scatere illa foras in stupam semina, quò  
     cùm  
 Conveniunt aut cùm tædai corpori adhærent,  
 Ardescunt facilè extemplò, quia multa quoque  
     in se  
 Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina  
     lychnum  
 Nuper ubi extinctum admoveas, accendier antè,  
 Quàm tetigit flammam tædamque pari ratione?  
 Multaque præterea priùs ipso tacta vapore  
 Eminùs ardescant, quàm cominùs imbuat ignis:  
 Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum  
     est.

Quod superest, agere incipiam quo fœdere  
     fiat  
 Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,  
 Quem *Magneta* vocant patrio de nomine Graii,  
*Magnetum* quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur, quippe  
     catenam.  
 Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se;  
 Quinque etenim licet interdum pluresque vi-  
     dere,  
 Ordine demissos levibus jactarier auris,

ménageant des eaux douces , au milieu de ses sels. C'est par un semblable mécanisme que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes , et s'élancer au-dehors pour allumer de l'étoupe. Lorsqu'elles s'y sont réunies , où qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau , elles s'embrâsent sans peine en un moment , parce que les étoupes et les flambeaux sont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

Approchez de la lumière une lampe qui vient d'être éteinte , vous la verrez se rallumer avant d'avoir touché la flamme. La même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin , par la seule impression de la chaleur , avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même manière les effets de cette fontaine.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée , dans leur langue , *Magnétique* , du nom des *Magnésiens* , dans le pays desquels on la trouve.

Cette pierre est une merveille pour les hommes ; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux suspendus les uns aux autres sans aucun lien. On voit quelquefois jusqu'à cinq chaînons , et même plus ;

Unus ubi ex uno dependet subter adherens,  
Ex alioque alius rapidis vim vinclaque nos-  
cit :

Usqueadè permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa  
priùs, quàm

*Ipsius rei rationem reddere possis ;*

Et nimum longis ambagibus est adendum :

Quò magis attentas aures animamque reposco.

Principiò, omnibus à rebus quascunque vi-  
demus,

Perpetuò fluere ac mitti spargique necesse est  
Corpora, quæ feriant oculos, visumque la-  
cessant ;

Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,  
Frigus ut à fluviis, calor à sole, æstus ab  
undis.

Æquoris exesor mœrorum littora propter ;

Nec varii cessant sonitus manare per aures ;

Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,

Cùm mare versamur propter ; dilutaque con-  
trà

Cùm tuimur misceri absinthia, tangit amaror :

Usqueadè omnibus ab rebus res quæque  
fluenter

Fertur, et in cunctas dimittitur undique  
partes ;

Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,

s'abaisser en ligne droite , flotter au gré de l'air , attachés l'un sous l'autre , et se communiquent mutuellement la vertu attractive de la pierre , tant la sphère de son activité est étendue !

Pour expliquer de pareils phénomènes , on est obligé d'établir plusieurs principes , avant d'en découvrir la vraie cause. Ce n'est que par de longs détours qu'on y peut arriver. Redoublez donc d'attention , mon cher Memmius.

Rappelez-vous d'abord que tous les corps que nous apercevons envoient sans cesse des espèces d'écoulemens , d'émissions , d'émanations , qui frappent nos yeux et produisent en nous la sensation de la vue. En effet , les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides , la chaleur émane du soleil , de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages ; nos oreilles sont continuellement frappées de sons de toute espèce ; quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan , nos palais sont affectés d'une vapeur saline , et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe sans en ressentir l'amertume ; tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce , qui se portent de tous côtés , sans jamais se reposer ni se tarir , puisqu'à chaque instant nous avons des sensations ;

Perpetuò quoniam sentimus , et omnia semper  
Cernere , odorari licet , et sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quàm raro corpore sint  
res

Commemorare , quod in primo quoque carmine  
claret ;

Quippe etenim , quanquam multas hoc pertinet  
ad res

Noscere , cum primis hanc ad rem protinùs  
ipsam

Quâ de disserere aggredior , firmare necesse  
est ,

Nil esse in promptu , nisi mistum corpus inani.

Principiò fit , ut in speluncis saxa superna  
Sudent humore , et guttis manantibu' stil-  
lent ;

Manat item nobis è toto corpore sudor ,  
Crescit barba pilique per omnia membra , per  
artus ,

Diditus in venas cibus omnes auget alitque  
Corporis extremas quoque partes unguicu-  
losque ;

Frigus item transire per æs , calidumque va-  
porem

Sentimus , sentimus item transire per aurum ,  
Atque per argentum , cùm pocula plena tene-  
mus ;

Denique per dissepta domorum saxea voces

puisque'il nous est toujours possible de voir, d'odorier et d'entendre.

Rappelez - vous , secondement , à quel point tous les corps sont poreux. C'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poëme , et qui sert à développer un grand nombre de vérités. Mais il est si spécialement lié au phénomène dont j'entreprends l'explication , que je ne puis me dispenser de vous prouver de nouveau que de tous les corps connus , il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

D'abord , les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espèce de sueur qui en distille goutte à goutte. Il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue ; la barbe et le poil croissent sur tous nos membres. Les alimens distribués dans nos veines , nourrissent et augmentent jusqu'aux extrémités du corps , jusqu'aux ongles mêmes. Nous sentons le froid et le chaud pénétrer l'airain ; nous sentons encore leur impression à travers l'or et l'argent , quand nous tenons une coupe pleine. Enfin , le son traverse l'épaisseur des murs , les odeurs s'y insinuent , le froid et le chaud les pénètre ; que dis-je ? ils pénètrent jusqu'à la cuirasse de fer qui environne le corps du guerrier. La plupart des mala-

Pervolitant , permanat odos , frigusque vapos-  
que

Ignis , quin ferri quoque vim penetrare suevit,  
Undique quæ circum corpus lorica coëret.

Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuat:

E tempestates terrâ cœloque coortæ ,

Et cœlo emotæ terrâque repente facessunt ,

Quandoquidem nihil est non raro corpore  
nexum.

Huc accedit , uti non omnia quæ jaciuntur  
Corpora cunque ab rebus , eodem prædita  
sensu ,

Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta :

Principiò terram sol excoquit et facit are ,

At glaciem dissolvit , et altis montibus altè

Extractas vinguës radiis tabescere cogit ,

Denique cera liquescit in ejus posta vapore ;

Ignis item liquidum facit æs aurumque re-  
solvit ,

At coria et carnem trahit et conducit in unum ;

Humor aquæ porciò ferrum condurat ab igni ,

At coria et carnem mollit durata calore ;

Barbigeras oleaster cò juvat usque capellas ,

Diffluat ambrosiâ quasi vero et nectare tinc-  
tus ;

At nihil est , homini fronde hæc quod amarius  
extet ,

dies nous viennent du dehors; et ces contagions qui naissent ou de la terre ou dans l'air, se dissipent comme elles se forment en un moment. Tant il est vrai qu'il n'y a pas un seul corps qui ne renferme du vide dans son tissu.

Ajoutez que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités sensibles, ni la même analogie avec les corps sur lesquels elles agissent. Le soleil cuit et sèche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il résout en eau ces masses de neiges entassées sur la cime des montagnes, et qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ses rayons. De même le feu dissout l'or et rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte et fait retirer les chairs et la peau. Le fer, au sortir de la fournaise, acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge. C'est au contraire le feu qui durcit la chair et la peau; l'eau les amollit. L'olivier, dont l'amertume est insupportable à l'homme, est, pour les chèvres, un mets préférable à l'ambrosie et au nectar. Enfin, le pourceau fuit la majoline et craint les parfums, qui sont en effet un poison pour lui, tandis qu'ils paroissent quelquefois nous rappeler à la vie. Au contraire, la fange

Denique amaracinum fugitat sus , et timet  
omne

Unguentum ; nam setigeris subus acre vene-  
num est ,

Quod nos interdum tanquam recreare videtur ;  
At contra nobis coenum teterrima cum sit ,  
Spurcicies , eadem subus hæc res munda vi-  
detur ,

Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest , ipsâ quam dicere  
de re

Aggredior , quod dicendum prius esse vide-  
tur ;

Multa foramina cum variis sint reddita rebus,  
Dissimili inter se naturâ prædita debent  
Esse , et habere suam naturam quæque vias-  
que ;

Quippe etenim variis sensus animantibus in-  
sunt ,

Quorum quisque suam propriè rem percipit  
in se ;

Nam penetrare aliâ sonitus , aliâque saporem  
Cernimus è succis , aliâ nidoris odores ,  
Propter dissimilem naturam textaque rerum :  
Præterea manare aliud per saxa videtur ,  
Atque aliud per ligna , aliud transire per  
aurum ,

Argentoque foràs aliud vitroque meare ;

qui nous fait horreur , est pour le quadrupède hérissé de soie , un bain délicieux , dans lequel il se plonge et se roule , sans jamais se rassasier.

Il me reste encore un autre principe à établir avant d'en venir à l'objet que je me propose : c'est que tous les corps ayant un grand nombre d'interstices , ces interstices ne doivent pas être tous semblables , mais avoir chacun sa nature et ses usages particuliers. En effet , les animaux ont des sens divers , dont chacun a son objet propre. Les sons s'insinuent par des conduits qui leur sont consacrés ; les saveurs et les odeurs par d'autres voies qui sont aussi analogues à leur nature et à leur tissu. Outre cela , il y a des émanations qui pénètrent la pierre , d'autres qui pénètrent le bois. Il y en a qui passent à travers l'or , d'autres qui s'insinuent à travers l'argent , d'autres qui s'ouvrent un passage par les pores du verre , puisque les simulacres s'introduisent par les interstices du verre , et la chaleur par ceux de l'or et de l'argent. Enfin , il y a des corpuscules qui pénètrent plus vite , et d'autres moins vite , le même corps.

Nam fluere hæc species , illàc calor ire vi-  
detur ;

Atque aliis aliud citiùs transmittere eadem :

Scilicet id fieri cogit natura viarum ,

Multimodis varians , ut paulò ostendimus antè.

Quapropter bene ubi hæc confirmata atque  
locata

Omnia constiterint nobis præposta ; parata ,

Quod superest , facilè hinc ratio reddetur , et  
omnis

Causa patefiet , quæ ferri pelliciat vim :

Principiò fluere è lapide hoc permulta ne-  
cesse est

Semina , sive æstum qui discutit aëra plagis ,

Inter qui lapidem ferrumque est cunque lo-  
catus ;

Hoc ubi inanitur spatium , multusque vacefit

In medio locus , extemplò primordia ferri

In vacuum prolapsa cadunt conjuncta , fit  
utque

Annulus ipse sequatur , eatque ita corpore toto ;

Nec res ulla magis primoribus ex elementis

Indupedita suis arcè connexa cohæret ,

Quàm validi ferri naturæ frigidus horror :

Quò minùs est mirum , quod paulò diximus  
antè ,

Corpora si nequeunt de ferro plura coorta

In vacuum ferri , quin annulus ipse sequatur

Ces différences sont, comme je l'ai prouvé plus haut, une suite nécessaire de la variété infinie que la nature a établie entre les interstices des corps.

Ces vérités préliminaires étant ainsi solidement établies, il est aisé d'en déduire l'explication que nous cherchons, et la cause de l'attraction du fer se développe d'elle-même. D'abord, il faut que de la substance même de la pierre, il émane sans cesse un grand nombre de corpuscules, ou plutôt une vapeur active, qui raréfie par ses coups tout l'air interposé entre le fer et l'aimant. Quand cet espace intermédiaire est devenu vide, aussitôt les élémens du fer s'y portent, mais sans se désunir; d'où il arrive que le corps entier de l'anneau suit la même direction. En effet, il n'y a point de corps dont les élémens soient plus embarrassés et plus étroitement liés que ceux du fer, ce métal si solide, qu'il est presque inaccessible à la chaleur. Il n'est donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ses élémens vers le vide, soit suivie de la progression du chaînon entier. C'est ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens invisibles. Ces émanations de l'aimant agissent en tout sens. Le vide se forme de tous côtés, soit en haut, soit latéralement, et les anneaux voisins se portent aussitôt dans

Quod facit, et sequitur, donec pervenit ad  
ipsum

Jam lapidem, cæsisque in eo compagibus  
hæsit :

Hoc fit item cunctas in partes, unde vacescit  
Cunque locus, sive ex transverso, sive surperne,  
Corpora continuò in vacuum vicina feruntur :  
Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa  
Sponte suâ sursùm possunt consurgere in au-  
ras :

Huc accedit item, quare queat id magis esse,  
Hæc quoque res adjumento; molusque ju-  
vatur,

Quòd simul à fronte est annelli rarior aër  
Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus,  
Continuò fit uti qui post est cunque locatus;  
Aër, à tergo quasi provehat atque propellat :  
Semper enim circum positus res verberat aër :  
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,  
Parte quòd ex unâ spatium vacat, et capit  
in se :

Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina  
ferri est

Parvas ad partes subtiliter insinnatus,  
Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.

Denique res omnes debent in corpore habere  
Aëra, quandoquidem raro sunt corpore, et  
aër

ces espaces ainsi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs; car leur propre tendance ne pourroit jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction, et qui accélère leur mouvement, c'est qu'à peine l'air a été raréfié, et le vide formé dans la partie supérieure de l'anneau, l'air inférieur pousse et chasse, pour ainsi dire, l'anneau par derrière. En effet, tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font pour lors avancer l'anneau, parce qu'il y a en haut un vide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer, et s'est insinué jusqu'à ses élémens les plus subtils, il les pousse et les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin, tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu, parce qu'ils sont tous poreux, et que l'air les environne et les touche sans cesse. Co

Omnibus est rebus circumdatus appositusque;  
 Hic igitur, penitùs qui in ferro est abditus aër,  
 Sollicito motu semper jaclatur, eòque  
 Verberat anellum dubio procul, et ciet intùs  
 Scilicet, atque eòdem fertur, quò præcipitavit  
 Jani semel, et quamquam in partem comamina  
 sumpsit.

Fit quoque ut à lapide hoc ferri natura  
 recedat,

• Interdum fugere atque sequi consueta vicissim:  
 Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,  
 Et ramenta simul ferri furere intus alienis  
 In scaphiis, lapis hic magnes cùm subditus  
 esset:

Usque adeò fugere à saxo gestire videtur:  
 Ære interposito discordia tanta creatur;  
 Propterea; quia nimirum priùs æstus ubi æris  
 Præcepit, ferrique vias possedit appertas,  
 Posterior lapidis venit æstus, et omnia plena  
 Invenit in ferro, neque habet quà tranet,  
 ut antè;

Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu  
 Ferrea texta suo; quo pacto respuit ab se,  
 Atque per æs agitat, sine eo quæ sæpe re-  
 sorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quòd æstus  
 Non valet è lapide hoc alias impellere item  
 res;

fluide subtil, caché dans la substance même du fer, est agité d'un mouvement continuel, à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, et se porter avec lui vers l'espace vide auquel tendent tous ses efforts.

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant, quelquefois il le fuit et le suit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace et de la limaille, s'agiter et tressaillir dans un vase d'airain, sous lequel on présente une pierre d'aimant. Le fer sembloit impatient de s'éloigner de la pierre : tant la seule interposition de l'airain faisoit naître d'antipathie entre ces deux substances. La raison en est qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premières de tous les conduits du fer, celles de l'aimant, qui leur succèdent, trouvent tous les passages occupés ; et, ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles sont obligées de se jeter sur la substance même du fer, et de heurter de leurs flots le tissu de ce métal. Voilà pourquoi la pierre repousse et agite à travers l'airain, ce même corps auquel, sans cet obstacle, elle se seroit unie.

Ne soyez point surpris que les émanations magnétiques ne produisent pas le même effet sur les autres corps. Il y en a, tels que l'or, que leur pesanteur tient

Pondere enim fretæ partim stant, quod genus aurum;

Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus

Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam,

Lignea materies in quo genere esse videtur:

Inter utrasque igitur ferri naturam locata,

Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit,

Impellant ut eam magnesi semina saxi.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,

Ut mihi multa parum genere ex hoc suppeditentur,

Quæ memorare queam inter se singulariter apta:

Saxa vides primum solam coalescere calce;

Glutine materies taurino ita jungitur unam,

Ut vitio venæ tabularum sæpius hiscant,

Quam laxare queant compages taurea vincula;

Vitigeni laticès in aquam fontibus gaudent

Misceri, cum pix nequeat gravis et leve olivum;

Purpureusque colos conchyli mergitur unam

Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,

Non si Neptuni fluctu renovare operam det,

Non mare si totum velit eluere omnibus undis;

Denique res auro argentum concopulat unam,

Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo:

immobiles. D'autres, comme le bois, ont de larges interstices, à travers lesquels les émanations passent sans toucher, et par conséquent sans agiter ces corps. Le fer, dont le tissu tient le milieu entre ces deux espèces, est la seule substance que les émanations de l'aimant puissent mouvoir de cette manière, quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reste, le phénomène que j'explique n'est pas tellement étranger dans la nature, qu'il ne me soit aisé de vous citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. Vous voyez d'abord les pierres se joindre à l'aide seule de la chaux. La colle de taureau lie si fortement les planches, que les veines et les parties élémentaires du bois se manqueroient plutôt, que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves. La poix ne peut s'y mêler à cause de sa pesanteur, ni l'huile à cause de sa légèreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine, qu'on ne peut plus l'en séparer, quand même, à force d'eau, on voudroit rendre à l'étoffe sa première couleur, quand même la mer entière l'abreuvéroit de toutes ses ondes. Enfin, l'or, à l'aide du feu, s'incorpore avec l'argent, et l'étain unit ensemble des cuivres de différentes na-

Cætera jam quam multa licet reperire? quid  
ergò?

Nec tibi tam longis opus est ambagibus us-  
quam,

Nec me tam multam hinc operam consumere par-  
est;

Sed breviter paucis restat comprehendere multa:

Quorum ita texture ceciderunt mutua contra,

Ut cava convenient plenis, hæc illius, illa

Hujusque, inter se junctura horum optima  
constat:

Est etiam, quasi ut anellis hamisque plicata

Inter se quædam possint coplata teneri:

Quod magis in lapide hoc fieri ferroque vi-  
detur.

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut undè  
repentè

Mortiferam possit cladem conflare coorta

Morbida vis hominum generi pecudumque ca-  
tervis,

Expeditam: Primùm multarum semina rerum

Esse suprâ docui, quæ sint vitalia nobis;

Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse  
est

Multa volare: ea cum casu sunt sortè coorta,

Et perturbârunt cælum, fit morbidus aër:

Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,

Aut extrinsecùs, ut nubes nebulæque supernæ

tures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrois-je pas trouver ? Mais vous pouvez vous passer de tant de détails , et je ne dois pas y consumer une peine inutile. Un seul principe vous tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des tissus tellement opposés, que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre , leur union est la plus parfaite. Ils peuvent aussi se lier par des espèces d'anneaux et de crochets , et c'est sur-tout cette sorte de lien qui tient le fer suspendu à l'aimant.

Je vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses , de ces fléaux terribles qui répandent tout-à-coup la mortalité sur les hommes et les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est rempli d'une infinité de corpuscules de toute espèce , dont les uns nous donnent la vie , les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a fait naître un grand nombre de ces derniers , l'air se corrompt et devient mortel. Ces maladies actives et pestilenciennes , ou nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air , comme les nuages et les tempêtes , ou s'élèvent du sein

Per cœlum veniunt , aut ipsâ sæpe coorta  
De terrâ surgunt , ubi putrorem humida nacta  
est ,

Intempestivis pluviisque et solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum

Tentari , procul à patriâ quicumque domoque  
Adveniunt ? ideò quia longè discrepat aër ,  
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,  
Et quod in Ægypto est , quâ mundi claudicat  
axis ?

Quidve , quod in Pontò est , differre à Gadibus,  
atque

Usque ad nigra virûm percoctaque sæcla  
calore ?

Quæ cum quatuor inter se diversa videmus ,  
Quatuor à ventis et cœli partibus esse ,  
Tum color et facies hominum distare videntur  
Largiter , et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus , qui propter flumina  
Nili

Gignitur Ægypto in mediâ , neque præterea  
usquam :

Atthide tentantur gressus , oculique in Achæis  
Finibus ; indè alius aliis locus est inimicus

Partibus ac membris ; varius concinnat id aër :  
Proinde ubi se cœlum quod nobis fortè aliè  
num est ,

même de la terre , dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies et de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie ? C'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Britons et celui de l'Égypte , ou panche l'essieu du monde ? Quelle différence entre le climat du Pont et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par la chaleur du soleil ? Ces quatre pays , exposés à quatre vents , et situés sous quatre climats divers , ne diffèrent pas seulement par l'exposition , mais encore par la couleur et la forme de leurs habitans , et par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil , au milieu de l'Égypte , et nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes ; celui des Achéens est mal sain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps : toutes ces différences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger , doué d'une qualité dangereuse , se déplace et s'avance vers nous , il se traîne lentement comme un nuage ; il altère et

Commovet , atque aër inimicus serpere cœpit ;  
 Ut nebula ac nubes paulatim repit , et omne ,  
 Quà graditur , conturbat et immutare coactat ,  
 Fit quoque ut , in nostrum cùm venit denique  
 cœlum ,

Corrumpat , reddatque suû simile , atque alie-  
 num ;

Hæc igitur subitò clades nova pestililasque ,  
 Aut in aquas cadit , aut fruges persidit in ipsas ,  
 Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus ;  
 Aut etiam suspensa manet vis aëre in ipso ,  
 Et cùm spirantes mistas hinc ducimus auras ,  
 Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse  
 est :

Consimili ratione venit bubus quoque sæpe  
 Pestililas , etiam pecubus balantibus ægror :  
 Nec refert utrùm nos in loca deveniamus  
 Nobis adversa , et cœli mutemus amictum ;  
 An cœlum nobis ultrò Natura cruentum  
 Deferat , aut aliquid quo non consuevimus uti ,  
 Quod nos adventu possit tentare recenti.

Hæc ratio quondam morborum , et mortifer  
 æstus

Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros ,  
 Vastavitque vias , exhausit civibus urbem :  
 Nam penitùs veniens Ægypti è finibus ortus ,  
 Aëra permensus multum camposque natantes ,  
 Incubuit tandem populo Pandionis ; omnes

corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe , et enfin , arrivé dans le nôtre , il le corrompt , l'assimile à lui , et le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce , se répand en un moment dans les eaux , s'attache aux moissons , se mêle aux autres alimens des hommes et des troupeaux ; quelquefois son venin reste suspendu dans les airs , et nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé , sans puiser en même-temps le poison dont il est infecté. La contagion gagne de la même manière le bœuf laborieux et la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat mal sain , sous un ciel inconnu , ou que la Nature nous amène un air pestilentiel et des corpuscules étrangers , dont l'irruption soudaine nous cause le trépas ?

Une maladie de cette espèce , causée par des vapeurs mortelles , désola jadis les contrées où régna Cécrops , rendit les chemins déserts , et épuisa cette ville d'habitans. Née au fond de l'Égypte , après avoir franchi les espaces immenses des airs et des mers , elle se fixa sur les murs de Pandion ; et tous les habitans à

Indè catervatim morbo mortique dabantur.  
 Principio caput incensum fervore gerebant,  
 Et duplices oculos suffasâ luce rubentes:  
 Sudabant etiam fauces intrinsecùs atro  
 Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat,  
 Atque animi interpret manabat lingua cruore;  
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu:  
 Indè ubi per fauces pectus complêrat, et  
 ipsum

Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris;  
 Omnia tum verò vitæ claustra lababant:  
 Spiritus ore foràs tetrum volvebat odorem,  
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;  
 Atque animi prorsum vires totius, et omne  
 Languibat corpus, lethi jam limine in ipso:  
 Intolerabilibusque malis erat anxius anguor  
 Assiduè comes, et gemitu commista querela:  
 Singultusque frequens noctem per sæpe diem-  
 que,

Conripere assiduè nervos et membra coactans,  
 Dissolvebat eos, defessos antè, fatigans.

Nec nimio cuiquam posses ardore tueri  
 Corporis in summo summam fervescere par-  
 tem;

Sed potius tepidum manibus proponere tactum  
 Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere  
 Corpus, ut est, per membra sacer cùm di-  
 ditur ignis;

la fois devinrent la proie de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçoit par un feu dévorant qui se portoit à la tête. Les yeux devenoient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier étoit baigné d'une succe de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères, et la langue, cette interprète de l'ame, souillée de sang, affoiblie par la douleur, pesante, immobile, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur étoit descendue de la gorge dans la poitrine, et s'étoit rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranloient à la fois : la bouche exhaloit une odeur fétide, semblable à celle des cadavres corrompus ; l'ame perdoit toutes ses forces, et le corps languissant paroissoit déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignoient, et le tourment d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissemens, et des sanglots redoublés le jour et la nuit, qui, en irritant les nerfs, en roidissant les membres, en déliant les articulations, épuisoient ces malheureux qui suivoient déjà sous la fatigue. Cependant les extrémités de leurs corps ne paroissoient point trop ardentes, et ne faisoient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais en même temps, leur corps tout entier étoit rouge, comme si leurs ulcères eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût ré-

Intima pars homini verò flagrabat ad ossa ;  
 Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus ,  
     intùs ,  
 Nil adeò posset cuiquam leve tenueque mem-  
     bris  
 Vertere in utilitatem ; ad ventum et frigora  
     semper ,  
 In fluvios partim gelidos ardentia morbo  
 Membra dabant , nudum jacentes corpus in  
     undas ;  
 Multi præcipites lymphis putealibus altè  
 Inciderunt , ipso venientes ore patente :  
 Insedabiliter sitis arida corpora mersans ,  
 Æquabat multum parvis humoribus imbrem  
 Nec requies erat ulla mali ; defessa jacebant  
 Corpora , mussabat tacito Medicina timore ;  
 Quippe patientia cùm totas ardentia noctes  
 Lumina versarent oculorum expertia somno.  
 Multaque præterea mortis tum signa dabantur ;  
 Perturbata animi mens in mœrore metuque ,  
 Triste supercilium , furiosus voltus et acer ,  
 Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures ,  
 Creber spiritus , aut ingens raròque coortus ,  
 Sudorisque madens per collum splendidus hu-  
     mos ,  
 Tenuia sputa , minuta , croci contincta colore ,  
 Salsaque , per fauces raucas vix edita tussi ;  
 In manibus verò nervi trahier , tremere artus ;

pandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomach comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères étoient un fardeau pour eux. Toujours exposés à l'air et au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitoient au milieu des fleuves glacés, et plongeoiént leurs membres nus dans les ondes les plus froides; les autres se jetoient au fond des puits, vers lesquels ils se traînoient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettoit pas de différence entre des flots abondans et une goutte insensible. La douleur ne leur laissoit aucun repos. Leurs membres étendus ne suffisoient point à ces assauts continuels, et la Médecine balbutioit en tremblant à leurs côtés. En effet, leurs yeux ardens, ouverts pendant des nuits entières, rouloient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil. On remarquoit encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur ame étoit troublée par le chagrin et par la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintemens continuels, leur respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente; leur col baigné d'une sueur transparente, leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux vio-

A pedibusque minutatim succedere frigus  
 Non dubitabat; item ad supremum denique  
     tempus

Compressæ nares, nasi primoris acumen  
 Tenue, cavati-oculi, cava tempora, frigida  
     pellis,

Duraque, inhorrebat rictum; frons tenta mi-  
     nebat,

Nec nimidò rigidâ post strati morte jacebant;  
 Octavoque ferè cædenti lumine solis,  
 Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.

Quorum si quis, ut est, vitârat fanera lethi,  
 Ulceribus tetrîs et nigrâ proluvie alvi,  
 Posterius tamen huic tabes lethumque ma-  
     nebat;

Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,  
 Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat;  
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat;  
 Profluvium porrò qui tetri sanguinis acre  
 Exierat, tamen in nervos huic morbus et  
     artus

Ibat, et in partes genitales corporis ipsas;  
 Et graviter partim metuentes limina lethi  
 Vivebant ferro privati parte virili;  
 Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant  
 In vitâ tamen, et perdebant lumina partim:  
 Usque adedò mortis metus his incesserat acer:  
 Atque etiam quosdam cepère oblivia rerum

lente. Les nerfs de leurs mains se roidissoient, leurs membres frissonnoient, et le froid de la mort se glissoit par degrés des pieds au tronc. Enfin, dans les derniers momens, leurs narines étoient resserrées et affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leurs lèvres retirées, leur front tendu et saillant : peu de temps après ils expiroient, et la huitième ou la neuvième aurore entendoit leurs derniers gémissemens. Si quelqu'un échappoit au trépas, comme cela arrivoit quelquefois, par la sécrétion des ulcères ou des noires matières du ventre, le poison et la mort les attendoient néanmoins, quoique plus tard. Un sang corrompu couloit en abondance de leurs narines, avec des douleurs de tête violentes. toutes leurs forces, toute leur substance se perdoient par cette voie : si la maladie ne prenoit point son cours par les narines, et n'occasionnoit point une pareille hémorragie, elle se jetoit sur les nerfs, se répandoit dans les membres, et s'insinuoit jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns, pour éviter une mort qu'ils voyoient s'approcher, abandonnoient au fer l'organe de la virilité ; les autres, privés de leurs pieds et de leurs mains, tenoient encore à la vie ; quelques-uns enfin se laissoient ravir l'usage de la vue : tant la crainte de la mort frappoit ces malheureux. On en vit même

Cunctarum , neque se possent cognoscere ut  
ipsi.

Multaque humi cùm inhumata jacerent corpora  
suprà

Corporibus , tamen alituum genus atque fe-  
rarum

Aut procul absiliebat , ut acrem exiret odo-  
rem ,

Aut , ubi gustârat , languebat morte pro-  
pinquâ :

Nec tamen omninò temerè illis solibus ulla  
Comparebat avis , nec noctibu' sæcla ferarum  
Exibant sylvis ; languebant p'eraque morbo ,  
Et moriebantur : cum primis fida canum vis  
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram ;  
Extorquebat enim vitam vis morbida mem-  
bris.

Incomitata rapi certabant funera vasta :

Nec ratio remedi communis certa dabatur ;

Nam quod aliis dederat , vitales aëris atras

Volvere in ore licere et cœli templa tueri ,

Hoc aliis erat exitio lethuinque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnoperè  
unum

Ærumnabile erat , quòd , ubi se quisque vide-  
bat

Implicitum morbo , morti damnatus ut esset ,

Deficiens animo mœsto cum corde jacebat

qui perdoient le souvenir des choses passées , jusqu'à ne plus se reconnoître eux-mêmes. Quoique la terre fut couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres , sans sépulture , les oiseaux de proie et les quadrupèdes voraces en fuyoient l'odeur infecte . ou , après en avoir goûté , ils languissoient , et ne tar-  
doient pas à mourir. Les oiseaux ne se montrent jamais le jour impunément , et , pendant la nuit , les bêtes fécoces ne quitoient point leurs forêts. On les voyoit presque tous succomber à la contagion , et mourir. Les chiens sur-tout , ces animaux fidèles , étendus au milieu des rues , rendoient les derniers soupirs , que la contagion leur arrachoit avec effort. Les convois étoient enlevés à la hâte , sans pompe et sans suite. Il n'y avoit point de remède sûr ni général ; et le même breuvage qui avoit prolongé la vie aux uns , étoit dangereux et mortel pour les autres.

Ce qu'il y avoit de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité , c'est que les malheureux qui se voyoient la proie de la maladie , se désespéroient comme des criminels condamnés à périr , tomboient dans l'abattement , voyoient toujours la mort devant eux , et mourroient au milieu de ses

Funera respectans, animam et mittebat ibidem.  
Idque vel imprimis cumulabat funere funus,  
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci  
Ex aliis alios avidi contagia morbi;  
Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,  
Vitæ nimum cupidi mortisque timentes,  
Pœnibat paulò post turpi morte malâque  
Desertos, opis expertes, incuria mactans,  
Lanigeras tanquam pecudes et buccera sæcla;  
Qui fuerant autem præstò, contagibus ibant,  
Atque labore pudor quem tum cogebat òbire,  
Blandaque lassorum vox mistâ voc: quærelæ.  
Optimus hoc lethi genus ergò quisque subi-  
bat;

Inque aliis alium populum sepelire suorum  
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant;  
Indè bonam partem in lectum mœrore daban-  
tur:

Nec poterat quisquam reperiri, quem neque  
morbus,

Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.  
Præterea jam pastor et armentarius omnis,  
Et robustus item curvi moderator aratri,  
Languabant, penitùsque casis contrusa jace-  
bant

Corpora, paupertate et morbo dedita morti.  
Exanimis pueris super exanimata parentùm  
Corpora nonnunquam posses, retroque videre

terreurs. Mais ce qui multiplioit sur-tout les funéraires , c'est que l'avidité contagion ne cessoit de passer des uns aux autres ; ceux qui évitoient la vue de leurs amis malades , par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort , périssoient bientôt , victimes de la même insensibilité , abandonnés de tout le monde , et privés de secours , comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs : ceux , au contraire , qui ne craignoient point de s'exposer , succomboient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeoient de supporter. C'étoit-là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule inombrable de leurs parens , ils retournoient dans leurs demeures , les larmes aux yeux , la douleur dans le cœur , et se mettoient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot , on ne voyoit , dans ces temps de désastre , que des morts , ou des mourans , ou des infortunés qui les pleuroient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce , et le robuste conducteur de la charrue , étoient aussi frappés ; la contagion les alloit chercher jusqu'au fond de leur chaumière , et la pauvreté , jointe à la maladie , rendoit leur mort inévitable. On voyoit les cadavres des parens étendus sur ceux de leurs enfans , et les enfans rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs

Matribus et patribus natos super edere vitam.  
Nec minimum partim ex agris ægroris in urbem

Confluxit, languens quem contulit agricolarum  
Copia, conveniens ex omni morbida parti;  
Omnia complebant loca tectaque; quò magis  
eos tum

Consertos ita acervatim mors accumulabat.  
Multa siti prostrata viam per, proque voluta  
Corpora, silanos ad aquarum strata jacebant,  
Interclusâ animâ nimîâ ab dulcedine aquai:  
Multaque per populi passim loca prompta viasque,

Languida semianimo tum corpore membra videres,

Horrida pædore et pannis cooperta, perire  
Corporis inlucie; pellis super ossibus una,  
Ulceribus tetrâ prope jam sordique sepulta.

Omnia denique sancta Deûm delubra replêrat

Corporibus mors exanimis, onerataque passim  
Cuncta cadaveribus cœlestium templa manebant;

Hospitibus loca quæ complêrant ædituentes:  
Nec jam religio Divûm, nec numina magni  
Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.  
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,  
Ut prius hic populus semper consuêrat humari:

• pères et de leurs mères. La contagion étoit apportée en grande partie par les habitans de la campagne , qui se rendoient en foule dans la ville , à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étoient remplis , et ainsi rassemblés , il étoit plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expiroit au milieu des rues ; d'autres , après s'être traînés au bord des fontaines publiques , y restoient étendus sans vie , suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avoient bue. Les chemins étoient couverts de corps languissans , à peine animés , enveloppés de vils lambeaux , et dont les membres tomboient en pourriture. Leurs os n'étoient revêtus que d'une peau livide , sur laquelle les ulcères et la corruption avoient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

La mort avoit rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des Dieux étoient jonchés de cadavres. C'étoit là que les gardes des lieux saints déposoient leurs hôtes ; car pour lors on s'embarroissoit peu de la religion et de la Divinité : la douleur étoit le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques , n'avoient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnoient par-tout ; et au milieu de

Perturbatus enim totus trepidabat , et unus  
Quisque suum pro re consortem mœstus lu-  
mabat :

Multaque vis subita et paupertas horrida suavit;  
Namque suos consanguineos aliena rogorum  
Insper extructa ingenti clamore locabant ,  
Subdebantque faces , multo cum sanguine sæpe  
Rixantes potiùs , quàm corpora desererentur.

*Finis Libri sexti.*

cette consternation générale , chacun inhumoit , comme il pouvoit , le corps dont il étoit chargé. L'indigence et la nécessité inspiroient même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris , sur des bûchers construits pour d'autres , les corps de leurs proches , et qui , après y avoir mis le feu , soutenoient des combats sanglans , plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

*Fin du Livre sixième.*

---

N O T E S  
DU QUATRIÈME LIVRE.

---

P A G E 12. V. 2.

Ces assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, et que Lucrece appelle *simulacra, effigi* ; Epicure les nomme *εἴδωρα, εἰκόνες* ; Cicéron, *imagines* ; Quintilien, *figuræ* ; Catius, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrece, de deux manières, ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance et une coalition spontanée, au milieu de l'atmosphère. Ils ont trois usages, d'être 1<sup>o</sup>. les éléments des Dieux, 2<sup>o</sup>. la source de nos idées, 3<sup>o</sup>. les causes de la vision. Lucrece ne les considère dans ce livre, que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a su faire valoir une hypothèse aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, et l'adresse avec laquelle il les a pliés à tous les phénomènes de la vision. Il falloit sûrement bien du génie et bien des ressources, pour tirer un aussi grand parti d'une erreur. Et si l'on veut considérer quelles étoient les idées des anciens sur la vision. on verra que le système d'Epicure étoit le plus ingénieux, le plus fécond, le seul applicable à tous les cas possibles, et qui méritât

que le fameux Cassendi, qui connoissoit et savoit juger l'Antiquité, l'adoptât à l'exclusion de tous les autres.

## I B I D V. 3.

Ces simulacres sont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le système d'Epicure. Ce ne sont pas seulement, comme quelques personnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conservant toujours leur ordre primitif, et leur rapport mutuel. Epicure admettoit de plus une continuité réelle entre ces particules, qui, selon lui, sont liées les unes aux autres, et forment un tissu.

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Voilà pourquoi Lucrece les compare à la dépouille des serpens et des cigales, et à la pellicule dont le veau se débarrasse en naissant. Voilà pourquoi le même poète distingue soigneusement entre les émanations qui se font par une sorte d'écoulement, par des particules disjointes et isolées, comme la fumée, la chaleur, etc. . . . et celles qui détachées de la surface, ne rencontrant aucun obstacle qui puisse les diviser, se rendent à l'organe, sans avoir subi aucune décomposition.

At contrà tenuis summi membrana coloris  
Cum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit.

C'est une expression hardie que *la membrane des couleurs*; mais elle est la seule qui puisse rendre l'idée de Lucrece, et, si elle est singulière, c'est que le système lui-même est singulier. Il est remarquable, que dans les principes d'Epicure la sensation la plus délicate, celle de la vue, et la sensation la plus grossière, celle du toucher, soient produites l'une et l'autre

par des surfaces, ( car les simulacres ne sont effectivement que des surfaces ) tandis que les sensations intermédiaires, telles que le son, l'odeur, etc... sont excitées par de simples corpuscules émanés des objets extérieurs.

PAGE 14. V. 10.

ON trouve dans toutes les éditions de Lucrece *pauca*, au lieu de *parva*. Gassendi lui-même a adopté cette leçon. Il est évident que Lucrece n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpusculés placés à la surface, puisqu'il a dit quatre vers plus haut précisément le contraire.

Præsertim cùm sint in summis corpora rebus  
Multa minuta :

et qu'il dira plus bas,

Tanta est mobilitas et eorum copia tanta ?

Que signiferoit donc ce *pauca*? Lucrece donneroit-il à entendre par-là, qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules qui puissent s'embarrasser, se faire obstacle, se déranger de l'ordre qu'ils avoient à la surface? Cela est impossible dans ses principes. Il n'y auroit pas de raison pour qu'aucun d'eux changeât de situation relativement aux autres. D'ailleurs, si quelques-uns de ces corpuscules se dérangent, l'image est dès-lors mutilée; la continuité de cette pellicule superficielle est interrompue; il n'y a plus de représentation. Il faut donc nécessairement changer le *pauca* en *perva*, conformément à la correction de Creech; alors le raisonnement de Lucrece s'explique tout seul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus

bas, que les atômes constitutifs des simulacres sont d'une finesse et d'une ténuité inconcevables.

Nunc age quam tenui naturâ constet imago  
Percipe, et imprimis quonia primordia tantum  
Sunt infrâ nos:ros sensus, etc.

I B I D. V. 15.

LUCRECE paroît faire entendre par ces vers, que les couleurs sont une partie même des corps; et dans son second livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, et qu'il prétend que les couleurs n'existent que dans notre ame, ne sont que la sensation occasionnée par la réflexion des rayons du soleil, lib. II. pag. 176.

Nequeunt sine luce colores

Esse.

Pour accorder ces deux doctrines, il faut savoir qu'Epicure regardoit les images, par le moyen desquelles nous apercevons les objets, comme le résultat de deux espèces d'atômes; les uns qui sont les émanations mêmes de la surface des corps; les autres qui ne sont que des corpuscules de lumière, qui viennent s'y mêler. Les premiers sont joints les uns aux autres et forment un tissu; les seconds sont des corpuscules isolés, qui se disséminent dans les interstices de cette pellicule, et viennent, après la réflexion, frapper conjointement l'organe. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers du second livre, même page.

Caudaque pavonis, largâ cum luce repleta est,  
Consimili mutat ratione obversa colores.

La différence des couleurs nat du différent mélange

des corpuscules lumineux. Et cette différence de mixture dépend de la chute directe ou oblique des rayons.

Propterea quod

Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget.

Epicure étoit tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets, que Lucrece dit positivement dans son second livre, que les corps ne sont pas colorés pendant la nuit :

Qualis enim poterit cæcis color esse tenebris ?

ce que Virgile dit en d'autres termes dans le sixième chant de son *Ænéide*. v. 272.

Rebus nox abstulit atra colorem.

Pourquoi donc avoir fait honneur à Descartes de cette découverte, que la neige n'est pas blanche ? Ajoutons, que les chimistes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets, et comme dépendantes de la substance inflammable qu'ils nomment *phlogistique*, et à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des corps. La lumière ou le feu élémentaire n'est, selon eux, que le phlogistique détaché de sa base.

I B I D. v. 14.

« LES Théâtres des Romains étoient tendus de » rideaux, de tapisseries, de voiles, dont les uns ser- » voient à orner la scène, d'autres à la spécifier, d'au- » tres à la commodité des spectateurs. Ceux qui servoient » d'ornemens, étoient les plus riches, et ceux qui » spécifioient la scène, représentoient toujours quelque » chose de la pièce qu'on jouoit. Les voiles tenoient » lieu de couverture, et l'on s'en servoit pour la seule

» commodité des spectateurs , afin de les garantir des  
 » ardeurs du soleil. Catulus imagina le premier cette  
 » commodité. Il fit revêtir tout l'espace du théâtre et  
 » de l'amphithéâtre de voiles étendus sur des cordages,  
 » qui étoient attachés à des mâts de navire ou à des  
 » troncs d'arbres fichés dans les murs. Ces mêmes  
 » voiles devinrent dans la suite un objet de luxe. Len-  
 » tulus Spinther en fit faire de lin , d'une finesse jus-  
 » qu'alors inconnue. Néron non - seulement les fit  
 » teindre en pourpre , mais y ajouta encore des étoiles  
 » d'or , au milieu desquelles il étoit peint , monté sur  
 » un char ; le tout travaillé avec tant d'adresse et d'in-  
 » telligence , qu'il paroissoit comme un Phébus , qui  
 » modérant ses rayons dans un jour serein , ne laissoit  
 » briller que le jour agréable d'une belle nuit ». Dic-  
 tion Encyclopéd. art. *Théâtre des anciens*.

P A G E 186. v. 4.

VOICI le raisonnement de Lucrece. En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes , quoique leur action soit invisible. De cette expérience on sera en droit de conclure , que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature , qui , bien qu'insensibles , n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de cet endroit. *Simulacra* ne signifie point du tout les émanations des plantes dont il parle , comme les commentateurs paroissent l'avoir entendu ; c'est un mot consacré dans Lucrece , pour désigner les *simulacres* les *effigies* , les membranes délicées auxquelles nous devons la vue des objets ; jamais il n'est employé pour signifier les autres espèces d'émanations. *Cassa*

*sensu* veut dire, *dépourvus de qualités sensibles*. Tels sont en effet les simulacres dans les principes de Lucrèce. Ils n'agissent sur aucun de nos sens, pas même sur l'organe de la vue, puisqu'on ne peut les apercevoir isolés, et qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion.

Nec singillatim possunt secreta videri.

I B I D. v. 9.

NON-SEULEMENT les nuages peuvent donner une idée de la formation spontanée de ces simulacres, de ces spectres aériens. Il y a même des auteurs anciens qui prétendent, que dans certains pays ces émanations sont sensibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte, qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique, situées au-delà de Cirene, de pareilles formations spontanées. « Dans certains temps de l'année, dit-il, et surtout tout quand l'air est calme, on aperçoit dans l'atmosphère, des amas de corpuscules, qui se mêlent, sous la forme d'animaux de toute espèce. Il y en a qui restent immobiles, d'autres qui se meuvent rapidement; on les voit tantôt fuir, tantôt pour suivre, etc. . . » Pomponius Méla confirme le même phénomène, en parlant de la Mauritanie. Pline en dit autant de la Scythie. En effet la chaleur peut, dans certains pays, rendre ces évaporations plus considérables et plus denses, au point de devenir sensibles aux yeux. La nature même du terrain peut encore y contribuer, comme on voit les *feux-follets* se former dans les endroits marécageux.

P A G E 22. v. 13.

SI l'on demande à Epicure, comment il se peut qu'avec des émanations aussi abondantes et aussi con-

tinuelles, que celles qu'il suppose s'échapper sans cesse de la surface de tous les corps, ils ne soient pas épuisés en peu de temps : il répond, 1°. que c'est une objection qui a lieu dans tous les systèmes, puisque, quelque hypothèse qu'on soutienne, il faut nécessairement en venir à des corpuscules interposés entre l'œil et l'objet aperçu, et qui émanent de quelque part, soit du soleil, soit des corps mêmes. Il répond, 2°. que les corps s'épuisent en effet, et que tout tend continuellement vers la destruction. Il répond enfin, qu'il se fait un commerce, un échange continuuel d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte sans cesse d'un corps à une autre, et qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait sentir moins vite; c'est ce que dit Lucrece dans son cinquième livre, v. 277 et suivans.

Qui (aër) nisi contra

Corpora retribuât rebus, recreetque fluentes,

Omnia jam resoluta forent et in aëra versa.

P A G E 28. v. 13.

JE crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici en peu de mots les divers systèmes imaginés par les anciens, pour expliquer le mécanisme de la vision.

1°. Les Stoïciens pensoient que de l'intérieur de l'œil s'élançoit à sa surface des rayons visuels, qui poussent l'air, le compriment et l'appliquent contre les objets extérieurs. De sorte que dans leur système il se fait une espèce de cône, dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, de même qu'en tenant à la main un bâton, on est instruit par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur

ou mol, poli ou raboteux, si c'est de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue, s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, etc.....

2°. Selon Aristote, la chose se passoit tout différemment : c'étoit la couleur même des objets extérieurs qui excitoit; et, pour me servir de ses termes, qui réduisoit à l'acte la puissance d'être éclairé qu'a l'air, *perspicuum actu* : et à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air, interposé entre l'objet et l'œil, l'organe étoit mis en vibration, et par son moyen le *sensorium* intérieur ébranlé, d'où s'ensuivoit la perception des objets. Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme chez les Stoïciens; mais c'est l'objet extérieur, qui est la main, et l'œil, qui est le corps touché : au lieu que les Stoïciens regardent l'œil, comme la main, et l'objet aperçu, comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre. Dans la première, le mécanisme de la vision commence par l'œil, et se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, et se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

5°. Les Pythagoriciens réunissoient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyoient que les rayons visuels élançés de l'œil, alloient frapper les objets extérieurs, et qu'ils étoient de-là réfléchis vers l'organe. C'étoient des espèces de messagers députés par l'œil vers les objets extérieurs, et qui, à leur retour, en rapportoient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Epicure, tout se passoit par des simulacres, des images, des éffigies substantielles, qui, en venant frapper l'œil, y excitoient la vision. C'étoit là que se bornoit tout le mécanisme. Il n'étoit pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*; puisque l'ame, selon la doctrine d'Epicure, étoit dans les yeux, comme dans le *sensorium*.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse,  
etc.....

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le mécanisme de la vision. Ils conviennent tous, qu'elle se fait par « des rayons de » lumière, réfléchis des différens points des objets » reçus dans la prunelle, refractés et réunis dans leur » passage à travers les tuniques et les humeurs qui » conduisent jusqu'à la rétine; et qu'en frappant ainsi, » ou en faisant une impression sur les points de cette » membrane, l'impression se propage jusqu'au cer- » veau, par le moyen des filets correspondans du » nerf optique ». Encyclopédie, art. *vision*. Ainsi, selon les modernes, nous n'apercevons non plus les objets que par une image, une effigie, une représentation de cet objet. Mais cette image n'est pas une émanation substantielle de l'objet même, elle est simplement une réunion vive et distincte de tous les rayons, qui sont réfléchis de tous les points de l'objet, avec la couleur qui leur est propre. Qu'il se peigne sur la rétine une image parfaitement semblable, en petit, à l'objet aperçu; c'est un fait dont on ne peut douter

après une expérience dont Descartes est l'auteur, et dont voici le procédé. « Après avoir bien fermé les » fenêtres d'une chambre, et n'avoir laissé de passage » à la lumière que par une fort petite ouverture, il » faut y appliquer l'œil de quelque animal nouvelle- » ment tué, ayant retiré d'abord avec toute la dextérité » dont on est capable, les membranes qui couvrent » le fonds de l'humeur vitrée, c'est-à-dire, la partie » postérieure de la Sclérotique, que de la Choroïde, » et même une autre partie de la rétine : on verra » alors les images de tous les objets de dehors se pein- » dre très-distinctement sur un corps blanc; par » exemple, sur la pellicule d'un œuf, appliquée à cet » œil par derrière ». Les images des objets se repré- » sentent donc sur la rétine, qui n'est qu'une expansion de la substance médullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-même se rendre dans le *sensorium commune*. Or, selon le système moderne, chaque point de l'objet étant peint sur l'expansion médullaire ou la *rétine*, il s'ensuit que l'impression de l'objet doit se faire sentir en entier et se rapporter au *sensorium*, qui est le siège général et commun des sensations, et tout le monde sait que telle est la loi de l'union de l'âme avec le corps, que certaines perceptions de l'âme sont une suite nécessaire de certains mouvemens excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Vision*.

P A G E 32. v. 5.

TOUTES les éditions de Lucrece, portent *quale sit ut videamus*, etc. . . . Quoique cette leçon fasse un sens, c'est une manière de parler si embarrassée et si extraordinaire dans Lucrece, que je n'ai pas balancé

à y suppléer, *quare fit ut videamus*, qui est plus naturel, plus clair, et plus dans le goût du poète.

PAGE 50. v. 21.

*EGREGIUS*, que je rends par *plus rare*, est pris ici dans sa vraie signification. Il est composé des mots *è grece*, et veut dire *hors du commun*. Il est encore bon de remarquer ici, qu'*Egregius* est au comparatif, quoique les faiseurs de *syntaxes* établissent comme un principe, que les adjectifs en *ius*, n'ont ni comparatif ni superlatif.

I B I D. v. 23.

LUCRECE attaque ici les Sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles grecques étoient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, de ces questions métaphysiques et insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vide et le plein, il s'éleva une secte d'hommes, qui, voyant l'erreur et la vérité confondue parmi des sophismes et des argumens sans fin, en conclurent à tort, qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le sort de ceux qui, préférant la neutralité dans les troubles civils, aliénent à la fois les deux partis. Les Athées combattirent des hommes indifférens, qui ne reconnoissoient pas de Dieux. Les superstitieux s'échauffèrent contre des hommes réservés, qui ne nioient pas leurs fables. Le grand principe sur lequel se fondoient les Sceptiques, étoit qu'il n'y a pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur et d'incompréhensible; qu'il en est du monde métaphysique, comme du monde physique; que s'il est impossible

de remuer le bras, et d'émouvoir légèrement l'air, sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrémités de la nature, il n'est pas possible non plus d'agiter une seule question qui ne tienne au système entier des connoissances humaines, et qui ne soit environnée, pour ainsi dire, de fils imperceptibles, qui par des filamens qui vont toujours en se multipliant et en se compliquant de plus en plus, ne se perde dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais, ou ils ne voyoient pas, ou ils feignoient de ne pas voir, que toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement dans chaque ligne de connoissance à une proposition évidente, et qu'on ne peut sans pusillanimité ou sans mauvaise foi, méconnoître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténèbres. N'étoit-ce pas pour cette raison, que Platon avoit détaché de la chaîne de nos connoissances, certaines idées essentiellement vraies, dont il avoit fait des êtres vivans, des substances intelligentes; des espèces de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme et l'être suprême?

P A G E 52. V. 3.

CE vers signifie mot à mot, *un homme qui marche à reculons sur la tête*, métaphore peu élégante, à laquelle je me suis cru obligé de suppléer l'idée simple.

P A G E 56. V. 14.

LUCRÈCE attaque ici Pythagore, Platon et Aristote, non que ces philosophes prétendissent que le son fût une chose incorporelle, mais parce qu'ils croyoient, comme les physiologistes modernes, que dans tout le mécanisme de l'ouïe, il ne s'émanoit rien du corps sonore. que ce n'étoit qu'une agitation de l'air qui se communiquoit à l'oreille, *valida percussio aëris*, selon

Platon; *percussio aëris*, selon Aristote; et selon Sénèque, Nat. quæst. lib. II. cap. 6. *intensio aëris, ut audiatur lingua formata percussu*. Au lieu qu'Epicure regardoit le son comme une émanation réelle du corps sonore même, émanation beaucoup plus considérable, et, pour ainsi dire, plus substantielle, que celles dont résultent les simulacres de la vision, puisque les dernières n'épuisent point les substances dont elles se détachent, au lieu que les émanations qui forment le son affoiblissent et épuisent, suivant lui, les corps sonores.

*Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.*

Une autre différence qu'il établit encore entre le son et la vue, c'est que les corpuscules dont résulte le son, pénètrent l'organe, *vox omnis in aures INSINUATA*; au lieu que les simulacres frappent seulement l'organe, s'appliquent, pour ainsi dire, sur l'œil; et, en vertu de cette seule apposition, excitent la sensation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux espèces d'émanations, c'est que, de même que pour nous procurer la vue des objets, les simulacres doivent se réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuscules sonores doivent aussi s'introduire en entier dans l'organe, *vox OMNIS in aures insinuata, etc.*

P A G E 60. v. 12.

Voici quelle étoit la propagation du son, selon Epicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque, le tissu des corpuscules qui en émanent, par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour pro-

duire un son quelconque , se divise où se subdivise à l'infini en molécules , toutes plus petites les unes que les autres , et parfaitement semblables entre elles à l'émission primitive. D'où il arrive , à la vérité , que chaque auditeur n'entend pas le même son ou la même voix individuelle , mais un son ou une voix parfaitement semblables ; et selon qu'on est plus éloigné de la source même du son , chaque molécule ayant subi plus de subdivisions , doit-être plus petite , et par conséquent moins sensible : Lucrece se sert , pour faire sentir ce mécanisme , de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie une autre image , qui donne une idée encore plus claire de cette formation et de cette propagation du son. Il compare le son à l'eau contenue dans un arrosoir , qui en tombant se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérables qu'elle tombe de plus haut .

I B I D. V. 18.

Le mot *imagine* qu'emploie ici Lucrece , n'a pas été choisi sans dessein. C'est une expression métaphorique , tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet , dans les principes d'Epicure , il y a un grand rapport entre le mécanisme de l'ouïe , et celui de la vue ; dans l'un et dans l'autre cas il se détache des corpuscules de l'objet vu ou entendu. Ces corpuscules , ou vont frapper directement l'organe qui leur est consacré , ce qui fait une vision ou une audience directe , ou meurent dans l'air , ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux , ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle , que leur tissu se réfléchit tout entier et sans souffrir aucun

dommage ; ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrece ne pouvoit donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avoit en vue quand il dit , Georg. lib. IV. v. 50.

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago.

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines.

Ita colles collibus ipsis

Verba repulsantes, iterabant dicta referre.

P A G E 62. v. 3.

\* D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers les cavernes ? Il paroît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate le souffle d'un zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté. Il croit voir et entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraie. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des esprits ou des génies par-tout ; de même que le peuple en pareil cas croit encore voir et entendre des lutins, des sorciers, le

sabat et le reste ; ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des nymphes et des génies, et l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du paganisme*, par M. Bergier. Tom. II. part. 3. pag. 45.

PAGE 64. V. 17.

L'EXPLICATION que Lucrece donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes. Ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chimiques sur la décomposition des corps savoureux : mais le mécanisme est le même, ils partent du même principe qu'Epicure ; ils regardent, ainsi que lui, la langue et l'intérieur du palais, comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainsi dire, et les échansons de l'œsophage et de l'estomac. Mais ils connoissent mieux la contexture de ces organes ; ils remarquent sur la langue trois espèces d'éminences ; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils assez gros vers la base, et qui sont en forme de cône dans les bœufs ; 2°. de petits champignons qui ont un col assez étroit, et qu'on ne sauroit mieux comparer qu'aux extrémités des cornes de limaçons ; 3°. des mamelons aplatis, percés de trous. L'usage des petits poils est de rendre la langue plus hérissée, et capable de nettoyer en un moment le palais. Les champignons ne sont que des glandes dont il transsude une liqueur propre à délayer les alimens. Il paroît que c'est proprement dans les mamelons criblés, que consiste l'organe du goût et la distinction des saveurs. Ils se trouvent non-seulement sur la langue, mais encore dispersés dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond

de la bouche. Voilà pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue. Cependant la langue est le principal organe de cette sensation. Ses divers mouvemens excitent la sécrétion de la lymphe qui abreuve les mamelons, ouvrent les pores qui y conduisent, et déterminent les sucs savoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie, art. *Coût* physiolog. tom. VII.

Lucrece dit que la saveur se borne à l'extrémité du palais. Ce principe, quoique généralement vrai, n'est pas sans restriction, puisque Philoxène, ce fameux gourmand de l'antiquité contemporain de Denis le tyran, se haïtoit d'avoir le col long comme une grue, pour mieux savourer les vins.

L'objet du goût est toute matière du règne végétal, animal, minéral, mêlée ou séparée, dont on tire par art le sel et l'huile, et conséquemment toute matière saline, savonneuse, huileuse et spiritueuse.

Quant à la manière dont Lucrece explique pourquoi les mêmes alimens n'agissent pas de la même manière sur différens animaux, ni sur le même animal dans des circonstances différentes, on ne peut lui reprocher, que de n'avoir pas fait assez d'attention aux nerfs, qui sont, à proprement parler, le siège de la sensibilité comme il le reconnoît lui-même dans son second livre, pag. 186. v. 18 et 19.

Nam sensus jungitur omnis

Visceribus, nervis, venis, etc.

P A G E 70. v. 7.

En effet, Lucrece a dit dans son second chant, pag. 148. v. 4. et suiv.

Sed quod amara vides eadem, quæ fluida constant,  
Sudor uti maris est, minimè mirabile habendum;

Nam quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis  
Est; at lævibus atque rotundis mista doloris Corpora.

PAGE 71. V. 4.

LE coq étoit honoré chez les Romains, parce qu'il avertit du retour du soleil, *quod tepidum vigili provocat ore diem*, dit Ovid. Fast. lib. I. On voit que ce culte étoit nécessairement lié à celui du soleil et du feu en général. Les anciens Perses et les Guebres modernes le révèrent pour la même raison. Il étoit chez les Romains l'emblème de *Janus*, le Dieu du temps. Il est, parmi nous, l'emblème de saint Pierre, quoique pour une autre raison. Dans l'Edda il est dit, que le coq avertira les Dieux de l'arrivée des Géans. V. Edda, Fab. XX. dans la note.

I B I D. V. 18.

ON pourroit reprocher à Epicure d'avoir eu recours à une nouvelle espèce de simulacres, pour expliquer la génération des idées, qui, n'étant que la conscience même de nos sensations, ne doivent pas être produites par un autre mécanisme que la sensation. Il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions, des combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'atmosphère, pourroient également avoir lieu dans l'ame, ou plutôt dans le corps même. Il est certain, que toute cette théorie d'Epicure est bien foible et bien puérile. Aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Ecoutons Cic. lib. I. de Nat. Deor. « Quid » est quod minùs probare possint, quam omnium in me » incidere imagines Homeri, Archilochi, Romuli, » Numæ, Pythagoræ, Platonis; nec eâ formâ quâ illi » fuerint? Quomodo ergò illi et quorum imagines?

» Orphicum poëtam docet Aristoteles nunquam fuisse,  
 » et hoc Orphicum carmen Pythagorici ferunt cujusdam  
 » fuisse Cecropis. At Orpheus, id est. imago ejus, ut  
 » vos vultis, in animum sæpè meum incurrit. Quid  
 » quod ejusdem hominis in meum alia, alia in tuum?  
 » quid quòd earum rerum quæ nunquam omninò  
 » fuerunt neque esse poterunt, ut Scyllæ, ut Chi-  
 » meræ? Quid quòd hominum, locorum, urbium earum  
 » quas nunquam vidimus? etc. . . . » Mais pour que ces reproches eussent du poids, il eut fallu que les détracteurs d'Épicure apportassent eux-mêmes une explication plus raisonnable. Mais la génération des idées a toujours été dans tous les systèmes l'écueil des plus grands génies. Brucker a fait un livre qui a pour titre, *Histoire philosophique de la doctrine des idées*. C'est le tableau le plus humiliant de l'esprit humain; et si nous voulons nous rendre justice, nous conviendrons que les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Malbranche ne prêtent pas moins le flanc au ridicule, que les simulacres d'Épicure.

PAGE 80. v. 8.

Voici le raisonnement de Lucrèce dont la marche est un peu brusque et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut, que les simulacres destinés à la pensée, viennent, aussitôt que nous le voulons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce. Il répond, qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres, que chaque instant est subdivisé en un grand nombre d'autres instans insensibles, auxquels correspond une infinité de simulacres de toute espèce, telle, qu'ils sont en quelque façon à nos ordres,

et que nous n'avons que la peine de choisir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire, que la nature forme exprès des simulacres, quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle leur ait appris les règles de la danse, quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc.... ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Epicure, s'il y a un si grand nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrables d'idées dans tous les genres? C'est, répond Lucrece, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'ame y fait attention, *se contendit acutè*; sans cela ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'ame, comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

P A G E 84 v. 18.

Pour entendre ce vers, il faut faire attention à la signification de *præposterus*, adjectif composé de *præ* et de *post*, et qui, suivant la force de son étymologie, veut dire mettre devant ce qui doit être après, et après ce qui doit être devant. Ainsi Lucrece veut dire, que par de pareilles interprétations on renverse la succession respective des causes et des effets, c'est-à-dire, qu'on prend pour cause ce qui est effet, et pour effet ce qui est cause.

P A G E 92. v. 15.

Tous les anciens Philosophes ont regardé, ainsi qu'Epicure, le sommeil comme un commencement de

mort. Quel que système qu'ils aient adopté sur la nature de l'ame, et son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alcmeon attribuoit le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, et prétendoit que quand tout le sang se retiroit ainsi, la mort s'ensuivoit. Empedocles qui faisoit naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyoit que ce refroidissement, en devenant total, occasionnoit la mort. Diogènes qui assignoit pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui des veines où il est disséminé, reflue dans la région du ventre et de la poitrine, pensoit que si toutes les particules d'air se retiroient sans exception, la mort étoit inévitable. Platon et les Stoïciens qui attribuoient le sommeil au ralentissement de l'activité des esprits animaux, soutenoient qu'on mouroit, quand ce ralentissement dégénéroit en une immobilité totale. En un mot, le sommeil étoit regardé comme une mort suivie d'une résurrection. *Latet mens oppressa somno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere sopitus, quem si paulatim commoveris rursus ardescit et quasi evigilat.* lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrece.

Cinere ut multâ latet obrutus ignis  
Undè reconflari sensus per membra repentè  
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

P A G E 102. V. 19.

Ne se pourroit-il pas que Lucrece réunît ici dans le même tableau les effets que produisent les songes sur les deux sexes; que *è corpore quoque* désignât à la fois les simulacres d'un jeune homme et ceux d'une

jeune fille, que ces deux expressions *praclari vultus pulcrique coloris* confirmassent aussi la même distinction, et qu'enfin ce dernier vers, *profundant fluminis ingentes fluctus vestemque cruentent* signifiât d'un côté l'épanchement séminal, et de l'autre la première éruption des règles, excitée dans une jeune fille, à l'occasion d'un songe? *Cruentare* doit-il s'entendre seulement de la semence? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature? J'avois traduit d'abord ce morceau tout différemment.

« Des simulacres émanés des corps de l'un et de l'autre »  
 » sexe se présentent à l'ame sous les traits d'un ai-  
 » mable adolescent ou d'une beauté touchante, pro-  
 » voquent les organes consacrés à la génération,  
 » ouvrent à l'imagination ardente le sanctuaire de la  
 » volupté, et excitent soudain, ou un épanchement  
 » séminal abondant, ou les flots de pourpre qui au-  
 » nontent la maturité ».

Mais l'autorité de tous les commentateurs, et l'autorité infiniment plus respectable de personnes de goût qui ont tous penché pour l'autre sens, m'a décidé à le préférer.

P A G E 104. v. 7.

CETTE opinion d'Epicure, que le fluide générateur est un écoulement de toute les parties du corps, une espèce de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel être, étoit aussi le système de Démocrite son maître, qui, dans Plutarque, dérive la semence ἀπὸ παντὸς τοῦ σώματος, *ex corporibus totis, du corps tout entier*. Hippocrate, lib de Genit. est aussi du même avis. *Genituram secerni ab universo corpore et ex solidis mollibusque partibus, et ex uni-*

*verso totius corporis humido, pronuntio.* Et voilà certainement ce que veut dire Lucrece dans ce vers si énergique, *membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.* Les membres ébranlés par la secousse du plaisir, se fondent tous en une liqueur créatrice. Aristote appeloit aussi la semence *excrementum, ultim. concoctionis residuum.*

P A G E 112. V. 9.

*THALASSINA* vient du mot grec *θάλασσα mare,* et veut dire une étoffe de *couleur de mer;* expression qui ne seroit ni élégante, ni très-intelligible dans notre langue.

---

---

N O T E S  
DU CINQUIÈME LIVRE.

---

P A G E 142. V. 9.

C E début de Lucrece a donné lieu à des accusations très-graves contre Epicure. Ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour Dieu. Ils s'appuient sur-tout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. I. Colotès, disciple d'Epicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendoit de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jeta à ses genoux qu'il embrassa avec transport. De là un cri général contre Epicure. De là ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les Dieux, et de s'être fait Dieu lui-même, d'avoir entrepris de saper toute religion, et de s'être érigé lui-même en fondateur de religion. Comme si d'ailleurs l'action de tomber aux genoux n'étoit pas souvent un simple mouvement d'amour filial; comme si *genua amplexus*, dans les poètes, n'étoit pas une expression consacrée, pour désigner le respect et la reconnoissance. Mais Lucrece donne à Epicure le titre de Dieu. Lucrece s'est expliqué lui-même assez clairement dans son troisième livre par ce vers.

Ut nihil impediât dignam Dis degere vitam.

Il regardoit, selon la doctrine d'Epicure, les Dieux comme des êtres souverainement heureux.

*Nam privata dolore omni, privata periculis, etc.*

Ce n'est donc que métaphoriquement qu'il appelle Epicure un Dieu, pour avoir enseigné aux hommes l'art de vivre heureux, art bien au-dessus de celui de cultiver les moissons et les vignes. En un mot, il est si éloigné de penser qu'Epicure soit vraiment un Dieu, qu'il ne regarde pas même comme tels ce Bacchus et cette Cérès avec lesquels il le compare; puisqu'il dit dans son second livre.

*Hic si quis mare Neptunum. Cereremque vocare  
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti  
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen,  
etc.*

Ce sont donc les services, et non pas les personnes que Lucrece met ici en parallèle. Je suis honteux de réfuter de pareilles objections; mais il s'est trouvé des gens qui n'ont pas été honteux de les proposer sérieusement.

P A G E 152. v. 16.

LUCRECE attaque ici Aristote, qui se vançoit d'avoir été le premier philosophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins outre que Parménides, Pythagore, Mélisse et Philolaüs ont été du même avis, on ne sauroit douter que les premiers Théologiens n'aient regardé les astres comme autant de Divinités. Le principe sur lequel Aristote appuyoit l'indestructibilité du monde étoit donc presque aussi ancien que la philosophie, s'il est vrai sur-tout, comme

le prétendent quelques-uns, que le mot *θεος Deus*, vienne du verbe *θησιν currere*, à cause du mouvement continuel des astres. Quoi qu'il en soit, on est obligé de convenir qu'Aristote a été celui de tous les philosophes qui avoit le plus à cœur l'éternité du monde. Il pousoit même cette opinion jusqu'au fanatisme. Il accusoit d'impiété ceux qui soutienne le sentiment contraire, et qui osent assujettir aux lois générales de la destruction le soleil, la lune, les astres, ces Dieux, visibles de la Nature. C'est à quoi Lucrece fait allusion par ces vers.

Propterea que putes ritu par esse Gigantum  
 Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes  
 Qui ratione suâ desturbent mœnia mundi, etc.

On ajoute qu'Aristote disoit en plaisantant, qu'il avoit craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté, mais qu'il étoit menacé d'une chute bien plus terrible, de la ruine du monde entier, dont quelques philosophes lui faisoient peur. Voy. les notes du marquis d'Argens, sur le chap. 1. d'Ocellus Lucanus §. 15. note 14. Voyez aussi Gassendi.

PAGE 156. V. 10.

LUCRECE promet de parler au long de la nature des Dieux ; mais il n'en traite nulle part : cette raison et plusieurs autres me font croire, quoiqu'en dise Gassendi, que son poëme n'est pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Epicure que Lucrece ne nous a point transmis, remarquons que dans les principes de l'Epicureisme Dieu étoit défini *un animal immortel et heureux* ζῷον ἀθάνατον καὶ μακάριον ; définition adoptée aussi par Platon et par Aristote qui appeloient

Dieu, *animal sempiternum et optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisoit l'animal en *immortel*, comme Dieu, et *mortel*, comme l'homme. Epicure donnoit aux Dieux la forme humaine qu'il regardoit, comme la plus parfaite de toutes celles que nous connoissons : mais pour les mettre à l'abri de la dissolution à laquelle est sujette toute aggrégation grossière, il leur donnoit non pas un corps, mais une substance déliée qui en tenoit lieu ; *non corpus, sed quasi corpus* ; il faisoit circuler dans leurs veines non pas du sang, mais un fluide infiniment plus subtil, et doué d'une plus grande vertu, *non sanguinem, sed quasi sanguinem*, Cic. lib. I de Nat. Deor. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers précédens.

Tenuis enim natura Deûm longèque remota  
Sensibus ab nostris.

Quant aux attributs qu'Epicure reconnoissoit dans les Dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrèce, lib. I. page 8 :

Omnia enim per se Divûm natura necesse est  
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,  
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè ;  
Nam privata dolore omni, privata periclis ;  
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostrî,  
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Etoit-ce une inconséquence à Epicure d'adorer des Dieux à qui il refusoit toute influence sur les affaires humaines ? Ne pouvoit-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre supérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendoit rien à la vérité, mais qui n'en

avoient pas moins des droits sur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la supériorité ?

I B I D. V. 11.

LUCRECE a particulièrement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensoit que le monde n'auroit pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parce qu'il regardoit comme indigne de la majesté de l'être suprême, de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de sagesse et de perfection tombât jamais en ruine.

Nec fas esse, Deûm quod sit ratione vetustâ  
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,  
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,  
Nec verbis vexare et ab imo evertere summam.

P A G E 158. V. 13.

POUR entendre ce raisonnement, il faut se rappeler la manière dont Lucrece a expliqué la formation des idées dans le chant précédent, par l'introduction de simulacres déliés qui apportent dans nos ames les images des objets. « Or, dit-il, avant la formation de » l'univers, ces simulacres représentatifs du monde » et de ces différentes parties ne pouvoient pas en » émaner, ni donner par conséquent aux Dieux l'idée » de l'ouvrage qu'ils vouloient construire. Il est donc » nécessaire que la mécanique seule, sans intelligence, » ait présidé à la formation du monde ». C'étoit pour prévenir cette objection, que Platon avoit imaginé ces idées éternelles, ces Archétypes incréées, enfin ce monde insensible qui avoit servi de modèle à la Divinité pour la formation du monde sensible.

On sait que les anciens divisoient le globe terrestre en cinq zones ou cinq parties comprises entre les deux poles, comme nous l'avons fait depuis eux. Ovide les décrit ainsi, Met. lib. I. v. 45 et suiv.

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ  
 Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis,  
 Sic onus inclusum numero distinxit eodem  
 Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur;  
 Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu:  
 Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit,  
 Temperiemque dedit, mistâ cum frigore flammâ.

Virgile, Georg. lib. I. v. 233, les décrit ainsi:

Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco  
 Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;  
 Quam circum extremæ dextrâ lævaque trahuntur  
 Cæruleâ glaciæ concretæ atque imbribus atris:  
 Has inter medianque, duæ mortalibus ægris  
 Munere concessæ Divûm

Il est évident que Lucrece ne suit pas cette division; car il auroit dit qu'il y a trois parties ou trois cinquièmes de la terre d'inhabitables. Il suppose donc le globe divisé en trois parties, et assure que de ces trois tiers, il y en a deux où l'homme ne peut vivre. En effet la zone torride et les zones glaciales font près des deux tiers du globe.

CHEZ les anciens, la naissance étoit regardée comme un mal, et la mort comme un bien: ces idées se trouvent même chez les peuples du nouveau monde

Au Mexique , à la naissance d'un enfant on lui disoit : *Enfant tu es venu au monde pour souffrir , souffrir et t'acquiescer*. Dans le même pays , on faisoit aux nouveaux mariés une exhortation par laquelle on prétendoit les préparer aux peines et aux misères qu'ils alloient avoir à souffrir en ce monde : Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil long-temps avant leur mort : les pauvres mêmes n'y manquent pas. On les conserve chez soi ; on va les visiter tous les jours ; et ce meuble est réputé le plus précieux de la maison. C'étoient ces idées tristes et lugubres qui avoient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples , avant que la religion Chrétienne en eût sanctifié la pratique par des motifs plus relevés. Les prêtres égyptiens observoient la chasteté et buvoient des liqueurs refroidissantes , ou même quelquefois se mutiloient. Les Esséniens et les Nazaréens chez les Hébreux , les Gymnosophistes chez les Indiens , les Hiérophantes chez les Athéniens observoient un célibat aussi rigoureux que nos Anachorètes. Il en étoit de même des Pithagoriciens et des Cyniques , ce qui a fait regarder les anciennes sectes de philosophes comme des ordres de pénitens. La loi du célibat étoit prescrite en Perse aux filles du soleil ; et l'on sait avec quelle rigueur les Romains punissoient dans leurs vestales les transgressions opposées à la continence. Strabon dit , que parmi les peuples de la Thrace on voyoit des sociétés de gens qui vivoient sans femmes , et qui menoit une vie austère et innocente. C'est encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuses guerrières , si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique , chez quelques sauvages , l'usage veut que le mari se

mette au lit, lorsque la femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens, suivant Strabon, et dans l'île de Corse, suivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paroît fondée sur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de son espèce; et cette conjecture paroît d'autant plus vraisemblable, que pendant sa retraite le mari observe un jeûne rigoureux, et s'abstient même de boire, ensorte qu'il maigrit considérablement. Vid. *Antiq. dévoil.* l. II. ch. III.

P A G E 164. V. 1.

Ce n'est pas sans dessein que Lucrèce décrit les vicissitudes continuelles qu'éprouvent les quatre éléments. Son but n'est pas seulement d'en conclure que le monde est périssable, mais encore de prouver que les quatre éléments ne sont pas des Divinités. En effet, il n'y en avoit aucun à qui les hommes n'eussent élevé des autels; c'est ce qui a déjà été prouvé de la terre, de l'eau et du feu dans les notes des livres précédens. Quant à l'air, ce corps subtil qui pénètre nos corps, et agit si puissamment sur la machine, dans le sein duquel se forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres et les tempêtes, cette espèce d'entrepôt commun entre le ciel et la terre, cet agent essentiel de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, de la parole et de la respiration, cet élément enfin dont les trois autres paroissent avoir besoin, et qui n'a lui-même aucun besoin d'eux, l'air avoit certainement plus de droits que tout autre corps sur l'adoration des premiers hommes qui cherchoient sans cesse autour d'eux des objets de leur culte. Aussi fut-il adoré dans l'Assyrie et dans l'Afrique. *Assyrii et pars Afrorum aërem habere divinum elementorum volunt, et hunc imaginatâ venera-*

*tione generantur. Nam hunc eundem nomine Junonis et Veneris virginis consecrârunt.* Firmicus lib. de Error. prof. relig. Les Romains l'adoroient aussi sous les noms de Jupiter et de Junon, double qualification qu'on ne peut entendre, sans savoir que les Egyptiens distinguoient dans chaque élément le mâle et la femelle. Dans l'air le vent étoit mâle et le brouillard femelle; l'eau salée étoit mâle et l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante étoit regardée comme mâle et la partie lumineuse comme femelle. Enfin dans la terre, la partie dure, comme les rochers, étoit mâle, la partie molle et végétale, femelle. En un mot, ils étendoient jusqu'aux éléments la distinction des deux sexes, remarquée dès-lors même dans les arbres et les plantes. C'est Sénèque qui nous y a conservé ces détails. « *Ægyptii quatuor elementa* » fecere : deinde ex singulis bina, marem et foeminam. » Aërem marem judicant, quâ ventus est, foeminam » quâ nebulosus et iners. Aquam virilem vocant mare, » muliebrem omuem aliam. Ignem vocant masculum, » quâ ardet flamma : et foeminam, quâ lucet innoxius » tactu. Terram fortio rem marem vocant, saxa cautes- » que : foeminæ nomen assignant huic tractabili ad » culturam ». Nat. quæst. lib. III. chap. 14. Il est remarquable que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier ; mais comme une simple évaporation de la terre. Vid. Herbert de Cherbury de Relig. Gentil Cap. X.

P A G E 172. V. 1.

**OCELLUS** Lucanus répond à cette objection de Lucrece, que si l'histoire grecque ne commence qu'à **Inhacus**, cette époque doit être moins regardée comme

un premier commencement, que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays qui a souvent été barbare, et le sera souvent encore. Ces révolutions étoient occasionnées non-seulement par des incursions de Barbares, mais par la nature elle-même, qui n'est jamais, à la vérité, ni plus forte ni plus foible, mais qui, se renouvelant tous les jours, semble prendre un commencement par rapport à nous. Vid. Ocel. Ref. chap. 3. §. 5. Horace répond à la même difficulté par cette belle strophe:

Vixere fortes antè Agamemnona  
Multi, sed omnes illacrymabiles  
Urgentur, ignotique longâ  
Nocte, carent quia vate sacro.

Lib. IV. Od. 9.

I B I D. v. 15.

On ne peut lire l'histoire des anciens peuples, et de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connoître, sans remarquer que presque toutes les nations de la terre ont eu et ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens arrivés autrefois dans la Nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le soleil même, dans les planètes, et dans toute l'étendue des cieus: les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Egyptiens vers le solstice d'été avoient coutume de teindre en rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres et leurs fruits, en commémoration, disoient-ils, d'un incendie causé par la chute de Phaëton. En vain quelques savans prétendent que le feu de la saint Jean qui se tire vers le même temps dans plusieurs pays est une institution de la même nature; nous savons à n'en pas douter,

qu'il est fondé sur un passage de l'Écriture, qui dit que les nations se réjouiront en ce jour, *et multi ejus in nativitate gaudebunt*, St. Luc. chap. I. v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monumens soient plus généralement attestés, que ceux du déluge. Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire et intelligible: elle nous présente un fait qui peut se justifier et se confirmer, 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde; 2°. par le progrès sensible des nations, et la perfection successive de tous les différens arts. Quoique l'histoire profane ne puisse atteindre aux premiers temps, elle nous montre, sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce d'enfance; ces nations croissent, se fortifient peu à peu et soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a su remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions. Il les a vus gravés par-tout en caractères ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés et déplacés, il a trouvé des amas immenses de coquillages au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des ossemens et des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur surface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la

nature, forcent le physicien de reconnoître, que toute la surface de la terre a été inondée par un déluge universel.

P A G E 178. V. 20.

LUCRÈCE a ici en vue les Stoïciens, qui assuroient « qu'après une longue suite d'années la substance humide des eaux étant épuisée, et la terre se trouvant » enfin desséchée et hors d'état de fournir plus long-temps à la nourriture des astres, à cause de son » aridité, le feu s'attacheroit à toutes les parties du » monde et consumerait toutes choses ». Voilà ce qu'annonce Ovide dans ces vers des Met. lib. I.

Esse quoque in fatis reminissitur affore tempus  
Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli,  
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Tous les poètes avoient adopté cette idée, comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination. Sénèque et Lucain ont fait la description de cette ruine de l'univers, d'une manière capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Voici comme le premier s'explique :

Jamjam legibus obrutis,  
Cum mundo veniet dies,  
Australis polus obruet  
Quidquid per Lybiam jacet,  
Et sparsus Garamas tenet.  
Arctous polus obruet  
Quidquid jubjacet axibus,  
Et siccus Boreas ferit.  
Amissum trepidus polo  
Titan excutiet diem,

Cœli regia concidens  
 Ortus atque obitus trahet ;  
 Atque omnes pariter Deos  
 Perdet mors aliqua et chaos ,  
 Et mors facta novissima  
 In se constituet sibi.  
 Quis mundum capiet locus ?

Séneq. Herc. Œt. Act. III. v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie.

Cum compage solutâ ,  
 Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora ,  
 Antiquum repetent iterùm chaos omnia , mixtis  
 Sidera sideribus concurrent , ignea pontum  
 Astra petent , tellus extindere littora nolet ,  
 Excutietque fretum ; fratri contraria Phœbe  
 Ibit , et obliquum bigas agitare per orbem  
 Indignata , diem pocet sibi , totaque discors  
 Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

Luc. Bel. Civ. lib. I. v. 72.

P A G E 182. v. 5.

Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici la cosmogonie de Diodore de Sicile, et celle d'Ovide. Je commence par celle de l'historien, dont le récit est entièrement conforme à la description de Lucrèce.

« Toute la nature ayant été dans le chaos et la confusion, le ciel et la terre mêlés ensemble ne faisoient qu'une masse uniforme ; mais les corps s'étant tant séparés peu à peu les uns des autres, le monde parut enfin dans l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans une agitation continuelle ; sa partie la plus vive et la plus légère s'éleva au plus haut

» lieu de l'univers, et devint un feu pur et sans mé-  
 » lange. Le soleil et les astres formés de ce nouvel  
 » élément, sont emportés par le mouvement perpé-  
 » tuel de la sphère de feu. La matière terrestre de-  
 » meura encore quelque temps mêlée avec l'humide  
 » par la pesanteur de l'un et de l'autre. Mais ce globe  
 » particulier, roulant sans cesse sur lui-même, se  
 » partagea par le moyen de cette agitation en eau  
 » et en terre, de telle sorte cependant que la terre  
 » demeura molle et fangeuse, etc. ». La cosmogonie  
 d'Ovide est digne d'un Poète philosophe.

« Avant la formation de la mer, de la terre et du  
 » firmament, cette enveloppe générale, la Nature ne  
 » se montrait que sous un seul aspect, auquel on a  
 » donné le nom de *Chaos*. C'étoit une masse informe  
 » et confuse, un poids sans activité, un amas de se-  
 » mences incompatibles, plutôt entassées que réunies.  
 » Titan n'éclairait pas encore le monde de sa lumière ;  
 » la sœur de Phœbus ne renouveloit pas ses cornes  
 » par ses accroissemens journaliers ; la terre n'étoit pas  
 » suspendue au milieu des airs où elle se balance sur  
 » son propre poids ; et Amphitrite n'avoit point éten-  
 » du ses vastes bras autour des continens. Par-tout où  
 » étoit la terre, se trouvoient réunis l'air et l'eau ; et en  
 » vertu de ce mélange la terre n'étoit point solide, ni  
 » l'onde navigable, ni l'air éclairé : aucune substance  
 » n'avoit la forme qui lui est propre ; elles se faisoient  
 » un obstacle mutuel, parce que dans la même masse  
 » le chaud étoit combattu par le froid, la sécheresse  
 » par l'humidité, la dureté par la mollesse, la pesan-  
 » teur par la légèreté. Un Dieu, ou plutôt la Nature  
 » plus puissante que les Dieux, termina ce grand  
 » différent ; elle sépara la terre d'avec le ciel, les ondes

» d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air plus  
 » épais. Après ce premier développement, tous les  
 » corpuscules de cet amas ténébreux, distribués en  
 » des lieux divers, furent liés par la paix et la concorde.  
 » La matière éthérée, brillante de feux et dénuée de  
 » pesanteur, s'éleva dans les régions supérieures et  
 » forma une voûte convexe au faite de la machine.  
 » L'air, le fluide le plus léger après le firmament,  
 » se plaça immédiatement au-dessous de lui; la terre  
 » plus dense, et formée d'éléments plus grossiers fut  
 » entraînée par sa propre pesanteur; l'onde eut en  
 » partage les extrémités du globe autour duquel elle  
 » circule, et dont elle contient la solidité. Quel qu'ait  
 » été le Dieu qui ait dégagé cet amas d'éléments, après  
 » la sécrétion de la matière, et la formation des  
 » membres du monde, il arrondit la terre sous la  
 » forme d'un vaste globe, afin que toutes ses parties  
 » fussent à égale distance d'un centre commun; il  
 » répandit la mer de tous côtés, lui ordonna de s'enfler  
 » sous le souffle des vents rapides, et de former avec  
 » ses rivages un long circuit autour de la terre; il  
 » ajouta des fontaines, des étangs immenses, des lacs  
 » et des fleuves enfermés dans des bords tortueux,  
 » et roulans sur des lits inclinés; les uns sont en-  
 » gloutis par la terre même, les autres vont se rendre  
 » dans l'Océan, et reçus dans des bassins où leur  
 » onde est plus à l'aise, ils battent des rivages au  
 » lieu de rives. Il commanda en même temps aux  
 » plaines de s'étendre, aux vallées de s'abaisser, aux  
 » forêts de se couvrir de feuilles, et aux montagnes  
 » d'élever leurs rochers dans les airs. » Vid. Ovid.  
 » Met. lib. I. init.

SANS entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypothèses, imaginées par les anciens pour expliquer le mouvement apparent des astres, je me bornerai aux principaux systèmes dont Lucrece fait ici mention, et qu'il adopte tous indifféremment. Le premier est que le ciel, dès le moment de sa formation, en vertu des lois nécessaires de la matière, a été doué d'un mouvement circulaire qu'il a toujours conservé, et qui se perpétue encore aujourd'hui. C'étoit le sentiment d'Anaxagore, qui, au rapport de Diogene Laërce (lib. II.) pensoit que le ciel jouissoit d'un mouvement de rotation très-rapide, qui ne peut se rallentir le moins du monde, sans la chute totale du firmament; de même qu'un vase plein d'eau ne se répand pas, tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire, rapide et égal; mais l'eau se renverse aussitôt que le mouvement commence à se rallentir. D'autres croyoient que les astres étoient poussés par l'air, *sive aliunde fluens alicundè extrinsecùs aër versat agens ignes*. Plutarque (II. Plac. 23) attribue cette opinion à Anaximene et même à Anaxagore. Car en expliquant la raison pour laquelle les planètes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximene attribuoit cet effet à l'air, qui, étant plus dense et moins perméable entre les poles et les tropiques, fermoit le passage au soleil. Il ajoute qu'Anaxagore en attribuant aussi le même effet à la même cause, c'est-à-dire, à la condensation de l'air, apportoit pour cause de cette condensation le soleil lui-même, qui, en chassant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimoit au point que vers les tropiques il le trouvoit absolument

impénétrable, et étoit obligé de rétrograder vers l'équateur. Enfin ceux qui regardoient les astres comme des animaux qui avoient besoin de nourriture pour se soutenir, pensoient que leur force motrice étoit le feu intérieur, mais que la cause qui les déterminoit à aller plutôt d'un côté que de l'autre, étoit la position et la distance de leurs alimens.

P A G E 190. v. 13.

IL est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systèmes, pour expliquer comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les lois de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyoient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitoit sans cesse dans les régions inférieures, aux extrémités desquelles elle ne pouvoit jamais arriver, parce que l'espace est infini, et que nous ne pouvons nous apercevoir de cette chute, parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophanes, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissoient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendoit sous nos pieds à l'infini, et se servoit ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empédocles, enseignoient que la terre demouroit suspendue au milieu des airs, à cause de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même et l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase qui circule. Anaximandre expliquoit le même phénomène d'une manière plus ingénieuse, en prétendant que la terre placée au centre du monde, et à égale distance de toutes les extrémités, n'avoit pas de raison pour tendre

plutôt d'un côté que d'un autre, et que faute de détermination, elle restoit en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardoit le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait, que la terre devoit s'y tenir ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrece veut dire par ce vers peu intelligible sans cela,

In medio atque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrece, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Plin, Hist. Nat. lib. II. cap. V. *Hujus (aëris) vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem, ita mutuo complexu, diversitatis effivi nexum. et levia ponderibus inhiberi, quominus evolent: contraque gravia, ne ruant, suspendi levibus, in subime tendentibus! sic pari in diversa nisu, vi suâ quaque consistere, irrequieto mundi ipsius constricta circuitu; quo semper in se currente, IMAM ATQUE MEDIAM in toto esse terram.*

PAGE 200. V. 12.

IL ne faut pas moins que vingt-sept mille ans, selon le calcul de nos astronomes géométrés, pour que les astres achièvent cette grande révolution dont on a déjà parlé dans une des notes du second livre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

PAGE 202. V. 7.

CETTE opinion de la formation et de l'extinction journalière du soleil et des astres est ordinairement

attribuée à Héraclite ; et c'est sur ce système fol , qu'est fondé ce proverbe employé par Platon : *Heracliteo sole citius extingui*. Xénophane croyoit aussi que chaque climat avoit son soleil et sa lune particulière. Voici sur quoi étoit fondée une opinion aussi singulière. On croyoit que la terre étoit non pas un sphéroïde aplati vers les poles , telle que nous la connoissons ; mais une grande surface plane , terminée de tous côtés par l'Océan. C'est ce que dit Gemin. cap. 13. *Homerus et Poetæ veteres , ut dicam , omnes terram planam et ipsi mundo conterminam statuunt , Oceanumque ipsi circumfusum ut horizontem circumponunt , voluntque ortus ex Oceano , occasus in Oceanum fieri*. On prouvoit par l'exemple de quelques fontaines , telles que celle dont parle Lucrece dans son sixième livre , que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matière du soleil. On appuyoit encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile lib. XVII , rapporte , comme Lucrece , qu'on voit du sommet de l'Ida , le soleil s'allumer tous les matins. *Res singularis et admiranda huic Ida monti accidit. Nam circa ortum caniculæ tanta aëris circumfusi in vertice montis tranquillitas est , ut ventorum flatu vertex superemineat , et nocte adhuc existente , exoriri sol videatur , non figurâ circulari tornatus , sed flammâ hîc illic dispersâ ; adeò ut plures ignes videantur finitorem contingere , qui quidem paulò post in unam cogantur magnitudinem ; donec die jam appetente apparens completa solis magnitudo solitam diei lucem exhibeat*. Le soleil ainsi allumé , après avoir décrit sa course , alloit s'éteindre dans l'Océan occidental , ce qui ne pouvoit manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon , en parlant de l'Espagne

dit sérieusement, *solem ibi ad Oceani litus occidere majorem, editoque strepitu, ut si mare strideret, dum sol in illius fundum delatus extinguatur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvénal :

Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.

Sat. 14.

Et celui-ci d'Ausone :

Stridebatque freto Titan insignis Ibero.

Epist. 19.

PAGE 204. V. 9.

*ORBEM* ne signifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel*. C'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interprètes qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendoit le texte obscur, embarrassé et inexact; tandis que tout ce que dit Lucrece, s'accorde parfaitement avec les principes et les découvertes des astronomes modernes.

I B I D. V. 12.

Les anciens philosophes, ( et nous avons pris cela d'eux ) appeloient *nodus* tous les points d'intersection de l'orbite d'une planète avec une autre. C'est conformément à cette opinion, que Lucrece appelle *nodus anni*, le point d'intersection du zodiaque et de l'équateur.

I B I D. V. 19.

Les anciens avoient, comme nous, l'usage des cartes géographiques, sur lesquelles ils décrivoient les pays qui leur étoient connus. Anaximandre, disciple de Thalès, est fameux par sa sphère, et par sa carte générale de la terre. Erathostene corrigea depuis cette

carte d'Anaximandre, qui étoit très-fautive et très-imparfaite, et Hipparque corrigea celle d'Erathostène. On sait la réponse que fit Socrate à Alcibiade, fier de ses terres, en lui présentant une carte géographique, et lui demandant où elles étoient sur cette carte. Florus dit au commencement de son histoire, *faciam quod solent qui terrarum situs pingunt, in brevi quasi tabellâ totam historiae imaginem complectar*. Plutarque, au commencement de la vie de Thésée, compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

P A G E 206. V. 15.

« APULÉE, de *Deo Socratis*, attribue aux Chaldéens  
 » la fausse opinion d'avoir cru que la lune est lumi-  
 » neuse par elle-même : les Grecs ont été désabusés  
 » de cette erreur aussitôt qu'ils ont eu des philosophes.  
 » Thalès avoit aisément reconnu, que la lune n'avoit  
 » pas une lumière propre. Anaximandre, son disciple,  
 » alla plus loin. Il conclut que la terre recevant sa  
 » lumière du soleil, ainsi que les autres planètes,  
 » tourne probablement comme elle autour de notre  
 » tourbillon. Platon assuroit que la lune étoit un corps  
 » pierreux, et Pythagore avec ses disciples qu'elle  
 » étoit un corps terrestre ». Voyez le *Monde, son*  
*Origine et son Antiquité*, chap. I. pag. 20. Pline,  
 qui avoit des idées assez saines sur la lumière de la  
 lune, fait une remarque fort judicieuse au sujet des  
 autres phénomènes de cette planète; *sed omnium*  
*admirationem vincit novissimum sidus terrisque fa-*  
*miliarissimum, et in tenebrarum remedium ab natura*  
*reperitum, luna. Multiformi hac ambage torsit ingenia*  
*contemplantium, et proximum ignorari maximè sidus*

*indignantium, crescens aut senescens.* Hist. nat. lib. 2. cap. 9.

P A G E 208. v. 9.

LES Chaldéens ou Babyloniens étoient , suivant le témoignage de Cicéron , les plus anciens philosophes du monde. Joseph assure qu'ils communiquèrent aux Egyptiens les premiers élémens des sciences , et sur-tout de la science du ciel, Pythagore , et après lui d'autres Grecs allèrent le consulter , et apprendre sous leurs yeux l'astronomie et la physique. On leur attribue l'invention de l'astrologie , cette vaine science aussi ancienne que la crédulité , qui passa de-là en Grèce et en Toscane , et qui , à la faveur de l'ignorance , se perpétua si long-temps dans l'Europe. On leur doit encore l'invention de ces intelligences mythologiques , connues sous les noms de *génies* , de *démons* , etc..... monde chimérique dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces espèces d'êtres intermédiaires , étoit la crainte de rabaisser la majesté divine , en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre , ou de troubler son repos , en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique* , animée sans intelligence , agissant avec ordre et sans dessein , cause productrice de tous les êtres vivans , et au-dessous des êtres qu'elle enfante , espèce de forme générale du monde , beaucoup moins sensée et moins philosophique que les formes d'Aristote , être , en un mot , qui donne encore

moins de prise à l'imagination, que les êtres abstraits eux-mêmes, et que Cudwort n'a pas eu honte d'introduire dans la nature, apparemment pour jeter quelqu'obscurité sur une matière déjà trop claire.

P A G E 212. V. 1.

LUCRECE s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourroit le faire un bon astronome moderne. Il dit *rigidas umbras*, parce qu'en effet le reste de la terre est alors pénombre. Il ajoute *conique*, parce qu'en effet, toutes les fois qu'une sphère lumineuse est plus grande qu'une sphère opaque qu'elle éclaire, l'ombre forme un cône.

P A G E 214. V. 12.

LUCRECE veut parler ici de ce qui arrive, selon Diodore de Sicile, lib. I. dans la Thébaidé d'Égypte. « Lorsque les eaux du Nil se sont retirées, dit-il, » après l'inondation ordinaire, et que le soleil échauffant la terre cause de la pourriture en divers endroits, on en voit éclore une infinité de rats, présentant hors de terre une moitié de leurs corps déjà formée et vivante, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée ». C'étoit particulièrement sur ce fait que se fondoient les Egyptiens, pour se prétendre les plus anciens habitans de la terre. « Inter Scythas et Egyptios, dit Justin. lib. II. cap. 1, diu contentio de generis vetustate fuit; Ægyptiis prædicantibus initio rerum, » cum aliæ terræ nimio fervore solis arderent, aliæ » rigerent frigoris immanitate ita ut non modo primæ » generare homines, sed ne advenas quidem recipere » aut tueri possint, prius quàm adversus calorem et

» frigus velamenta corporis invenirentur, Ægyptum  
 » ita temperatam semper fuisse, ut neque hyberna  
 » frigora, nec æstivi ut solis calores incolas ejus  
 » premerent, solum ita fœcundum, alimentorum in  
 » usum hominum nulla terra feracior fuerit. .... ».  
 Ovide, Met. lib. I. fab. XIII. raconte la même  
 chose.

Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros  
 Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo,  
 Æthereoque recens exarcit sidere limus;  
 Plurima cultores versis animalia glebis  
 Inveniunt, et in his quædam modò cœpta, sub ipsum  
 Nascendi spatium; quædam imperfecta, suisque  
 Trunca vident numeris: et eodem in corpore sæpe  
 Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

I B I D. v. 17.

Les anciens croyoient que le monde avoit com-  
 mencé d'exister au printemps. Cette saison qui est,  
 pour la plupart des animaux, celle du renouvellement  
 de l'espèce, on croyoit qu'elle avoit été aussi la saison  
 de la première formation. Voilà pourquoi le printemps  
 étoit consacré à Vénus. Voilà pourquoi les Sabiens et  
 les plus anciennes nations du monde avoient placé  
 en Mars le commencement de leur année. Enfin,  
 voilà ce que veut dire Virgile dans ces vers du second  
 livre des Géorgiques:

Non alios primâ nascentis origine mundi  
 Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem  
 Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat  
 Orbis, et hybernis parcebant flatibus euri.

Et ce que Lucrece dit plus bas en d'autres termes :

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,  
Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras.

Les Docteurs sacrés soutiennent aussi que Dieu créa le monde vers l'équinoxe du printemps, parce que c'est la saison qu'il semble avoir toujours choisie pour l'accomplissement de ses principaux ouvrages.

I B I D. V. 20.

« IL y a deux opinions différentes sur l'origine des  
» hommes, parmi les physiciens et les historiens les  
» plus fameux. Les uns, croyant le monde éternel et  
» incorruptible, prétendent que le genre humain a  
» toujours été, et qu'il est impossible de remonter  
» au premier homme. Les autres, donnant un com-  
» mencement et une fin à toutes ces choses, soumettent  
» les hommes à la même loi, et expliquent ainsi la  
» formation de leur espèce. . . . Il se forma dans les  
» endroits les plus humides (de la terre) des excres-  
» cences couvertes d'une membrane déliée; ainsi qu'on  
» le voit encore arriver dans les lieux marécageux,  
» lorsqu'un ardent soleil succède immédiatement à  
» un air frais. Ces premiers germes reçurent leur nour-  
» riture des vapeurs grossières qui couvrent la terre  
» pendant la nuit, et se fortifièrent insensiblement  
» par la chaleur du jour. Etant arrivés enfin à leur  
» point de maturité, et s'étant dégagés des membranes  
» qui les enveloppoient, ils parurent sous la forme  
» de toutes sortes d'animaux. . . . Peu de temps  
» après, la terre s'étant entièrement desséchée, ou  
» par l'ardeur du soleil, ou par les vents, devint in-  
» capable de produire des animaux parfaits, et les  
» espèces étant déjà produites ne s'entretenirent plus

» que par voie de génération. Euripide , disciple du  
 » philosophe Anaxagore , paroît avoir adopté sur l'ori-  
 » gine des êtres le sentiment que nous venons d'expo-  
 » ser , car il parle ainsi dans sa Mena'ippe : -

» Tout étoit confondu ; mais le seul mouvement  
 » Ayant du noir chaos tiré chaque élément ,  
 » Tout prit forme ; bientôt la nature féconde  
 » Peupla d'êtres divers le ciel , la terre et l'onde ,  
 » Fit sortir de son sein ses ornemens divers ,  
 » Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers ».

Diod. de Sic. lib. I. Sec. I.

P A G E 218. v. 6.

IL paroît que Lucrece , par ces mots *è contemptibus exit* , fait allusion à un passage du second livre qui sert à expliquer celui-ci :

Quippe videre licet vivos existere vermes  
 Stercore de tetro , putrorem cum sibi nacta est  
 Intempestivis ex imbribus humida tellus.

P A G E 223. v. 1.

JE fais ici un léger changement dans la ponctuation , et je lis *spontè suâ , satis , id placabat pectora donum ;* au lieu de *satis id placabat pectora donum* , qui est lâche et foible.

I B I D v. 2.

TOUTES les histoires nous représentent les premiers hommes menant une vie triste et malheureuse au milieu des forêts. L'antiquité nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des sauvages de

l'Amérique et des nations les moins civilisées. Voici en quels termes parle de ces premiers hommes un poète cité par Stobée.

Fuit profectò tempus; humanum genus

Cùm belluarum more vitam degeret,

Lucis carentes lucos, exesi colens

Aut montis antrum.

Diodore de Sicile, lib. I, nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu et des métaux, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grèce n'est guères plus favorable. Les Scythes, selon Hérodote, étoient comme les sauvages modernes du Canada dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus, ils s'abrenvoient de leur sang qu'ils buvoient dans leurs crânes. Je ne puis me refuser à citer un morceau éloquent de Plutarque, qui peint bien vivement cet état déplorable.

« O que vous êtes chéris des Dieux, vous qui vivez  
 » maintenant ! Que votre siècle est heureux ! La terre  
 » fertile vous produit mille richesses ; la nature entière  
 » n'est occupée qu'à travailler à vos plaisirs : au lieu  
 » que notre naissance est tombée dans l'âge du monde  
 » le plus triste et le plus dur. Il étoit si nouveau, que  
 » nous étions dans l'indigence de toutes choses. L'air  
 » n'étoit pas encore épuré ; l'harmonie des étoiles et  
 » des astres n'étoit pas encore bien établie, ni le  
 » soleil lumineux et affermi. Les rivières sans un cours  
 » réglé désoloient la terre. Tout étoit marais, ou bour-

» bier, ou forêts sauvages. Les champs stériles ne  
 » pouvoient être cultivés. Notre misère étoit extrême.  
 » Nous n'avions ni inventions ni inventeurs. La faim  
 » ne nous quittoit jamais. Nous déchirions les bêtes  
 » pour les dévorer, lorsque nous ne trouvions ni  
 » mousse ni écorce. Mais si nous étions assez heureux  
 » pour découvrir du gland, hélas! nous dansions de  
 » joie autour d'un chêne, en chantant les louanges  
 » de la terre. Nous n'avions point de fêtes et de  
 » plaisirs que ceux-là; et tout le reste de notre vie  
 » n'étoit que douleur, indigence et tristesse ». Voyez  
 les Œuv. Morales de Plutarque au traité, *s'il est loi-  
 sible de manger chair*.

Cependant c'est au milieu de cet état déplorable,  
 que l'antiquité place l'âge d'or, le règne de l'innocence,  
 de la justice, de toutes les vertus. Les écritures nous  
 représentent l'homme naissant, placé dans un jardin  
 de délices, vivant heureux et innocent jusqu'au mo-  
 ment de sa chute. Quel contraste! que de sujets de  
 méditation pour un esprit philosophe!

P A G E 242. V. 17.

CE phénomène dont nous ~~avons~~ déjà remarqué la  
 fausseté dans une des notes du premier livre, est aussi  
 rapporté par Cornelius Severus.

Haud aliter quàm cùm prono jacuère sub austro  
 Aut aquilone fremunt sylvæ, dant brachia nodo  
 Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.

Voyez aussi Thucydide lib. II, et Plin. Hist. nat.  
 lib. XVI. cap. 40, qui font mention du même phé-  
 nomène.

QUOIQU'EN dise Bayle . Art. *Lucrece* , le poète n'a certainement pas ici en vue une providence , ou , si l'on veut , une *fatalité* qui dirige les événemens humains , et qui se joue des grandeurs de la terre. Son idée est toute simple. Il a dit ci-dessus , que la route des honneurs est dangereuse , que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abîme ; il n'est point ici question de dangers surnaturels ; seulement *Lucrece* remarque , que ces malheurs sont si constans par le concours des circonstances qui ne manquent jamais de se trouver réunies , que l'on croiroit qu'il y a une intelligence secrète et puissante , qui se fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la proposition , mérite plus d'attention que Bayle ne semble y en avoir fait. Toute l'idée du Poète se réduit ( à ce qu'il me paroît ) à dire que c'est cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux qui a fait imaginer une fatalité secrète , acharnée contre les hommes puissans.

« *LUCRECE* regardoit l'art de conduire un char  
 » attelé de plusieurs chevaux , comme une chose plus  
 » combinée que celui de monter et de conduire un  
 » seul cheval. Quand même la pensée de *Lucrece* seroit  
 » véritable , les raisonnemens ne prouvent rien contre  
 » les faits , et il n'est pas toujours vrai que l'on ait com-  
 » mencé par le plus simple. Les inventions sont dues  
 » ordinairement au hasard , et le hasard ne s'assujettit  
 » point aux procédés méthodiques de la philosophie....

» Mais il est faux que l'art de conduire un char soit  
 » plus combiné que celui de l'équitation. La fougue  
 » du cheval le plus impétueux est arrêtée ou du moins  
 » diminuée par le poids du char auquel il est attaché.  
 » Il est évident que la façon la plus simple et la plus  
 » aisée de faire usage des chevaux, celle par où l'on a  
 » dû commencer, a été de les atteler à des fardeaux,  
 » et de les leur faire tirer après eux. Le traîneau  
 » a dû être la plus ancienne de toutes les voitures.  
 » Ce traîneau ayant été ensuite posé sur des rouleaux  
 » qui sont devenus des roues, lorsqu'on les a attachés  
 » à cette machine, s'éleva peu à peu de terre, et a  
 » formé les chars des anciens à deux et à quatre roues,  
 » etc. . . » Voyez *Recherches sur l'ancienneté et sur l'ori-  
 gine de l'art de l'équitation dans la Grece, par M.  
 Freret. Hist. de l'Acad. des Inscip. Vol 7. p. 315.*

P A G E 264. v. 13.

APRÈS ce vers on trouve celui-ci dans toutes les éditions,

In se fracta suo tingentes sanguine tela.

Comme il présente la même idée, exprimée avec les mêmes termes, que le premier, et que la plupart des commentateurs le retranchent comme supposé, on a cru devoir le faire disparaître de cette édition.

P A G E 266. v. 19.

» *LAME* chez les Tisserans signifie la partie de  
 » leur métier qui est faite de plusieurs ficelles atta-  
 » chées par les deux bouts à de longues tringles de  
 » bois appelées *liais*. Chacune de ces ficelles nommées  
 » *lisses*, a dans son milieu une petite boucle de la  
 » même corde, ou un petit anneau de fer, d'os,

» etc. . . . à travers lesquels sont passés les fils de la  
» chaîne de la toile qu'on veut travailler. Les *lames*  
» qui sont suspendues en l'air par des cordes passées  
» dans les poulies au haut du métier des deux côtés  
» servent, par le moyen des marches qui sont en bas,  
» à faire hausser et baisser alternativement les fils de  
» la chaîne, entre lesquels glisse la navette, pour por-  
» ter successivement le fil de la trame d'un côté à  
» l'autre du métier. Les *marches*, ainsi nommées parce  
» que l'ouvrier met les pieds dessus pour travailler,  
» sont de simples tringles de bois attachées par un  
» bout à la traverse inférieure du métier, et suspendues  
» par l'autre bout aux ficelles des *lisses*. Elles servent  
» à faire hausser ou baisser les fils de la chaîne, à  
» travers lesquels les fils de la trame doivent passer ».  
Encyclopéd.

---

---

N O T E S  
DU SIXIEME LIVRE.

---

P A G E 282. v. 5.

**R**ECREARE est pris ici dans sa vraie signification. L'étymologie de ce mot est *rursus creare*, former de nouveau. *Recreate* ne veut donc pas dire autre chose que *donner une nouvelle vie*.

P A G E 284. v. 18.

LE texte qui est ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair, au moyen des corrections et des explications des commentateurs. Non que le sens du poète ne soit très-intelligible. On voit bien qu'il regarde le hasard et la nécessité, comme les uniques sources des maux auxquelles les hommes sont exposés, mais la manière dont cette idée est rendue, n'est nullement dans le style ordinaire de Lucrece. Ces deux vers sont une répétition l'un de l'autre. *Quòd flueret Natura vi, et seu vi quòd sic Natura parrásset*, sont deux façons de parler synonymes. Voilà pourquoi quelques commentateurs retranchent peut-être avec raison, le premier de ces deux vers. Au reste, l'on pourroit demander à Lucrece ce qu'il entend par le *hasard*, dans un système qui n'est qu'un enchaînement de causes et d'effets nécessaires, pourquoi il s'obstine à

le regarder comme une machine essentielle à sa doctrine; à en faire la base et le fondement de sa physique, lui qui expliquant tous les phénomènes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder *le hasard* que comme un mot synonyme de *l'ignorance des causes*.

Quorum operum causas nullâ ratione videre  
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.

P A G E 288. V. 2.

Le mot *securus* signifie ordinairement *qui ne craint rien*; mais il peut aussi signifier *qui ne se mêle d'aucun soin*, puisque le mot latin *secura*, dont il est dérivé, signifie également *inquiétude* et *soin*; le sens de la phrase exige qu'on prenne *securus* dans cette seconde acception. Lucrece veut dire évidemment: « Ceux qui sont bien persuadés que les Dieux ne se mêlent en rien du gouvernement de la nature ».

P A G E 290. V. 17.

On peut réduire à trois chefs les causes que Lucrece assigne au bruit du tonnerre; 1°. l'action du vent sur les nuages; 2°. l'action des nuages entr'eux; 3°. l'action du feu sur les nuages. Quelque ingénieuses que soient ces explications, on ne peut douter que Lucrece n'en eût apporté de plus satisfaisantes, s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaisons abondantes qu'un soleil ardent attire continuellement de la terre, et dont se forme la foudre, et sur-tout s'il eût été instruit des effets de la poudre à canon, qui ont un si grand rapport avec ceux du tonnerre, que le docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la même cause. Nous ajou-

terons à ce que dit Lucrece , que cette espèce de roulement continu causé par le tonnerre , et que le Poète attribue à la pression latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur, vient , selon les physiciens modernes , « du son formé entre » les différens nuages qui sont suspendus les uns » sur les autres , par l'agitation de l'air qui ne cesse » de passer entr'eux avec rapidité. Les nuages et les » objets qui se trouvent sur la surface de la terre » renvoient le son , et le multiplient à peu près comme » autant d'échos. Voilà pourquoi le tonnerre retentit d'une manière si effrayante dans les vallées , » parce que les montagnes réfléchissent le son de » toutes parts ; car le tonnerre lui-même ne doit » presque jamais produire qu'un seul coup , à peu » près comme un boulet de canon qu'on tire ; cependant , lorsque la flamme allume en même temps » trois ou quatre traînées , elle peut former de cette » manière des pelotons qui s'enflamment l'un après » l'autre , et produire , par ce moyen , des coups redoublés ». Voyez l'Encyclopédie , art. *tonnerre*.

P A G E 292. v. 23.

*FRAGILES sonitus* est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue. C'est proprement *sonitus rei quæ frangitur* , le bruit d'un corps qui se brise. On est obligé de paraphraser.

P A G E 298. v. 7.

*ANCEPS ferrum* veut dire proprement un fer à deux tranchans , qui n'est autre chose qu'une *hache*.

I B I D. v. 9.

« On peut , jusqu'à un certain point , juger de la

» proximité ou de l'éloignement de la foudre , par  
 » l'intervalle de temps écoulé entre l'éclair et le  
 » tonnerre. Le docteur Wallis observe que cet in-  
 » tervalle est ordinairement d'environ sept secondes ,  
 » qui , à raison de 170 , ou selon d'autres 173 toises  
 » que le son parcourt en une seconde , font à peu  
 » près la distance d'une lieue. Néanmoins quelque-  
 » fois l'intervalle n'est que d'une seconde ou deux ,  
 » ce qui fait connoître que l'éclat est fort près  
 » de nous , et , pour ainsi dire , dans l'air même  
 » que nous respirons ». Encyclopédie , art. *tonnerre* ,  
*éclair*. Mais ce calcul est assez grossier. Car , outre  
 qu'on ne peut apprécier au juste l'espace que le son  
 parcourt en une seconde , et que la moindre erreur  
 répond à plusieurs toises , ce calcul suppose encore  
 que le bruit du tonnerre vienne toujours à nous di-  
 rectement et non par réflexion : or , c'est ce qui  
 n'arrive presque jamais. Ajoutons encore que la ra-  
 réfaction ou la condensation de l'atmosphère doit  
 nécessairement changer la vitesse du son. Sous la  
 ligne , il doit parcourir dans un même temps donné ,  
 plus d'espace que sous le pôle. Aussi a-t-on ob-  
 servé que , dans la Guyane , sa vitesse est de  
 1098 pieds , ce qui fait 60 pieds de plus que dans  
 nos climats.

P A G E 302. v. 18.

Il paroît que Lucrece parle ici de ces éclairs qu'on  
 voit quelquefois quand le ciel est pur et serein , qui  
 ne sont pas suivis de tonnerre , et qu'on appelle  
 communément *éclairs de chaleur* , soit parce qu'ils  
 annoncent un surcroît de chaleur , soit parce qu'ils  
 ont rarement lieu , sans avoir été précédés par quel-

ques jours chauds. Lucrece auroit dû remarquer que , de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres , on entend aussi des tonnerres sans voir des éclairs , parce que quelquefois la nuée est si épaisse , qu'elle empêche de voir la lumière de l'éclair. *Vid. Mussch. Essai de phys. §. 1702.*

P A G E 512. v. 15.

TOUTES lēs leçons portent *fulmine* , qui ne fait aucun sens. En effet , voici le raisonnement du Poète. Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu. Si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles , de même le nuage sur lequel vient fondre le vent , peut aussi prendre feu , pourvu toutefois que la matière soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrece ajoute ensuite , est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction. Car il ne diroit pas : *Néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide* , si la conclusion précédente n'eût été : *Le vent , quoique froid ; peut donc enflammer le nuage.*

P A G E 518. v. 12.

LES *Etrusques* étoient les plus anciens devins de l'Italie ; quoique la physique en général fût l'objet de leurs recherches , ils se livroient particulièrement à la partie de cette science qui regarde les météores. Plus hardis ou plus adroits que les autres devins , c'étoit au milieu des éclairs , des foudres et des tonnerres , au milieu des alarmes et de l'effroi des peuples , qu'ils étudioient l'avenir. Ils abusoient de la crédulité jusqu'à donner un air de science à cet art imposteur. Ils établissoient des principes , des

axiômes, des divisions, des sous-divisions, des corollaires, en un mot tout l'étalage d'une théorie. On distinguoit parmi eux les foudres *de conseil*, d'avec les foudres *d'autorité et d'arrêt*. Les foudres *monitoires, postulatoires, confirmatoires, hospitalières* étoient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses, pestiférées, meurtrissantes, menaçantes, royales*. On eût dit, pour me servir des termes de l'historien critique de la philosophie, *qu'ils comptoient les tableaux de leur galerie ou les fleurs de leur jardin*. La réputation de ces fourbes subsistoit encore long-temps après l'établissement du christianisme. A peine Rome fut-elle menacée d'un siège par Alaric, roi des Gots, qu'on appela, selon l'ancienne coutume, des devins Toscans, dont l'art se trouva malheureusement en défaut. Vid. Ant. dévoil. Vid. et Hist. crit. de la philosop. T. I. chap. II. pag. 77.

## PAGE 326. V. 5.

**PRESTER** vient du mot grec *πρηθε*, qui signifie non-seulement *brûler, enflammer*, mais encore *gonfler, émouvoir*. Ce ne peut être que dans cette dernière acception que Lucrece l'entende ici. Ce que les Grecs nomment *πρηθης*, les Latins l'appellent *thypho* et *scypho*, quoiqu'il y ait de la différence entre ces deux mots, et les Français lui donnent le nom de *trombe*. Lucrece attribue la cause de ce phénomène au vent, qui, ne pouvant rompre le nuage contre lequel il lutte, l'abaisse peu à peu, et le précipite verticalement dans la mer. Les modernes lui donnent pour cause « une nuée condensée, dont » une partie se trouvant dans un mouvement circu-

» laire , causé par deux vents qui soufflent directe-  
» ment l'un contre l'autre , tombe par son propre  
» poids , et prend la figure d'une colonne , tantôt  
» conique , tantôt cylindrique ; elle tient toujours en  
» haut par sa base , tandis que la pointe regarde en  
» bas ». Au reste , quelle que soit la cause de ces  
trombes , elles sont , comme dit Lucrèce , le plus  
grand fléau des navigateurs. Si elles viennent fondre  
sur un vaisseau , dit Thevenot dans son voyage du  
Levant , elles se mêlent dans ses voiles , quelquefois  
l'élèvent en l'air , et le laissant ensuite retomber de  
tout son poids , le font couler à fond. D'ailleurs , la  
quantité d'eau qui tombe de ces colonnes est si grande ,  
et la chute en est si précipitée , que si malheureuse-  
ment une de ces trombes tomboit sur un vaisseau ,  
elle le briseroit et le submergeroit en un instant. On  
prétend qu'en tirant sur la trombe plusieurs coups  
de canon , elle se rompt , et que cette commotion de  
l'air la fait cesser assez promptement.

M. de Buffon parle d'une autre espèce de trombe  
qui s'appelle *Thyphon*. Celle-ci ne descend pas des  
nuages , comme la première espèce , mais s'élève de  
la mer vers le ciel avec une grande violence , quoi-  
que pourtant sans changer de place. Le même au-  
teur attribue cette espèce de trombes à des feux sou-  
terreins. « Car la mer est alors dans une grande ébul-  
» lition , et l'air est si fort rempli d'exhalaisons  
» sulphureuses , que le ciel paroît caché d'une croûte  
» de couleur de cuivre , quoiqu'il n'y ait aucun nuage ,  
» et qu'on puisse , à travers ces vapeurs , voir le  
» ciel et les étoiles. C'est à ces feux souterrains qu'on  
» peut attribuer la tiédeur de la mer de la Chine en  
» hiver , où ces *Thyphons* sont très-fréquens ». V. l'En-

Encyclopédie, art. *Trombe*, d'où ces détails sont tirés en grande partie.

PAGE 224. v. 5.

*LENTUS* est pris ici dans sa vraie signification. Il veut dire *souple, flexible, pliant*, comme dans Virgile :

Et lentas salices et mollis vimen achantæ.

PAGE 324. v. 9.

« L'HISTOIRE de l'Académie, année 1737, fait mention d'une *trombe de terre*, qui parut à Capestan près de Beziers. C'étoit une colonne assez noire qui descendoit d'une nuë jusqu'à terre, et diminueoit toujours de largeur en approchant de la terre, où elle se terminoit en pointe. Elle obéissoit au vent qui souffloit de l'ouest au sud-ouest ; elle étoit accompagnée d'une espèce de fumée fort épaisse, et d'un bruit pareil à celui d'une mer fort agitée, arrachant quantité de rejetons d'oliviers, déracinant des arbres, et jusqu'à un gros noyer qu'elle transporta jusqu'à quarante ou cinquante pas, et marquant son chemin par une large trace bien battue, par où trois carrosses de front auroient passé. Il parut une autre colonne de la même figure, qui se joignit bientôt à la première, et après que le tout eut disparu, il tomba une grande quantité de grêle. » Diction. Encyclop. art. *Trombe*.

PAGE 326 v. 18.

DANS toutes les éditions de Lucrece, après ce vers, on en trouve un autre absolument intelligible :

Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnia.

Creech, et les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrece, rejettent ce vers; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poëme, rapportent ce vers plus haut, v. 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

I B I D. V. 26.

*Æstus atheris signiferi* ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, selon la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater et de raréfier, et non pas de condenser et d'affaïsser. Il est donc ici question uniquement de la matière éthérée, qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime et leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrece. Le premier est de Pline le naturaliste, et le second, de Sénèque. « *Terrena in cœlum tendentia deprimit* » *syderum vis. Hist. Nat. lib. II. cap. 39. Causas* » *autem illius (aëris) mutationis et inconstantiae* » *alias terræ præbet cujus positiones huc aut illò ver-* » *sæ, magna ad aëris temperiem momenta sunt,* » *alia syderum cursus, in quibus soli plurimum im-* » *putes. . . . . sed et cæteræ quoque stellæ non mi-* » *nus terrena quam incumbentem terris spiritum affi-* » *cient, et ortu suo occasuve contrario, modò fri-* » *gera, modò imbres aliasque terrarum injurias tur-* » *bidæ movent.* » *Sen. Nat. quæst. lib. II. cap. 11.*

PAGE 534. V. 41.

IL est singulier que Lucrece, en donnant pour cause des tremblemens de terre les trois élémens les moins acifs, la terre, l'eau et l'air, n'ait pas fait mention du feu, le plus terrible de tous; non

pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothèse chimérique du feu central, que les physiciens ont regardé pendant long-temps comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblemens de terre. Mais, sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que « la terre ne soit, en une infinité d'endroits, » remplie de matières combustibles, pour peu que » l'on fasse attention aux couches immenses de char- » bon de terre, aux amas de bitume, de tourbe, » de soufre, d'alun, de pyrites, etc. . . . qui se trou- » vent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes » ces matières peuvent s'enflammer de mille manières, » mais sur-tout par l'action de l'air, qui est dissé- » miné, comme l'on n'en peut douter, dans tout l'in- » térieur de la terre. et qui, mis en expansion par » ses embrâsemens, fait effort en tout sens pour s'ou- » vrir un passage. Personne n'ignore les effets qu'il » peut produire quand il est en cet état. L'eau con- » tenue dans les profondeurs de la terre, contribue » aussi de plusieurs manières à ses tremblemens ; » 1°. Parce que l'action du feu réduit l'eau en va- » peurs, et l'on sait que rien n'approche de la force » irrésistible de ces vapeurs mises en expansion ; » 2°. l'eau en tombant tout-à-coup dans les amas » de matière embrâsée, doit encore produire des ex- » plosions terribles ; 3°. elle anime les feux souter- » reins, en ce que, par sa chute, elle agite l'air, » et fait la fonction des soufflets de forge ; 4°. enfin » elle peut concourir aux ébranlemens de la terre, » par les excavations qu'elle fait dans son intérieur, » par les couches qu'elle entraîne après les avoir » détrempées, et par les chutes et les écroulemens

que par-là elle occasionne ». Mais malgré l'influence que l'air et l'eau ont sur les tremblemens de terre , on voit que ces deux élémens ne tiennent toute leur force que de l'action du feu , qui les met en expansion. Encyclop. art. *Tremblemens de terre*.

PAGE 338. v. 4.

Ce que Lucrèce dit de Sidon , est confirmé en partie par Possidonius , qui , selon le témoignage de Strabon , rapporte qu'une ville située au-dessus de Sidon , fut engloutie par un tremblement de terre , et qu'une partie de Sidon même s'écroula. Sénèque , *Nat. quæst. lib. VI , cap. 23* , en parle aussi : « Thucydides ait circa Peloponesiaci belli tempus » Atalantam insulam , aut totam , aut certè maximâ » ex parte superfusam ; idem Sidoni accidisse , possidonio crede ». Quant à ce que le Poète ajoute d'Egine , il paroît avoir en vue la ruine d'Iléice et de Bura , deux villes célèbres dans l'antiquité , proche Egine , dans le Péloponèse. Cette ville , que Lucrèce appelle *Ægis* , Sénèque lui donne le nom d'*Ægium* , dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrèce. « Illa vasta concussio » quæ duas concussit urbes Helicen et Burin , citrà » *Ægium* constitit ». *Nat. quæst. lib. VI ; cap. 25*. Ovide en fait aussi mention :

Si quæras Helicen et Buran Achaidas urbes  
Invenies sub aquis , et adhuc ostendere nautæ  
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

*Met. lib. XV.*

DIODORÉ de Sicile , qui rapporte le même événement , ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces deux

viles coupables ; mais ensuite , comme philosophe , il apporte la cause physique de cet événement. Il dit que le Péloponèse renferme de grandes cavités souterraines , et d'immenses réservoirs où les eaux se tiennent rassemblées , et qu'on y connoît entr'autres deux fleuves qui coulent sous terre ; celui qui prend sa source auprès du Phénée , s'enfonça et disparut peu de temps après qu'on l'eut aperçu , et il est demeuré dans les entrailles de la terre. Un autre , qui est au pied de Stymphée , que l'abbé Terrasson soupçonne être le Stymphale , se jette dans une ouverture où il reste caché la longueur de 200 stades , au bout desquels il se remontre auprès d'Argos. Vid. Diod. de Sicil. lib. XV.

P A G E 344. v. 18.

CELSE , lib. V. cap. 28 , dit : « Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet ». On peut consulter encore sur cette maladie , Paul Eginette , qui en traite au long. Virgile en fait aussi mention. Georg III. v. 566.

Contactos artus sacer ignis edebat.

Creech.

P A G E 546. v. 18.

CE que dit Lucrèce des cavernes de la Sicile est confirmé par Justin , lib. 4 , cap. 1. *Siciliam ferunt angustis quondam faucibus Italiae adhaesisse , direptamque velut à corpore , majore impetu superi maris , quod toto undarum onere illuc vibratur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis , et cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis , ut ventorum tota ferme flatibus pateat ; nec non et ignibus generandis nutriendisque*

*soli ipsius naturalis materia; quippe intrinsecus stratum sulphure et bitumine traditur; quæ res facit ut spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter et compluribus locis, nunc flammæ, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sæculq̄ durat incendium; et ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur.* « On dit que la Sicile étoit autrefois jointe à » l'Italie par un isthme étroit, et qu'elle fut séparée » du continent par l'impétuosité de la mer supérieure » qui vient sans cesse y fondre de tout le poids de » ses ondes. La terre de cette île est légère et friable, » les cavernes et les conduits souterrains dont elle est » remplie, la rendent si perméable, qu'elle est presque » tout entière exposée au souffle des vents. Elle est » avec cela mêlée naturellement de matières propres » à engendrer et à nourrir des feux, parce qu'on » assure qu'elle est intérieurement abondante en souf- » fre et en bitume; d'où il arrive que le vent luttant » contre le feu dans ses souterrains, elle vomit fré- » quemment et en beaucoup d'endroits, tantôt des » flammes, tantôt des exhalaisons, tantôt une épaisse » fumée. De là enfin l'Ætna, ce volcan qui brûle de- » puis tant de siècles et d'où s'élancent des amas de » sables, quand le vent s'engouffre dans les soupiraux » des cavernes ».

PAGE 548. v. 13.

LA leçon est ici corrompue. Le texte porte *hæc irò fatendum est et penetrare mari penitus res cogit aperto*, qui ne présente aucune construction, et ne fait aucun sens. J'ai suivi la leçon de Creech, qui me paroît la plus raisonnable de toutes les corrections que les com-

mentateurs aient faites sur cet endroit. *Animam* est la même chose que *ventum*. Il est employé souvent en ce sens par Lucrece : *res cogit aperta* est une façon de parler comme *manifesta docet res*.

I B I D. v. 17.

Je traduis *vintigeni*, par où s'échappent les vents, quoiqu'il signifie plutôt où se forment les vents. Mais si les vents entrent par le pied de la montagne, quand la mer s'est retirée, ils ne se forment donc pas dans l'entonnoir. En général tout ce morceau est corrompu, et je me suis moins proposé d'y mettre de la fidélité que du sens.

P A G E 356. v: 9.

C'EST en effet la véritable cause des débordemens du Nil. Ce fleuve reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de torrens et de rivières, que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur et le tropique, avant et après le solstice. Ces pluies sont la seule cause des débordemens réglés du Nil, débordemens qui arrivent tous les ans à peu près au même temps; mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverses circonstances physiques, qui ne se trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui sont curieux de connoître plus amplement les opinions des anciens sur les débordemens du Nil, peuvent consulter Diod. de Sic. lib. J. qui a traité cette matière avec les plus grands détails.

I B I D. v. 18.

CE que Lucrece appelle *overne* du mot latin *avis*, se nomme en français *mouffette de Mephitis*. Ce sont des vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir

dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, et même à la surface; car la chaleur du soleil suffit pour attirer quelquefois ces exhalaisons à la surface de la terre. Voilà pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, sur-tout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre; et c'est peut-être ce phénomène mal entendu qui fait que Lucrece rapporte à l'ombre de certains arbres, ce qui pourroit n'être que l'effet de ces évaporations. Mais ces exhalaisons de la surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connoît dans le royaume de Naples *la grotte du chien*, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés. « M. » Seip, médecin Allemand, a décrit dans les transactions philosophiques une mouffette qui se fait » sentir dans une carrière auprès des eaux minérales » de Pyrmont en Westphalie. Cette vapeur tue les » oiseaux, les insectes et tous les animaux qui en sont » atteints. Les oiseaux meurent dans des convulsions » semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient » de la machine pneumatique, quand on'en a pompé » l'air ». C'est vraisemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrece que l'air se raréfie dans ces lieux; et qu'il s'y forme un vide. » En Hongrie à Bibar, près des monts Crapacks, est une » source minérale que l'on peut boire impunément; » mais qui, sans répandre d'émanations sensibles, ne » laisse pas de tuer sur-le-champ les oiseaux et les » autres animaux qui en approchent ». Vid. trans. phil. n<sup>o</sup>. 448, 450, 451, et l'Encyclopédie, art. *mouffettes*, d'où ces détails ont été tirés.

C'ÉTOIT sous terre, et dans des lieux extrêmement bas, que les anciens plaçoient le séjour des ames. Dans cette pensée ils s'imaginoient que les gouffres et les trous profonds qu'on rencontroit en certains endroits de la terre, étoient autant d'ouvertures de l'enfer, et de chemins qui conduisoient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison qu'on alloit consulter les ombres des morts, proche du fleuve Achéron en Epire, et au lac d'Averne en Italie. C'est ce qui avoit fait croire que la caverne d'Achéreuse, voisine de la ville d'Héraclée dans le Pont, et le fameux antre de Trophonius dans la Grèce, avoient autrefois donné passage à des héros qui étoient descendus par là aux enfers; c'est enfin ce qui faisoit regarder comme des soupiraux des enfers, l'Etna, le Vésuve et les autres montagnes enflammées.

Il est remarquable que la plupart des oracles se rendoient dans des lieux abondans en vapeurs et en exhalaisons, dans des régions remplies d'eaux minérales et thermales et de soufre. La Béotie étoit la partie de la Grèce où il se rendoit le plus d'oracles, à cause des montagnes et des cavernes qui s'y trouvoient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumes étoit placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs et de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendoient dans un antre d'où l'on sortoit tout étourdi des vapeurs qui y régnoient, et l'on prenoit sans doute pour une extase ou pour une communication avec le Dieu, l'état de vertige et de convulsion où mettoient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parloient, ne jouissoient pas de leurs

sens, on crut que c'étoient les Dieux qui parloient pour eux et qui s'expliquoient par leur organe. C'est ainsi que prophétisoit la Pithie de Delphes. Après s'être assise sur un trépied et avoir été quelque temps exposée aux vapeurs qui sortoient de l'autre sacrée, elle entroit en fureur, et l'on prenoit pour des oracles les réponses qu'elle faisoit. L'oracle de Claros opéroit par le moyen d'une fontaine qui enivroit et étourdissoit. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple étoit auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages.*

P A G E 356. v. 17.

Ce n'est pas précisément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies; mais la chaleur du soleil en développant leurs particules insensibles, fait sortir de leur substance une grande abondance d'émanations dangereuses. On attribue une pareille vertu malfaisante au sureau, à l'if, au noyer et à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur atmosphère, sont funestes à ceux qui se reposent long-temps sous leur ombre; mais le machnillier, arbre de l'Amérique, dont le fruit est semblable à nos pommes d'apis, est un poison bien autrement actif. Les émanations virulentes de cet arbre, non-seulement causent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs imprudens qui cherchent sous son feuillage un abri contre l'ardeur du soleil.

I B I D. v. 20.

QUEL est cet arbre qui croissoit sur l'Hélicon? Nous n'en connoissons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par son odeur; c'est un malheur de

moins pour l'humanité : peut-être en existoit-il de semblables du temps de Lucrece ; peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel , comme plusieurs maladies auxquelles étoient sujets les anciens , car on ne peut disconvenir que leur botanique ne fût entièrement différente de la nôtre. On ne retrouve maintenant presque aucune des plantes de la forme et de la vertu desquelles ils nous ont laissé la description , soit que l'espèce soit morte , soit qu'elles aient tellement dégénéré que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

P A G E 358. v. 7.

Le *castoreum* est une matière grasse de la consistance du miel , d'un roux foncé , fétide , âcre et nauséuse ; elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf que le castor porte dans ses aînes : ces vésicules ne sont pas , comme on l'a cru , les testicules du castor , puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *castoreum* est composé de parties terreuses , résineuses , huileuses , inflammables , très-subtiles et si spiritueuses qu'une seule goutte , réduite en vapeur , suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide et pénétrant , il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur qui attaque , pour l'ordinaire , le cerveau et les nerfs ; les femmes surtout , qui sont plus délicates , et dont le genre nerveux est plus irritable , peuvent être affectées jusqu'à l'évanouissement , à plus forte raison si elles sont dans leur état critique , temps auquel leurs fibres sont plus vibratiles , plus sensibles et plus susceptibles des impressions extérieures.

IL n'est certainement pas prudent de rester trop long-temps dans un bain chaud ; le corps est alors plongé dans un milieu 800 fois plus dense que la tête qui est exposée à l'air libre. Comme donc les liqueurs se portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, il est naturel qu'elles montent vers la tête, ce qui doit occasionner la stupeur, la pesanteur, l'étourdissement, et même le vertige : mais si l'estomac est rempli d'alimens, c'est un surcroît d'humeurs et de fumée de plus pour le cerveau ; ajoutons que la compression et le relâchement que l'estomac éprouve à la fois, le mettent à la gêne et troublent nécessairement la digestion.

TOUT le monde connoît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant sur-tout le cerveau et le genre nerveux, et en raréfiant le sang, d'où résultent des maladies comateuses et le spasme. C'est pour la même raison que l'odeur d'une mèche récemment éteinte qui, par les principes sulphureux et volatils dont l'huile ou la graisse sont composées, n'est à proprement parler qu'un véritable charbon, peut aussi produire les accidens que Lucrece a décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour se garantir des effets du charbon, sur quel principe de physique ou d'anatomie peut-elle être fondée ? croyoit-il qu'une grande quantité d'eau, en se mêlant avec le sang, pouvoit servir à noyer, pour ainsi dire, et à émousser les principes sulphureux du charbon ? c'est ce qu'il n'explique pas et c

qui d'ailleurs est contraire à l'expérience et à la raison.

I B I D. V. 18.

DIRE que l'odeur du vin est un coup mortel pour un homme qui a la fièvre chaude, est une proposition trop générale et qui doit être restreinte à un bien petit nombre d'exemples. Il est sûr que le vin, par sa seule odeur, peut être très-nuisible dans cette fièvre où la chaleur est extrême, accompagnée de délire et souvent de frénésie. On sait que les liqueurs spiritueuses qui fermentent sont très-dangereuses, même pour les personnes saines. On a des exemples d'hommes tués sur-le-champ ou suffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau; d'autres ont été très-malades pour avoir séjourné trop long-temps dans des caves fermées, remplies de vin et de bière en fermentation.

P A G E 60. V. 1.

« LES mines sont remplies de vapeurs ou d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes, crevasses ou cavités qui se trouvent dans les rochers. Elles sont de différentes espèces; tantôt elles échauffent l'air si considérablement, qu'il est impossible que les ouvriers puissent continuer leurs travaux sous terre; cela arrive sur-tout dans les grandes chaleurs, où l'air extérieur de l'atmosphère, n'étant pas agité par le vent, reste dans un état de stagnation qui empêche l'air contenu dans les souterrains de se renouveler et de circuler librement. Les ouvriers sont fort incommodés de ces exhalaisons; elles excitent chez eux des toux convulsives, et leur donnent la phthisie, la pulmonie, des paralysies

» et d'autres maladies qui contribuent à abrégér leurs  
 » jours. Souvent même l'effet en est encore plus  
 » prompt, et les pauvres mineurs sont tout d'un  
 » coup suffoqués par ces vapeurs dangereuses. On a  
 » imaginé un grand nombre de précautions pour en  
 » garantir les ouvriers et pour faciliter la circulation  
 » de l'air dans les souterrains. On se se t pour cela  
 » de percemens quand il est possible de les pratiquer ;  
 » c'est-à-dire qu'on ouvre une galerie horizontale au  
 » pied d'une montagne, et cette galerie fait avec les  
 » bures ou puits perpendiculaires de la mine une es-  
 » pèce de syphon qui favorise le renouvellement de  
 » l'air ; mais de toutes les méthodes qu'on puisse  
 » employer, il n'en est pas de plus sûre que la ma-  
 » chine de Sutton ». Vid. Encyclopédie, art. *Exha-  
 laisons minérales*.

P A G E 362. V. 11.

LES physiiciens modernes conviennent que l'eau  
 des puits n'est pas plus froide en été qu'en hiver, et  
 qu'elle ne nous paroît telle qu'à proportion de la cha-  
 leur plus ou moins considérable de l'atmosphère.  
 Ainsi, un homme qui auroit très-chaud à la main  
 droite et très-froid à la gauche, en trempant toutes  
 les deux dans la même eau tiède, trouveroit cette  
 eau froide de la main droite, et au contraire chaude  
 et même brûlante de la gauche.

I B I D. V. 19.

QUINT-CURCE décrit ainsi cette fontaine, lib. IV,  
 section VII : *Ammonis nemus in medio habet fon-  
 tem, aquam solis vocant. Sub ortu solis tepida ma-  
 nat ; medio die, cum vehementissimus est calor, fri-  
 gida etiam fluit ; inclinato in vesperam calescit ;  
 mediâ nocte frigida exaestuat ; quòque propius nos*

*vergit ad lucem, multum ex nocturno calore decrescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat.* « Au milieu de la forêt d'Ammon se voit » une fontaine qu'on appelle l'eau du soleil. Au lever du soleil elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est la plus considérable, elle est très-fraîche; » ensuite, à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle devient bouillante; et plus la lumière s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée ».

PAGE 566. v. 8.

CETTE fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, Hist. lib. II, chap. 103 : *In Dodone Jovis fons cum sit gelidus, et extinguat immensas faces, si extinctæ admoveantur, accendit; idem meridie semper deficit; quæ de causâ ἀναπαυμένη (id est cessantem vocant) mox increscens, ad medium noctis exuberat, ab eo rursus sensim deficit* « La fontaine de Jupiter, à Dodone, quoiqu'assez » froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on » y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer » quand on les en approche après qu'ils ont été éteints. » Cette même fontaine se tarit régulièrement à midi, » ce qui lui a fait donner le nom d'ἀναπαυμένη. Vers » minuit, elle se remplit de nouveau, et depuis cette » heure elle recommence à décroître peu à peu ».

I B I D. v. 9.

TOUTES les éditions portent *Endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paroît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction. « Si on lit *Endo mari* dans la » mer, que signifie ce que Lucrece ajoute, deux

» vers plus bas, *multis aliis regionibus?* ces autres  
 » régions sont aussi dans la mer. Il faut donc lire  
 » *Aradius fons*, la fontaine Aradienne dont Strabon  
 » fait mention lib. XVI, de sa géographie. C'est ainsi  
 » que Lucrece avoit écrit, et les mots *in mari* ou  
 » *Endo mari*, mis en marge, se sont insensiblement  
 » glissés dans le texte ».

PAGE 568. v. 16

IL y avoit dans l'Asie mineure deux villes appe-  
 lées *Magnesia*; l'une auprès du Méandre, l'autre au  
 pied du mont Sypile. Cette dernière, qui appartenoit  
 particulièrement à la Lydie, et qu'on appeloit aussi  
*Héraclée*, étoit la vraie patrie de l'aimant. Le mont  
 Sypile étoit fécond en métaux et en aimant par con-  
 séquent; ainsi l'aimant, appelé *magnes* du premier  
 lieu de sa découverte, a conservé son ancien nom,  
 comme il est arrivé à l'acier et au cuivre, qui por-  
 tent les noms des lieux où ils ont été découverts.

IBID. v. 17.

LUCRECE a raison de dire que l'aimant étoit regardé  
 comme une des merveilles de la nature; il est in-  
 croyable combien d'éloges en ont fait les auteurs  
 anciens. On lui donnoit le nom de *λίθος*, la pierre  
*par excellence*. Les uns le regardoient comme le  
 chef-d'œuvre de la Divinité, comme une pierre vrai-  
 ment divine. D'autres vouloient que sa vertu attrac-  
 tive fût un secret dont les Dieux se fussent réservés  
 la connoissance. Claudien en parle dans des termes  
 aussi magnifiques. Epigram. 14 de *Magnete*:

Lapis est cognomine Magnes,  
 Decolor, obscurus, vilis; non ille repexam  
 Cæsariem regum, non candida virginis ornat  
 Colla, nec insigni splendet per singula morsu;

Sed nova si nigri videas miracula saxi,  
Tunc superat pulchros cultus, et quidquid Eois  
Indus littoribus rubrâ scrutatur in algâ.

Qu'en auroient-ils donc dit, s'ils avoient connu, outre sa vertu attractive et communicative, sa direction vers le pôle, et son inclinaison vers l'horizon en se tournant vers le pôle, s'ils avoient connu l'usage de la boussole, qui est bien autre chose qu'un simple objet de curiosité ?

La manière dont ils expliquoient le petit nombre de propriétés qu'ils en connoissoient, se ressentoit bien de l'admiration, de l'espèce de vénération même qu'ils avoient pour cette pierre. Thalès la croyoit animée. Pline, imbu de la même opinion, s'écrie avec enthousiasme : « Quis lapidis rigore pigrius ? Ecce » sensus manusque tribuit illi ( natura ). Quid ferri » duritiâ pugnacius ? Sed cedit et patitur mores, tra- » hitur namque et magnete lapide, domitrixque illa » rerum omnium materia, ad inane nescio quid cur- » rit, atque ut propius venit ; assistit teneturque et » complexu hæret. »

On croyoit que cette pierre se nourrissoit de la substance même du fer ; c'est ce que dit Claudien, *loc. cit. ut sup.*

Ex ferro meruit vitam, ferrique rigore  
Vescitur ; has dulces epulas, hæc pabula novit.

Enfin les partisans des sympathies et des antipathies supposoient un amour entre le fer et l'aimant, opinion que Claudien exprime ainsi en adressant la parole à l'amour :

Jam gelidas rupes vivoque carentia sexu  
Membra feris, jam saxa tuis obnoxia telis ;  
Et lapides suos ardor agit, ferrumque tenetur  
Illecebris ; rigido regnant in marmore flammæ.

Tous les commentateurs se sont mis à la torture pour entendre ces trois vers; leur embarras est venu de ce qu'ils se sont obstinés à les lier ensemble et à les regarder comme trois membres d'une seule phrase. Voici comme ils ponctuent :

Ferri quin quoque vim penetrare suevit,  
Undique quâ circum corpus lorica coërcet,  
Morbida vis quæcunque extrinsecus insinatur.

Et d'après cette ponctuation, ils regardent *morbida vis* comme le nominatif de *penetrare suevit*; ce qui donne cette version ridicule, *que les maladies du dehors pénètrent la cuirasse de fer du soldat*. Pour éviter cette absurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech les corrections sans nombre que Lefevre, Gifanius, Lambin et Creech lui-même ont faites sur ce passage. Il ne s'agissoit, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation en mettant dans le second vers un point après *coërcet*; alors le nominatif de *penetrare suevit* est *frigus vaposque ignis* du vers précédent; ce qui fait un sens raisonnable. *Le froid et le chaud pénètrent les murs, pénètrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui enveloppe le corps du guerrier*. Le troisième vers, *morbida vis*, etc. . . . . fait une nouvelle phrase, un nouveau fait, qui confirme ce que dit le poète. La plupart des maladies nous viennent du dehors et s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

Les commentateurs entendent par *recreate*, le plaisir que les parfums procurent à l'odorat; mais les

trois mots *videntur*, *interdum*, *tanquam* qui le modifient, deviennent absolument inintelligibles, s'il est pris dans ce sens : il faut donc que *recreare* ait ici la signification que Lucrece lui a déjà donnée au commencement de ce chant (vid. not. 1); et le raisonnement du poète est que les parfums qui sont un poison pour les pourceaux, ont la vertu de nous rappeler d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lucrece..... *Tandis que les mêmes parfums semblent quelquefois nous rappeler, pour ainsi dire, à la vie.*

PAGE 378. v. 9.

ON ne voit pas quelle liaison peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrece a établis, la raison qu'il donne de l'attraction du fer par l'aimant. Il y a grande apparence que Lucrece avoit ajouté une autre solution qui exigeoit cet appareil de notions préliminaires, et qui se sera perdue, de quelque manière que ce soit. C'est le sentiment de Gaffendi, qui apporte en même temps cette seconde raison qu'on trouve dans Diogène Laërce, et dont voici la substance. « Les émanations du fer et celles de l'aimant » sont parfaitement semblables; leurs interstices, leurs » conduits ont aussi une parfaite analogie; lors donc » que les émanations de l'aimant viennent frapper le » fer, elles doivent s'insinuer dans l'intérieur de ce » métal et se lier à ses élémens; ainsi liées, elles » doivent, après la répercussion, emmener avec elles » les parties du fer auxquelles elles sont accrochées. » Les émanations du fer, de leur côté, doivent produire le même effet sur l'aimant, s'unir à ses parties, et après la répercussion, attirer avec elles la » substance même de la pierre. Ces deux émanations

» ainsi liées, l'une à la masse du fer, l'autre à la  
 » masse de l'aimant, en rejaillissant en sens contraire,  
 » doivent se rencontrer dans l'espace intermédiaire,  
 » s'y unir, et par cette jonction lier ensemble le fer  
 » et l'aimant. Or il est clair que cette jonction se  
 » fera plus près de celui des deux corps dont les éma-  
 » nations auront été les plus abondantes, et comme  
 » l'abondance de ces émanations est proportionnée à  
 » la masse des corps, il n'est pas plus vrai de dire  
 » que l'aimant attire le fer, que de dire que le fer  
 » attire l'aimant. Ces deux substances s'attirent l'une et  
 » l'autre ».

Cette explication, quelle qu'elle soit, suppose nécessairement les principes préliminaires de Lucrece, comme on peut s'en persuader avec un peu d'attention.

P A G E 380. v. 8.

Ces deux vers sont embrouillés; personne, à ce qu'il me semble, n'en a entendu la construction; la voici : *Hæc quoque res accedit item huc adjumento, une nouvelle cause vient encore à l'appui, quare id queat magis esse, pour que cet effet soit produit plus efficacement, motusque juyatur quòd simul, etc. . . . et la direction de l'anneau est aidée en ce que, etc. . . . je me suis permis de changer motu, qui ne fait aucun sens, en motus qui rétablit toute la clarté de la phrase. J'ai sur-tout entièrement changé la ponctuation, en ôtant les deux points après esse, et après juyatur, et en y suppléant les virgules.*

P A G E 384. v. 12.

*LA colle de taureau se faisoit avec les oreilles et les parties génitoyres du taureau. Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum et genitalibus. Plin. Hist. nat. lib. XXVIII. cap. 17.*

I B I D. V. 15.

TOUTES les éditions portent *in aquaï fontibus audent misceri*. Le vin ose se mêler avec l'eau, ce qui fait une expression assez plaisante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute du copiste, et que Lucrece n'ait écrit *fontibu' gaudent*, le vin aime à se mêler avec l'eau.

I B I D. V. 21.

PAR ce mot *res*, Lucrece semble donner à entendre qu'on mêloit autrefois avec l'or et l'argent une substance d'une autre nature pour faciliter leur alliage; mais c'est une chose contraire à l'expérience. L'or et l'argent, fondus ensemble dans un même creuset, se mélangent parfaitement sans le secours d'aucune substance; et si l'on ajoute du *borax* ou du *nître*, c'est pour faciliter la fusion et non pas le mélange.

I B I D. V. 22.

LUCRECE décrit la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain. En effet, le cuivre jaune et le cuivre rouge, mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle le bronze.

PAGE 388. V. 8.

CLAUDICARE veut dire proprement *boiter*. Ici c'est une expression métaphorique par laquelle Lucrece fait entendre que l'axe du monde, qui s'élève dans la partie septentrionale, et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Égypte.

I B I D. V. 15.

L'ÉLÉPHANTIASIS, ainsi nommé du mot grec *Ελεφας*, éléphant, à cause de la ressemblance que les malheureux attequés de ce mal, ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la mala-

die, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,  
 Quo cunctis morbis major sic esse videtur  
 Ut major cunctis elephas animantibus extat.

Maur. de Vir. herb. cap. 5.

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des porreaux, des croûtes, des exostoses, il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres-obscurcs, ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente osseuse même. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieure des orbites, et mille autre caractères d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet on diroit que la Nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer de l'art des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au-dehors que par des symptômes foibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art et se jouer de ses ressources. Les médecins tant anciens que modernes conviennent que cette maladie est incurable; c'est un fait attesté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante, qu'on connoît aussi bien les causes que les effets de ce mal. On sait qu'il est occasionné communément par l'hu-

midité de l'air, par des brouillards infects, par le voisinage de la mer et des étangs, soit doux soit salés. On sait que les peuples dont les habitations sont souterraines, dont la boisson est une eau stagnante, dont les alimens sont visqueux, gras, huileux et putrides, tels que les poissons crus ou salés, les fromages corrompus, et même certains légumes de mauvaise qualité, sont ordinairement sujets à ce mal. Aussi a-t-on remarqué que les États despotiques et barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits, laissent croupir les marais et les étangs, vivant dans la fange, comme des animaux immondes, et imprimant, pour ainsi dire, au pays qu'ils habitent, un aspect aussi triste que le leur. De-là ces exhalaisons fétides qui, reçues dans le canal de la respiration, au lieu d'un air pur, n'introduisent dans la machine que les germes de la plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme, non pas seulement tel que le dépeint Sénèque dans une de ses lettres, environné de bûchers, de fer, de flammes et de bourreaux, mais encore escorté par les pestes et les maladies contagieuses, empoisonnant de son souffle l'air, la terre et les eaux. Heureusement l'éléphantiasis paroît presque éteint aujourd'hui en Europe, d'où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie, le lieu de sa naissance. On ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux et maritimes, tels que l'île de Feroë, l'Islande, le Groenland, la Norwège, le nord de la Hollande et les montagnes d'Ecosse, mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les îles de la Grèce, dans

la Syrie , dans l'Égypte , la Nigritie , le royaume d'Angola , les îles d'Afrique , le Malabar , Goa , le Bengale , le royaume de Siam , Batavia , les Moluques , le Japon , etc. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses du Nouveau-Monde , comme le serpent qui gardoit les pommes d'or des Hespérides ; ils l'ont vue régner dans l'île de Saint-Domingue , dans le quartier du fort royal à la Martinique , à la Guadeloupe , à l'île de St.-Christophe , aux îles des Caraïbes , aux environs du Mississipi , dans la Jamaïque , dans un canton du Paraguay , dans une partie du Brésil , et dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie qui répond , pour ainsi dire , à tous les points de notre globe , répond aussi à tous les instans de sa durée. Aussi ancienne que le monde , elle naquit de ce même mélange de terre et d'eau auquel les anciens philosophes attribuoient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens législateurs pour arrêter les progrès de ce mal naissant ! L'usage des viandes , proscrit dans les pays chauds , l'interdiction du porc qui se roule dans la fange , des oiseaux aquatiques qui vivent dans les eaux , préceptes que Pythagore puisa chez les Egyptiens , ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès-lors de terribles ravages. La côte maritime de l'Asie et la basse Égypte on passé de tout temps pour le sol natal de l'Eléphantiasis. Les lois économiques des Hébreux , leur histoire , ce Job abandonné de tout le monde , ce maudiant Lazare , ce général Naaman , et plusieurs autres exemples ne prouvent-ils pas que les Juifs étoient en proie à cette maladie ? Elle étoit connue dans la Thrace , dans la Mysie , dans la Germanie , elle désoloit les Indes du temps d'Alexandre qui défendit à ses habitans l'usage du poisson , la Perse sous

le nom de *mal Persique*; la Grèce et les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir à l'empire Romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avoient fait naître dans les autres contrées, l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi efficaces. Les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'Agriculture; voilà les vraies causes qui la perpétuent si longtemps en Occident. La Nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses. Le feu St. Antoine, le feu sacré ou feu Persique, la plique Polonoise, le scorbut et le mal vénérien sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problème? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints, que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec des Elephantiaques; mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion, quand la Nature a tant d'autres ressources pour la propager?

Cette note est un précis de l'excellente histoire de l'Eléphantiasis, par M. Raymond.

*Fin du second Volume.*

1843